

# SPIRITUS

ELOCHUKWU UZUKWU  
GODWIN IKEOBI  
JACQUES REYMOND  
INÈS BRAUN  
CLAUDE TASSIN  
CHRISTOPHER EJIZU  
Z. MABA & J. PEETERS  
MICHAËL AMALADOSS  
AYLWARD SHORTER

POURQUOI GUÉRISON ET EXORCISME?  
EXPÉRIENCE PASTORALE AU NIGÉRIA  
ACCUEIL SAINT IRÉNÉE À PARIS  
SITUATION ET PASTORALE AU BRÉSIL  
JÉSUS, EXORCISTE ET GUÉRISSEUR  
SENS ET PROCESSUS DE LA GUÉRISON  
DIABLE, PRODUIT IMPORTÉ EN AFRIQUE?  
LES ESPRITS EXISTENT-ILS?  
GUÉRISON AFRICAINE INTÉGRALE: RÉFLEXIONS

---

*guérison et exorcisme*

---

**1. dossier**

- |                       |   |
|-----------------------|---|
| Elochukwu Uzukwu      | Pourquoi guérison et exorcisme? / 235                                       |
| Godwin Ikeobi         | Guérison et exorcisme au Nigéria:<br>Seize ans d'expérience pastorale / 238 |
| Jacques Reymond       | Accueil Saint Irénée à Paris / 263  |
| Inès Braun            | Situation et pastorale au Brésil / 275                                      |
| Claude Tassin         | Jésus, exorciste et guérisseur / 285  |
| Christopher Ejizu     | Sens et processus de la guérison.<br>Vision africaine / 304                 |
| Z. Maba et J. Peeters | Diabie, un produit importé en Afrique?<br>Que devient-il aujourd'hui / 316  |
| Michaël Amaladoss     | Les esprits existent-ils? / 324   |
| Aylward Shorter       | Guérison africaine intégrale : Réflexions et leçons / 328                   |

---

**2. divers**

- |          |                                  |
|----------|----------------------------------|
| forum    | Dialogue avec les lecteurs / 335 |
| lectures | Notes bibliographiques / 337     |
| livres   | Reçus à la rédaction / 346       |
|          | Informations / 348               |
-

*Plein d'attention et de compassion pour les malades et les malheureux, Jésus guérissait les malades et chassait les démons. Animés des mêmes sentiments, ses disciples ont compris et exercé leur ministère à l'exemple du Maître. Aujourd'hui, c'est nous qui sommes les disciples, appelés à rendre présent le Christ qui libère « de toute maladie et langueur ».*

*Comment comprenons-nous cette mission de guérison et d'exorcisme ? C'est une question urgente de nos jours comme le souligne E. Uzukwu qui ouvre ce dossier.*

*Dans ce domaine, vaste et complexe, de la maladie et de la guérison, de la possession ou obsession et de l'exorcisme, nous portons notre attention surtout sur l'aspect pastoral.*

*Godwin Ikeobi, théologien et pasteur, du Nigéria, partage avec nous l'expérience de seize ans auprès des malades et des personnes tourmentées. Dans un autre contexte, celui de l'Occident, Jacques Reymond, exorciste, présente son ministère sous un jour qui éclaire attitudes et comportements pour répondre aux attentes et besoins de ceux qui souffrent. De l'Amérique latine, c'est Inès Braun qui nous fait deviner un autre monde et des orientations pastorales diverses. Si ces témoignages se recourent, ils mettent aussi en relief l'importance des contextes culturels pour comprendre les pratiques de guérison et d'exorcisme.*

*Suivent des articles qui approfondissent l'une ou l'autre question. D'abord une question fondamentale: comment comprendre Jésus exorciste et guérisseur, et l'ordre donné à ses disciples d'agir de même ? Claude Tassin s'efforce d'y répondre, situant en particulier Jésus et les disciples en leur temps. C. Ejizu, à son tour, nous aide à mieux comprendre rites et croyances concernant la guérison, en les intégrant dans la vision africaine de la vie et de l'univers.*

*Pour compléter ce dossier, il eut fallu aussi étudier d'autres contextes culturels, en Asie particulièrement; aborder bien d'autres questions. Il fallait se limiter... Z. Maba et J. Peeters traitent du diable sous un aspect peu connu. M. Amaladoss répond brièvement à une question qui reste ouverte. Aylward Shorter enfin propose quelques réflexions à propos de la guérison intégrale en Afrique.*

*N.B. Dans un prochain numéro de Spiritus, nous publierons un article sur: « Prière, sacrements, sacramentaux... » dans ce contexte de guérison et exorcisme.*

Spiritus

## POURQUOI GUÉRISON ET EXORCISME ?

par E. Elochukwu Uzukwu

*Le Père E. Uzukwu est Recteur de l'Ecole Spiritaine Internationale de Théologie au Nigéria. Cet Institut a organisé en 1989 un « Symposium sur Guérison et Exorcisme – expérience du Nigéria ».*

*L'allocution d'ouverture que nous reproduisons ci-dessous souligne les raisons du choix de ce thème, qui sont également les nôtres<sup>1</sup>.*

---

L'expérience au ras du sol dans les communautés chrétiennes montre que la préoccupation d'affronter les maladies de toutes sortes prend des dimensions inconnues jusqu'à présent. Beaucoup d'experts offrent leur service : praticiens de la médecine moderne, guérisseurs traditionnels et des personnes charismatiques qui opèrent par la prière.

### **motifs**

Le choix du thème « guérison et exorcisme » est dû à plusieurs facteurs : fréquentation par de nombreux chrétiens des « centres de guérison par la prière » ; le sentiment d'insatisfaction, dans presque toute l'Afrique, d'une pratique chrétienne qui n'a pas pris en considération toutes les dimensions de la personne africaine selon sa propre vision ; dans la pastorale officielle de l'Eglise, la déficience à s'occuper directement des besoins vitaux de « l'homme religieux africain » ; la situation de chrétiens ayant une expérience paranormale, qui appellerait notre attention avec persévérance, discernement et sympathie. Nous sommes en face d'un problème crucial : il se développe chez de nombreux chrétiens un modèle de vie, qui n'a pas été abordé explicitement par l'action officielle de l'Eglise. C'est donc un problème important pour la Mission.

## **pertinence**

La pertinence du thème, pour l'Église en Afrique et dans le monde, doit être soulignée. Tout en reconnaissant l'immense contribution de la science médicale à la vie africaine, on ne peut s'empêcher de constater qu'il existe un fossé entre la vision africaine et celle, limitée, de la science médicale. Si la médecine moderne localise la maladie dans le corps, le guérisseur traditionnel la situe aussi dans sa relation au monde socio-religieux. Sans sous-estimer d'aucune manière les bienfaits de la science, il faut souligner ceci : la vie nous apprend que, dans notre milieu, les solutions aux problèmes restent incomplètes sans la dimension religieuse (cf. Ejizu, pp. 304-315). L'impact de la science médicale demeure ainsi limité et on n'aide pas l'Africain à mettre fin à une recherche désordonnée de solutions au problème de la maladie ou de tout autre malheur. Ce dilemme n'est pas propre à l'Afrique ; même l'Europe « scientifique » n'y échappe pas.

## **l'homme religieux africain**

La recherche au niveau de la dimension religieuse de la santé n'est pas seulement pertinente, elle est aussi une recherche impérative pour l'Afrique. Malgré l'impact de la modernité, l'homme religieux africain semble porté, plus encore aujourd'hui, à donner sans discernement des solutions religieuses aux problèmes de la vie. Il est possible que dès le commencement de la vie en Afrique, la religion ait pris son origine et atteint son sommet en Afrique. Au premier siècle avant Jésus Christ, Diodore de Sicile atteste, comme une chose bien connue, que la race noire était la première à avoir enseigné le culte divin au reste du monde ; que leur piété était légendaire et leurs sacrifices très agréables aux dieux immortels<sup>2</sup>. Si l'Africain est enfermé dans la pratique religieuse par laquelle il s'est découvert lui-même, il peut cependant orienter les forces positives de cette pratique au profit de la santé des hommes, des femmes et de la société.

1/ Les Actes complets du Symposium « Guérison et Exorcisme : expérience du Nigéria » peuvent s'obtenir à *Spiritual International School of Theology*. P.O. Box 9696, Attakwu, Enugu, Nigéria. Sont en anglais. Y figure l'article suivant de G. Ikeobi.

2/ Diodore de Sicile III, 2 ; cité par E. MVENG « Le vêtement liturgique africain » dans « Médiations Africaines du Sacré », Actes du III<sup>e</sup> Colloque International du CERA, Kinshasa, 16-22 février 1986, *Cahiers des Religions Africaines* xx-xxi, 1986-1987, pp. 39-42, p. 450.

3/ Voir par exemple M.P. HEBGA, « Sorcellerie », Abidjan, *Inades*, 1979 ; id. « Sorcellerie et Prière de Délivrance », Paris, *Présence Africaine*, 1982. B. ABIJOLE, « St Paul's Concept of Principalities and Powers in African Context », *African Theological Journal* 17 (2,1988), pp. 118-129.

4/ J. THORNTON, « The Development of an African Catholic Church in the Kingdom of Kongo, 1491-1750 », *Journal of African History* 25 (1984), pp. 147-167.

En abordant le thème de guérison et d'exorcisme, il faut tenir compte de la vision du monde de l'Africain, en toutes ses dimensions. Bien sûr, on ne trouvera pas dans chaque maladie une cause psychique ou religieuse; en effet, il faut s'opposer à la tendance de vouloir donner une interprétation religieuse à tout accès de paludisme. Mais d'autre part, on ne devrait pas accepter non plus que la science ait la prétention d'expliquer tout phénomène psychique ou mystique par l'hystérie ou par des hallucinations.

En effet, l'expérience pastorale nous donne des témoignages qui nous laissent insatisfaits avec la seule explication scientifique<sup>3</sup>. Ces témoignages sont un défi non seulement à la métaphysique et à la théologie, mais aussi à la médecine, à la physique moderne, aux sciences sociales et à la parapsychologie. Ces disciplines devraient clarifier ce qu'on appelle généralement «phénomène paranormal» (cf. article d'Ikeobi, pp. 238-262).

#### **respect de la vision**

La cosmologie et l'anthropologie, qui sont à la base des phénomènes paranormaux, ne doivent pas être rejetées parce qu'on les considère comme primitives ou préscientifiques. Il serait dangereux de le faire. Quand, au XVI<sup>e</sup> siècle, les Portugais ont évangélisé l'Afrique (e.g. le Royaume du Congo), leur cosmologie était proche de celle de l'Afrique. Ils témoignaient d'un plus grand respect à l'égard de la personne africaine et de ses pratiques religieuses. Lorsque la mentalité coloniale de l'Europe eut refaçonné la personne africaine et qu'un certain rationalisme eut envahi la cosmologie européenne, alors seulement la pratique religieuse africaine devint «fétichisme», et l'expérience de la lutte contre les puissances négatives fut rejetée comme étant «païenne et superstitieuse»<sup>4</sup>.

*En conclusion.* Puisse notre recherche éclairer notre pastorale auprès des malades, de tous ceux qui souffrent... Jésus, exorciste et guérisseur, a demandé à ses disciples de poursuivre son ministère.

*E.E. Uzukwu*

*S.I.S.T. – P.O. Box 9696  
Attakwu, Enugu (Nigéria)*

## GUÉRISON ET EXORCISME AU NIGÉRIA : SEIZE ANS D'EXPÉRIENCE PASTORALE

par Godwin Ikeobi

*Godwin C. Ikeobi: du Nigéria, prêtre en 1965, études supérieures à Rome et à Paris, docteur en Théologie, Maîtrise en Education religieuse et Anthropologie culturelle. Théologien et catéchète, connu au-delà de son pays, le Père Ikeobi se veut avant tout pasteur « au ras du sol ». Sa paroisse est devenue « un centre de pèlerinage pour les malades, les pauvres et les nécessiteux. » Parmi ses nombreuses publications, citons: « Shalom », une revue de théologie et de pastorale pour les prêtres travaillant en Afrique.*

*Après la description du phénomène d'exorcisme et de guérison au Nigéria, le Père Ikeobi présente quatre cas, surprenants, qu'il soumet ensuite à l'évaluation critique, les confrontant avec la médecine. Se limitant toujours à son expérience, il propose ensuite quelques réflexions sur la possession et des orientations pastorales fort utiles.*

---

La maladie a toujours été la compagne la plus fidèle et la plus intime de l'homme. Les Livres Saints ont bien tenté une première explication religieuse de la souffrance et du mal<sup>1</sup>. De nos jours, les gouvernements consacrent beaucoup de temps, d'argent et autres ressources humaines au profit de la recherche médicale et des soins de la santé<sup>2</sup>. Et cependant, la maladie reste toujours une énigme, pour ne pas dire un mystère en certains cas.

En bref, pour le commun des mortels, on appelle « guérison » ce qui concourt à rendre la santé à un malade, et quand le processus de guérison aboutit à expulser du malade ce qui est supposé être un démon ou un mauvais esprit, alors on parle d'« **exorcisme** ».

Je voudrais apporter ici ma modeste contribution dans le but de partager avec vous les expériences pastorales vécues sur le terrain pendant ces seize dernières années (1973-1989), durant lesquelles il m'a été donné d'exercer mes activités apostoliques auprès des malades de toutes catégories. Mon rôle n'a pas été celui d'un médecin hospitalier, mais bien celui d'un intervenant religieux tel que l'entend l'Eglise catholique, suivant en cela l'exemple de Jésus de Nazareth, le Bon Pasteur.

### **méthode suivie**

Ma tâche n'est pas des plus faciles, car tous, ici, nous faisons partie de l'élite intellectuelle qui a reçu des « Blancs » son cadre de pensée. Ce sont eux qui nous ont « fabriqués ». L'homme blanc a largement dépassé le point où nous sommes, grâce à son approche scientifique de la vie.

Nous avons délaissé nos propres approches, pour suivre celle des Blancs, sans pour autant être capables de fixer une ligne de démarcation, nette et bien définie, entre ce qui concerne l'aspect rationnel et l'aspect magique de la réalité. Nous reviendrons sur ce point en temps voulu ; pour l'instant, qu'il suffise de souligner la nécessité de traiter notre expérience dans le respect de la mentalité nigériane, qui n'obéit pas forcément aux lois de la logique européenne. Nous laissons parler les faits dans les expériences pastorales que nous vivons. Ce faisant, nous suivons un type de raisonnement approprié et nous nous efforçons de l'appliquer à son niveau propre, à sa juste mesure.

Enfin, nous voulons interpréter nos expériences vécues, à la lumière de l'Evangile, cette Bonne Nouvelle de la Vie, dans sa totalité, la Vie en abondance<sup>3</sup>. En tant qu'enseignants et responsables, nous désirons mettre nos compétences techniques à contribution, en tenant compte des critères que nous offre la Révélation Chrétienne.

## **I. GUÉRISON ET EXORCISME EN GÉNÉRAL**

### **1. guérison**

Lorsque notre bien-être ou notre état de santé se détériore, nous voilà déprimés ; notre rythme habituel de vie s'en trouve affecté, nos activités quotidiennes sont ralenties ou même interrompues. Nous sommes malades ! Pour

un Nigérian instruit sans référence religieuse, la question est d'entreprendre tout ce qui doit être fait pour le débarrasser de cette maladie. Le Nigérian moyen, quant à lui, se rend à l'hôpital pour subir des examens de laboratoire et prendre les médicaments prescrits par le médecin sur les indications du laboratoire. A part les découvertes effectuées en laboratoire, on constate peu d'application dans la recherche des causes de la maladie, en vue d'un traitement adéquat par le médecin traitant.

Dans des conditions normales, le corps humain est taillé pour durer jusqu'à 70 ans. On peut même y ajouter dix années de plus, si les docteurs en médecine et les spécialistes en sciences humaines font correctement leur travail<sup>4</sup>. *Les conditions normales* s'avèrent aussi vitales que les examens de laboratoire et l'utilisation des médicaments. Ces conditions normales, indispensables à la guérison, les Nigériens n'en bénéficient guère dans les hôpitaux...

Les médecins de nos hôpitaux «réguliers» ne trouvent pas le temps de mettre leurs patients en garde contre les méfaits des écarts de conduite et des déséquilibres : excès dans le manger, insuffisance de sommeil, usage de stimulants (tabac à priser, cigarette, chewing-gum, etc.), abus d'alcools, sexualité excessive, émotions trop fortes (crainte, anxiété, sentiment de culpabilité, etc.), vie repliée sur soi, superficielle, manque d'idéal, etc. Quand un ou plusieurs de ces facteurs entrent en jeu, la condition humaine ne peut pas être dite normale. Si l'on veut aboutir à une guérison complète et durable, il convient de prendre en compte ces paramètres, vérifiés hors laboratoire, pour établir un diagnostic sérieux.

Lorsque les médicaments manquent pour soigner la maladie, comme il arrive souvent au Nigéria, le malade, habituellement, recherche la guérison en se tournant vers *d'autres intermédiaires*: guérisseur local, Eglise du Sabbat, Eglise Alladura, sessions de prières de guérison chez les catholiques. Depuis peu, un nouveau type d'hôpital a fait son apparition, disposant d'ordinateurs et de pendule, en vue d'une guérison instantanée. Il s'agit de l'«hôpital homéopathique». Dans de grandes villes comme Lagos, Ibadan,

1/ *Genèse* 3,17 ss.

2/ Dans chaque pays, le Ministère de la Santé joue un rôle vital dans le Gouvernement et les Pays du monde entier ont mis en place un organisme: «*Organisation Mondiale de la Santé*», pour lutter contre la maladie et promouvoir le bien-être commun. D'ici l'an 2000, on prévoit la bonne santé à la portée de tous.

3/ On ne trouvera ici qu'une information générale de base sur l'exorcisme. Aucune mention n'est faite des exorcismes dits Majeurs et Mineurs, des exorcismes chrétiens et non-chrétiens, etc.

4/ *Ps* 90,10.

5/ *The Encyclopedia of Witchcraft and Magic*, p. 81.

6/ *Encyclopedia of Occultism*, p. 299.

Kaduna etc., on soigne maintenant par la méthode orientale de l'acupuncture. Quand on a affaire à de simples désordres organiques, tous ces agents de guérison se complètent l'un l'autre et assurent à la collectivité, au Nigéria, un certain niveau des soins de santé. Mais si tel médecin ou tel hôpital s'avoue impuissant à guérir un malade, on en vient à suspecter le démon, les mauvais esprits ou simplement des gens mal intentionnés d'être à l'œuvre, et généralement on se met en quête d'un type différent de guérison.

## 2. exorcisme

S'il advient que la maladie résiste à tout traitement thérapeutique normal, le Nigérian moyen s'imagine volontiers que la cause est à chercher du côté des êtres malveillants, ou des mauvais esprits, ou même du démon en personne. Il s'adresse éventuellement au guérisseur local pour que ce dernier traite avec quelque puissance hostile, supposée en action chez le malade. De nos jours, les Eglises indigènes, les Maisons de prières, les Rassemblements charismatiques, répartis sur tout le pays, voient affluer de nombreux clients. Il n'est pas rare qu'un phénomène de vision vienne à la rescousse de l'exorcisme; on y révèle au patient la cause ou les causes de son mal, ainsi que les chances de guérison permanente.

L'exorcisme est l'expulsion d'un esprit mauvais selon un rite ou un cérémonial<sup>5</sup>, et il présuppose *la possession et l'obsession*. Il y a possession lorsqu'un esprit mauvais ou une entité désincarnée usurpe l'individualité d'une personne, et la contrôle. Pour ce qui est de l'obsession, d'après l'Encyclopédie de l'occultisme, c'est « *une forme de folie, causée, selon la croyance traditionnelle, par l'attaque persistante d'un mauvais esprit, situé à l'extérieur* »<sup>6</sup>. Les sciences occultes ne précisent pas suffisamment la différence entre la possession et l'obsession dans leurs manifestations concrètes. La principale différence décelable résiderait dans le côté sporadique de l'obsession, en ce sens que le mauvais esprit attaque sa victime par intervalles. Mais là encore, on n'est pas sûr, puisque le mauvais esprit, à l'intérieur du possédé, peut également décider de créer des ennuis, à intervalles déterminés. Quoi qu'il en soit, l'expulsion des esprits mauvais de leur demeure, qu'ils y soient entrés par possession ou obsession, est connue sous le nom d'exorcisme.

## II. LE RÔLE DES COMMUNAUTÉS CHRÉTIENNES SITUATION AU NIGÉRIA

### 1. avant la guerre civile

Avant la guerre civile, *les Eglises indigènes*, à l'Ouest du pays, avaient entrepris une bataille en règle contre les mauvais esprits et toute espèce connue de maladie. Les membres des Eglises Alladura, les « Cherubim et Seraphim », les Zionistes et bien d'autres, étaient perçus et appréciés par les gens comme de vrais « Frères en compassion » au sens biblique, parce qu'ils savaient faire face aux besoins ressentis par les Nigériens, en partant de leur vie de prière pour rejoindre leurs problèmes quotidiens. *Les Eglises établies* avaient construit des hôpitaux en fonction de leur conception particulière du ministère de guérison. A part les lieux de culte où le chant et la prière communautaires tenaient lieu de sacrifice rituel (la messe), les fonctions liturgiques engendraient une bonne dose d'ennui chez les Nigériens. Les catholiques, avec le sacrement de l'Extrême Onction, n'arrangeaient pas les affaires, puisque, conformément à sa définition, ce sacrement était administré au stade terminal de la vie. C'est le même « ordonnateur » qui faisait venir le prêtre et qui effectuait les démarches en vue des funérailles. Si l'usage du latin ne favorisait pas la participation active des fidèles, par contre il entretenait leur sens de la magie et de la crainte, hérité des religions traditionnelles. L'effet de guérison, produit par la liturgie communautaire des Eglises chrétiennes au Nigéria, se réduisait au strict minimum.

A part la zone des rivières à l'Est du pays, la région du Calabar et d'Efik où les esprits des eaux, en nombre incalculable, contraignaient les chrétiens à se doter de mécanismes défensifs, les populations des Hautes Terres du pays Igbo fréquentaient rarement les Eglises indigènes, avant la guerre. C'est à peine si l'on mentionnait la présence de groupes religieux comme Odozi Obodo, les « Cherubim et Seraphim », les Missions du Sabbat et les Maisons de guérison. Là où de tels mouvements existaient, les gens se moquaient d'eux, les gratifiant du titre de « Uka Akulu Aka » (Eglise des Fidèles de la clique), ou encore « Uka Alleluia ». Ironie du sort : malgré ces attitudes critiques, et à cause d'elles, un certain nombre de « bons » chrétiens fréquentaient leurs réunions, à la faveur de la nuit, en quête de guérison et d'exorcisme. Les prêtres catholiques, dans tout le pays, continuaient à faire, en latin, leurs exorcismes sacramentels lors des cérémonies du baptême devant des chrétiens en majorité ignorants du sens des rites.

## 2. après la guerre civile

On assiste à un *retournement de situation* dès la fin de la guerre civile. La mise en application des Décrets de Vatican II connut un essor prodigieux à travers le pays. L'archidiocèse catholique d'Onitsha organisa, le 10 mai 1973, des sessions de prières de guérison, suivies bientôt, en 1975, par le mouvement catholique du Renouveau charismatique sous la direction du Père Mc Nutt, qui fit une entrée spectaculaire au Nigéria avec ses sessions de guérison. Aujourd'hui, plusieurs prêtres catholiques se sentent concernés par le ministère de guérison et l'exorcisme.

Cependant, on se trouve confronté à un problème crucial, du fait que bien des prêtres exercent leur ministère de guérison sans critères précis, chacun se fiant à sa propre créativité. Il en est qui enterrent crucifix, bougies, pincées de sel et eau bénite pour conjurer la maladie et les mauvais esprits. On conseille à d'autres d'inventer un type de cérémonie ou de célébration, du moment que les gens sont persuadés que quelque chose se passe, hors de l'ordinaire et en toute légitimité. Le recours à l'eau bénite connaît une vogue sans pareille. Grosso modo, on n'est pas loin, dans ces cas, des superstitions du Moyen-Age. De-ci de-là, des voix s'élèvent pour stigmatiser ce mode de guérison qui favorise la prolifération de guérisseurs et de méthodes pas très « catholiques ».

Des personnes, qui auparavant fréquentaient en secret les Maisons de guérison, s'y rendent ostensiblement, non seulement pour prouver le sérieux de leur foi, mais surtout pour affirmer la légitimité de leur démarche, puisqu'elles pouvaient obtenir, à la fois, une bonne santé et le contact avec leur Dieu-Jéhovah.

A l'heure présente, les Eglises Evangéliques américaines ont rejoint les rangs des thaumaturges-faiseurs-de-miracles, au Nigéria. Leurs nombreuses croisades de guérison attirent des foules, et les autorités de la T.V. leur allouent, moyennant finances, de longues heures à forte audience. Ils guérissent même à distance par écran interposé.

Actuellement, vingt ans après la guerre, la concurrence est devenue si sérieuse qu'on en vient, petit à petit, à fermer quelques-uns de nos hôpitaux de mission, par manque de clients. Ce n'est pas que les gens ne soient plus malades, mais le manque de chaleur humaine, dans les soins dispensés dans les hôpitaux, pousse les patients à rechercher le contact personnel qu'ils découvrent dans les hôpitaux privés, les cliniques et les Maisons de guérison.

On note que les prêtres catholiques éprouvent souvent une amère déception, lorsqu'ils voient, chaque dimanche à l'église, le nombre de leurs fidèles. Ceux d'entre eux qui sont un tant soit peu sensibles aux signes des temps, *commencent à se poser des questions*. Ils constatent que le nombre des chrétiens baptisés qui désertent en semaine, est plus élevé que le nombre qu'ils voient chaque dimanche, certains fréquentant les Eglises de Guérison, le vendredi et le samedi.

### III. EXPÉRIENCES PASTORALES

#### DES EXEMPLES

En général, lorsque, chez nous, un chrétien moyen tombe malade, ou bien il se dirige vers l'hôpital, ou bien il consulte le médecin local. S'il est guéri, plus de problème. Dans le cas contraire, une alternative s'offre à lui : ou il va de l'hôpital au médecin local, ou du médecin local à l'hôpital, à moins qu'il ne se rende directement chez l'oracle. Si, en dernière analyse, ses efforts n'aboutissent à rien, il se tourne vers les Maisons de prières. C'est à ce stade qu'il m'est donné habituellement d'entrer en contact avec quelques-uns.

Ces considérations nous permettent d'entrer dans le cœur du problème. Je ne prends d'abord que trois cas, particulièrement documentés, qui m'ont été soumis par des médecins, après l'échec de tous leurs efforts. D'après ces mêmes médecins, les hôpitaux s'avouaient impuissants. Les malades en question se croyaient habités par les mauvais esprits ; de ce fait, aucun des médecins n'arrivait à les guérir. Et je rapporterai un quatrième cas vécu en direct.

#### 1. premier cas, présenté par un directeur d'hôpital et un médecin consultant

*« Cher Père Ikeobi,*

*Je vous recommande cette jeune femme à qui j'ai conseillé de prendre contact avec vous. Cette personne s'est adressée à moi en 1980, se plaignant de douleurs abdominales. Ceci est dû à un état maladif, appelé « syndrome d'irritation du côlon » ou colite spasmodique. Ce n'est pas une maladie grave, mais anxiété sur anxiété peut entraîner des complications et engendrer un cercle vicieux. J'ai bien tenté de lui expliquer la nature de ses malaises, mais elle n'a rien voulu entendre.*

*Depuis, elle a navigué d'une clinique à l'autre, pour revenir me consulter toujours avec les mêmes plaintes. Ses problèmes relèvent de l'angoisse et de la dépression. Force est de reconnaître que les cachets sont inefficaces en la matière.*

*Je suis profondément convaincu que vous pouvez lui venir en aide, et je lui ai conseillé, une fois encore, de suivre vos sessions de prières. Je crois également que cela lui ferait un bien énorme, si vous lui accordiez une entrevue. Vos prières, je n'en doute pas, lui seront d'un immense secours. C'est la raison pour laquelle je vous la recommande.*

*Merci de bien vouloir la recevoir et que le Seigneur vous bénisse... »*

## **2. deuxième cas, signalé par le médecin d'une compagnie**

*« Cher Père Ikeobi,*

*L'homme en question est un employé de la dite-société. Il souffre d'une névrose d'anxiété. Il a été suivi par de nombreux médecins, notamment à l'hôpital psychiatrique d'Aba, à la Faculté de médecine d'Enugu, et récemment par moi-même. Nous avons pu stabiliser son comportement anormal par de fortes doses de tranquillisants, sans toutefois atteindre la cause sous-jacente de son dérangement mental.*

*En tant que médecin catholique, je crois qu'une bonne direction spirituelle lui fera plus de bien qu'un traitement psychiatrique. C'est pourquoi je vous l'adresse pour que vous lui apportiez toute l'aide nécessaire.*

*Merci de votre coopération,  
et que le Seigneur vous bénisse... »*

## **3. troisième cas en provenance d'un médecin homéopathe**

*« A l'attention du Révérend Père,*

*Le porteur de cette lettre est une patiente des hôpitaux, ci-dessus mentionnés. Après un examen complet de laboratoire informatisé, nous avons acquis la conviction que son problème est lié aux forces du mal, et requiert un traitement spirituel.*

*Nous vous prions d'aider cette personne à sortir de ce mauvais pas. Merci. Que Dieu vous bénisse! »*

*Les résultats des tests en laboratoire étaient joints à la lettre.*

### 3. quatrième cas, vécu en direct

Vers la fin de l'année 1988, un prêtre nous amena une jeune fille, élève dans une école secondaire. Cette dernière, disait-il, affirmait avoir des accointances avec la déesse des eaux, dont elle était l'une des princesses, mais elle ne voulait plus voir ni servir la dite-déesse; d'où la démarche du prêtre, qui nous l'amène, demandant qu'on la sorte de ce guépier.

Je conduisis la jeune fille à la chapelle, pour qu'elle me raconte son histoire. Voici ce qu'elle m'apprit: la Reine de l'océan qu'elle servait, avait l'habitude d'enlever des nouveau-nés des bras de leurs mères ici-bas sur terre, et elle lui confiait la garde de ces enfants. D'autres jeunes filles l'aidaient dans cette tâche, mais en tant que responsable, on l'appelait Princesse. La Reine l'avait mise en garde: si, d'aventure, elle s'adressait au religieux que j'étais, une punition l'attendait.

A cet instant précis, elle sursauta sur sa chaise, indiqua la porte de son doigt, et s'écria effrayée: «La voilà qui vient. Elle se tient à la porte...». Après avoir dit ces mots, elle perdit l'usage de la parole. Je la pris par la main pour la faire sortir, mais son corps était raidi. Impossible de la faire bouger. Je récitai une prière à son intention, en utilisant de l'eau bénite. Elle se détendit, et nous quittâmes la chapelle, mais elle était toujours privée de parole.

Je la laissai assise dans le couloir. Alors que je pénétrais à l'intérieur de la maison, elle eut une attaque, poussant un cri semblable à celui d'un oiseau, et s'affaissa sur la banquette à deux places. Aux yeux de toutes les personnes présentes, elle commença à changer, à s'étirer en longueur avec l'apparence d'un animal sauvage, type sanglier; ses mains s'allongèrent également, et au cours de la transformation, son nom écrit en gros caractères apparut en travers de sa main droite. Durant la contorsion généralisée qui s'ensuivit, son visage prit un contour anormal à faire frémir; des entailles, ressemblant à des coupures de rasoir, firent leur apparition sur les parties découvertes de son corps, et du sang se mit à gicler. Devant pareille scène, quelques spectateurs effrayés détournèrent la tête et reculèrent prudemment. Durant toute la durée de la contorsion, elle se tordait comme un long serpent, en émettant une sorte de sifflement. Le phénomène devait durer une quinzaine de minutes. Lorsqu'il se fut calmé, les doigts de la jeune fille devinrent si rigides que personne ne réussit à les plier. Le prêtre intervint pour empêcher les doigts de se raidir, en les aspergeant d'eau bénite et en récitant

quelques prières. Il finit par me dire que ces doigts normalement portaient des bagues; celles-ci étant absentes, ils se crispaient ainsi.

Cette pénible épreuve une fois passée, la fille sombra dans un profond sommeil pendant une dizaine de minutes.

Furent témoins oculaires de cet événement, les Pères F. Uche, I. Ezenwa, et H. Muotoe.

#### IV. ÉVALUATION CRITIQUE DES CAS CITÉS

##### • 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> cas

##### *1. les médecins*

a) Les deux cas se ressemblent. La réaction des deux docteurs, produits raffinés de la médecine moderne, montre combien *un sérieux processus d'inculturation* reste indispensable, même dans la manière d'administrer les soins de santé au Nigéria. Pour un médecin indigène, c'est l'homme tout entier qui doit être traité, y compris dans les cas les plus bénins. Une thérapie sérieuse tient compte des divers éléments d'ordre matériel et au-delà. En ce domaine, nos médecins ne sont pas allés jusqu'au bout.

*Dans le premier cas*, le docteur soulignait que les malaises de sa patiente étaient dus à un « syndrome d'irritation du côlon » ou colite spasmodique. Or un simple profane pourrait dire que la cause de la maladie chez la personne en question, n'était pas l'irritation du côlon, mais ce qui produisait cette irritation en premier lieu.

Il ajoutait: « ses problèmes sont dus à l'anxiété et à la dépression ». Bien que nous ne soyons pas médecin, nous soutenons que « anxiété et dépression » constituent des symptômes, non pas des *causes*. Ainsi il s'occupait des symptômes, au lieu de rechercher les causes de la maladie.

*Dans le deuxième cas*, le praticien ne s'en prenait pas à son patient. Il acceptait la défaite, et, en toute humilité, sollicitait l'aide d'une meilleure thérapie, la puissance spirituelle.

Nos deux médecins croient en l'efficacité d'une approche spirituelle bien définie, le deuxième s'intéressant, semble-t-il, davantage à son patient, puisqu'il l'envoie à des spécialistes en névroses d'angoisse.

b) *Le degré de compassion* ressentie par le premier, relève d'un « engagement professionnel » plutôt que d'un « engagement d'amour du prochain », note caractéristique chez les médecins indigènes qui regardent leur travail comme une *vocation*. Un bon nombre de ces derniers, qui ne tiennent pas leur science de leurs pères, relèvent toujours un phénomène, servant de point de départ dans leur ministère de guérison.

Nos deux docteurs en question ont dû pousser un long soupir de soulagement quand, enfin, ils ont réussi à diriger leurs patients vers moi pour « toute aide nécessaire » que je pourrais leur apporter. La préoccupation de nos médecins modernes rejoint, ici, celle de nos guérisseurs indigènes qui soignent les malades, sans qu'il soit question d'argent ; mais on ne doit pas pour autant rayer des listes un patient, ou l'orienter vers un spirituel, sans avoir, au préalable, assuré une enquête complète, personnelle, hors-laboratoire, pour déceler les causes éventuelles. Notre approche empirique de la guérison, pour moderne qu'elle soit, ne tourne pas toujours à l'avantage des malades.

c) Il convient de mettre au crédit des deux docteurs le fait qu'ils ont pris sur eux de m'écrire et de m'adresser les deux malades. L'attitude du deuxième me touche personnellement, puisqu'il aurait pu donner des instructions au Bureau de la Compagnie, pour que soit mis fin au contrat de travail du déficient. Il a préféré prendre en main l'affaire, en écrivant une lettre admirable. Durant tout le temps de la thérapie spirituelle, j'ai eu à ma disposition le chauffeur de la Compagnie. Voilà un bel exemple à méditer pour ceux qui, soit en particulier dans leurs familles naturelles, soit collectivement dans leurs familles religieuses, ont la fâcheuse tendance à rejeter et à oublier un de leurs membres malheureux condamné à un désordre mental de longue durée.

7/ Mt 27,46.

8/ Mass for Martyrs – Collect.

a) Dans le premier cas, le médecin nous dit que sa patiente refusait d'accepter ses explications. On ne supprime pas une expérience douloureuse par de savantes démonstrations. La souffrance et la douleur attaquent intimement l'être humain à la racine; et personne, pas même Jésus de Nazareth, ne reste insensible devant pareils cas<sup>7</sup>. Quand on souffre vraiment, il n'y a plus rien à comprendre. C'est une des raisons qui fait que des criminels endurcis finissent par craquer et parlent sous la torture, tout en sachant pertinemment les conséquences de leurs aveux. Si par hasard un être souffrant se réjouit de ses peines, il passe pour anormal. Le Missel romain appelle cette forme d'héroïsme un « don » de Dieu<sup>8</sup>. Il est donc élémentaire qu'un médecin soit « *patient* » avec ses patients.

b) Quand, au bout du compte, j'ai pu échanger avec les deux patients, quelques faits remontèrent à la surface.

– L'un et l'autre avaient connu de **sérieux problèmes familiaux**.

La femme *dans le premier cas* était considérée comme une malade mentale. On la croyait ensorcelée, puisque, n'ayant pas eu d'enfant, son sein était forcément noué par ses ennemis. Son état de stérilité faisait d'elle, non seulement un objet de moquerie, mais de plus une femme maudite. De ce fait, son mari avait la possibilité d'épouser une seconde femme fertile; c'était une question de temps.

Quant à l'employé de la Compagnie, *dans le deuxième cas*, contrairement à ses compagnons du même âge, il était resté célibataire. Son entourage, spécialement ses vieux parents, lui reprochaient ouvertement d'être un « bon-à-rien », de dépenser son argent avec les filles frivoles de la ville. Tout cela le rendait malheureux, car la vérité était tout autre: il gagnait trois fois rien, et n'avait jamais connu de promotion. En outre, ses parents l'obligeaient à prendre femme dans sa ville natale, où le prix à verser pour l'épouse était trop élevé. Sans oublier que c'est lui qui payait les frais de scolarité de ses deux jeunes frères.

– On avait déjà offert moult sacrifices païens à l'intention de nos deux malades qui, par ailleurs, avaient fréquenté des maisons de guérisons dans l'Eglise du Sabbat, mais en vain. Dans mon approche en amateur de la guérison, je suspectais fortement la haute tension, l'environnement quelque peu répressif de leur **milieu de vie** respectif. On croit savoir que certains cas dits, à

première vue, de possession, sont en fait des phénomènes de self-induction, créés par la hantise d'apporter une détente à une situation de crise aiguë<sup>9</sup>. C'est là une échappatoire pour la pseudo-victime de possession, qui peut se permettre tout écart de conduite, détournant ainsi l'attention du complexe originel, source des malaises.

– Cette intuition me détermina à enquêter sur **les conditions de travail et de vie familiale** du jeune homme. Mes recherches furent positives, comme je l'ai déjà indiqué. Pour moi, la cause de la maladie du jeune homme n'était pas la « névrose d'anxiété », mais bien plutôt les dures réalités de son milieu de travail, le sentiment de culpabilité et la condamnation de la part des siens. Mes investigations dans le domaine de la vie sacramentelle n'aboutirent pas. N'étant pas catholique, il ne savait pas de quoi je lui parlais. Cela dit, je me rendis vite compte qu'il ne prenait pas au sérieux la foi protestante dont il se réclamait.

Fort de ces données, je pris contact avec le directeur de la Compagnie et les parents. L'employé eut droit à une promotion et à une échelle de salaire plus élevée ; ses parents tourmentés levèrent leur veto au mariage hors de la ville. Je n'eus pas le temps de terminer mes prières ni de lui faire parvenir de l'eau bénite, prévue pour une durée de sept semaines ; notre homme était bientôt en pleine forme, guéri.

Quant à la femme, ses problèmes disparurent de la même manière. Son brave homme de mari consentit à l'accompagner chez le gynécologue. Au Nigéria, il n'est pas dans les habitudes des hommes de se croire responsables de la stérilité du couple.

### • 3<sup>e</sup> cas

Examen homéopathique par ordinateur :

- Cet examen donne H.B. 80 ‰
- Groupe sanguin : « O » positif. Forces malveillantes : 100 ‰
- Traitement : uniquement d'ordre spirituel. La lettre de présentation me demandant « d'aider cette personne à sortir de ce mauvais pas ».

9/ Canon 1172.

Un peu plus d'une cinquantaine de personnes, l'an passé, sont venues me trouver sur la recommandation de médecins homéopathes. Au nombre des clients réguliers de ces médecins, on compte des prêtres, dont certains adoptent une approche similaire en matière de guérison et de soi-disant exorcismes. J'entends par là que des prêtres catholiques, chez nous, reconnaissent maintenant, en pratique, sinon en principe, que la fin justifie les moyens... Ils s'abritent confortablement derrière la théorie du double effet des pratiques occultes, à savoir « tant qu'un phénomène fonctionne en un cas précis de temps et de lieu, il est bon ; et si les gens s'en trouvent bien, il faut le faire ». Dans une culture où les croyances religieuses locales n'ont pas réussi à libérer les victimes du mal, on accueille favorablement toute approche qui consiste à incriminer les forces invisibles hostiles. D'où la gageure suivante : l'ordinateur des médecins homéopathes peut-il détecter un être spirituel ? J'aimerais que des médecins nous éclairent sur cette science médicale informatisée.

Dans les pays industrialisés, la technologie électronique a réalisé des prouesses qui passent facilement ici pour de vrais miracles, mais je le reconnais volontiers, il me faut mettre à jour mes connaissances pour saisir les merveilleuses capacités de discernement dont dispose un Laboratoire Homéopathique Informatisé. La rédaction de cet article ne m'a pas laissé suffisamment de temps, pour faire, sur le terrain, une expérience suivant la méthode homéopathique de guérison. L'une des principales raisons qui me pousse à en parler ici, vient du fait que les problèmes pastoraux, posés au Nigéria par l'exorcisme comme mode de guérison, ne font que commencer. Jusqu'à présent, seuls les êtres humains soupçonnaient la présence des mauvais esprits, tandis que maintenant c'est la science, assistée de l'ordinateur, qui établit définitivement que les forces du mal sont à l'œuvre et déclare de façon péremptoire que l'unique remède est du ressort de la guérison spirituelle, ce qui implique forcément l'exorcisme. Il est permis d'espérer que l'ordinateur nous fournira un jour la bonne formule à employer pour l'exorcisme.

#### • 4<sup>e</sup> cas, vécu en direct

Nous voici devant un exemple classique de ce qu'on appelle communément *possession*. Il n'y a pas eu, de ma part, une confrontation directe avec les forces supposées être à l'œuvre chez la fille, étant donné mes réserves. Les manifestations spectaculaires avaient certes de quoi étonner, mais on ne pouvait incriminer a priori le démon ou les mauvais esprits. Il convenait d'abor-

der la situation avec prudence et de procéder par voie d'élimination. Un pasteur avisé le sait pertinemment ; des tas de facteurs, autres que les mauvais esprits, engendrent les mêmes symptômes chez les hommes, a fortiori chez les femmes. En pareil cas, *un prêtre expérimenté* ne vas pas d'emblée, à l'instar des charismatiques, intimer au mauvais esprit l'ordre de sortir « au nom de Jésus... Amen !!! ». Mais avec humilité et foi, il adresse sa prière à Dieu, ce Dieu qui peut sauver et redonner la santé à l'infirme, quelle que soit la cause de son infirmité. Il ne se perd pas en discussions, avec l'infirme ou son entourage, sur la présence éventuelle des mauvais esprits ; car le risque est grand de confondre les prières ordinaires de guérison avec les séances d'exorcisme proprement dit. Le prêtre les laisse réagir, indépendamment de ses convictions personnelles, parce qu'ils y croient. Leur foi influe sur leurs prières, et cette influence bénéfique produit des effets thérapeutiques sur l'infirme. C'est la raison pour laquelle je donnai mon accord aux prières habituelles de guérison et aux bénédictions sur la personne malade.

J'encourageai donc le prêtre, qui me l'avait amenée, à continuer ses prières et à l'avoir sous constante surveillance. Peu après, lors d'une séance de prières, j'aperçus la fille de loin ; elle paraissait normale. Comme nous n'accordons aucun rendez-vous au cours des sessions, la cérémonie terminée, le prêtre et la fille avaient disparu. Je ne suis pas en mesure aujourd'hui de dire ce qu'elle est devenue en dernière analyse. Normalement lorsque les gens se sentent mieux, ils cessent de venir aux prières et s'abstiennent de recourir à une autre forme de remède. Ce cas particulier permet de deviner le sérieux retard que nous avons pris, face aux questions fondamentales, laissées sans réponse, que nous posent tant de personnes, y compris des prêtres, au Nigéria. En voici quelques-unes : La possession est-elle possible ? A quels signes reconnaître, en direct, un cas de possession ? Comment réagir devant une personne possédée ?

## **V. EXORCISME DANS LA GUÉRISON. UN PROBLÈME PASTORAL**

### **1. la réalité de la possession**

Dans le passé, la possession en tant que phénomène concret, relevait de l'évidence ; cela allait de soi. Mais récemment, les recherches effectuées en psycho-

10/ *But Deliver Us from Evil*, pp. 98-99.

logie, en psychanalyse, psychiatrie, etc. ont sérieusement remis en question notre croyance populaire en la matière. La majeure partie des possessions bibliques qui nous ont servi d'exemples, ont été réduites à des types de désordres mentaux : épilepsie, schizophrénie, hystérie, etc.

### *cas de l'épilepsie*

Bien des Nigériens voient dans l'épilepsie, par exemple, une preuve flagrante de la présence des esprits mauvais, mais la science médicale moderne soutient que non. On nous dit maintenant que l'épilepsie revêt diverses formes, chacune présentant un graphique d'ondes cérébrales anormales. Parmi les causes d'épilepsie, on relève celles-ci : détérioration du cerveau, embolie cérébrale, tumeur, infection, excès de fluide, coma diabétique, trouble du foie ou des reins, poussée de fièvre, choc électrique, abus de la drogue...

Lorsque les causes sont connues, l'épilepsie qui en résulte est appelée « *épilepsie symptomatique* », mais si aucune cause ne ressort clairement, on l'appelle généralement « *épilepsie idiopathique* ». Sur le plan médical, des remèdes anti-convulsifs, comme la phénytoïne, la primidone, etc. apportent des résultats positifs, au point de supprimer complètement ou du moins d'espacer les crises, permettant ainsi de mener une vie normale et utile autant que possible à la société. Cela veut dire qu'on peut souffrir d'épilepsie sans être habité par un esprit mauvais, et qu'on peut guérir sans le recours à l'eau bénite. La même remarque vaut pour les divers types de maladie, regardés jusqu'ici comme des cas d'attaques de la part des forces du mal.

Puisque les crises d'épilepsie présentent, à quelques détails près, les *mêmes anomalies que les cas de possession*, nous allons examiner en particulier le phénomène de l'épilepsie. Le « haut mal » comporte les étapes que voici<sup>10</sup> :

- Phase prémonitoire : une semi-somnolence avec le sentiment que quelque chose se prépare.
- Perte de conscience, normalement précédée d'un cri.
- Rigidité musculaire et contorsion.
- Contraction musculaire et goût amer dans la bouche.
- Etat de vague inconscience.
- Retour progressif à la conscience.
- Période de totale inactivité (sommeil) ou d'intense activité (violence).

## « l'épileptique démoniaque »

En gardant ces différentes phases présentes à l'esprit, nous pouvons maintenant examiner le récit biblique de l'« Epileptique démoniaque » et faire l'application de nos découvertes aux expériences personnelles que nous avons eues de ce phénomène dans le passé, en vue d'améliorer nos réactions à l'avenir.

Références évangéliques : Matthieu 17,14-21 ; Luc 9,37-42 ; Marc 9,14-27.

a) La phase prémonitoire est probablement signalée dans les versets : « *L'esprit muet est en lui ; où qu'il le saisisse, il le jette à terre, et il écume, grince des dents et devient raide* »<sup>11</sup>.

b) La perte de conscience est ainsi décrite : « *L'esprit le jette à terre* »<sup>12</sup>. « *Mon fils tombe souvent* »<sup>13</sup>. « *Celui-ci tombant à terre* »<sup>14</sup>. Luc décrit ainsi la scène : « *Voilà qu'un esprit s'empare de lui, et soudain il crie ; et il le fait se convulser, et le fait écumer. Il ne le quitte qu'à grand'peine, en le laissant tout brisé* »<sup>15</sup>.

c) La phase de rigidité musculaire dure si peu de temps qu'on ne la mentionne pas explicitement, bien que saint Luc signale le son inarticulé émis par les cordes vocales, contractées par le spasme musculaire, lorsqu'il rapporte ce détail : « *Soudain, il crie* »<sup>16</sup>.

d) La contraction musculaire, par contre, est clairement évoquée dans les récits de Marc<sup>17</sup> et de Luc ; c'est elle qui provoque le « *grincement de dents* » et l'apparition de l'*écume* » à la bouche.

e) L'état de conscience vague et floue, nous le trouvons dans le passage où il est dit : « *L'enfant devint comme un cadavre, si bien que tous disaient : Il est mort* ».

f) Retour progressif à la conscience, suivi par :

11/ Mc 9,17-18.

12/ Mc 9,18.

13/ Mt 17,15.

14/ Mc 9,20.

15/ Lc 9,39.

16/ Lc 9,39.

17/ Mc 9,18.

18/ Mc 9,27.

19/ Dr J. WILKINSON : « Le cas du garçon épileptique » in *Expository Times*, Vol. LXXIX, n° 2.

g) Une période de totale inactivité (sommeil) ou d'intense activité; ce qu'indique le père de l'enfant, quand il dit que le démon ne quitte son fils « *qu'à grand peine* »<sup>17</sup>. « *A ce moment-là, le Maître lui prenant la main, le fit lever, et il se mit debout* »<sup>18</sup>.

D'après cette description détaillée, il ressort que la médecine moderne connaît dans ce « miracle » la présence d'une forme majeure d'épilepsie; mais ce n'est pas tout.

Si l'on se fie aux comptes rendus médicaux, l'épilepsie n'est pas une maladie, mais un symptôme. Elle est consécutive à un dérangement subit des cellules nerveuses du cerveau; lequel trouble entraîne ce que nous avons vu: chute sur le sol, cri, écume, etc. La question fondamentale qui se pose est celle-ci: « D'où provient le trouble des cellules nerveuses dans le cerveau, en cas d'épilepsie? ». A ce niveau, l'analyse médicale moderne de l'épilepsie n'exclut pas la possibilité d'une possession démoniaque.

L'exemple évangélique, corroboré par bien d'autres exemples de notre temps, montre que la médecine moderne ne peut guérir l'épilepsie idiopathique; de même en ce qui concerne la guérison instantanée et permanente de l'épilepsie symptomatique. C'est pourquoi nous persistons à croire que, du strict point de vue médical, sans porter atteinte aux opinions psychologiques, la guérison instantanée du garçon épileptique, opérée par Jésus, reste pour nous un « miracle »<sup>19</sup>.

### *réflexions*

La psychopathologie moderne, il est vrai, a corrigé notre conception traditionnelle de la possession diabolique, et la science moderne a forgé des noms nouveaux pour traduire les divers signes de l'inhabitation d'un mauvais esprit en un être humain; mais dans une réflexion comme celle-ci, on est en droit de se demander si les termes nouveaux sous-entendent des explications nouvelles. A mon avis, de nouvelles étiquettes, à caractère scientifique, n'apportent pas forcément une nouvelle donne. Le travail de la science et de la médecine moderne n'a-t-il pas été surestimé? Il existe toujours un noyau suffisamment dur et résistant de matériau, qui incite à dire en toute vérité que *cette question de possession n'a pas reçu de solution définitive et absolue*. L'homme est complexe. Porter un diagnostic sans appel sur un être à trois composantes: l'âme — l'esprit — et le corps, est une tâche ardue.

Ceux qui, parmi nous, sont pasteurs et désireux d'œuvrer efficacement, apprécient l'approche de Jésus sur un plan pratique. Chez le père de l'enfant épileptique, pas l'ombre d'un doute sur ce qui tourmente son garçon : « *Quelqu'un dans la foule lui répondit : Maître, je T'ai amené mon fils, il a un esprit muet* »<sup>20</sup>. Le Maître porte son interrogatoire sur la genèse de la maladie. Il ne discute pas sur la crédibilité de l'histoire. On lui dit que le tout a commencé depuis l'enfance : « *Souvent l'esprit l'a jeté dans le feu et dans l'eau...* ». C'est alors que le Maître le guérit et expulse l'esprit mauvais.

En conformité avec cet exemple, de bons guérisseurs remettent à plus tard toute espèce de catéchèse, priorité étant donnée à *l'exercice du ministère*. Bien des cas, rencontrés au cours de nos tournées pastorales, ressemblent étrangement à l'épileptique de l'Évangile. Comment savoir à quel moment on peut suspecter la présence du démon ou d'un esprit mauvais ?

## 2. quelques signes révélateurs d'une attaque diabolique

Il n'est pas facile de déterminer concrètement les cas de possession, mais il existe des signes qui leur sont associés. Des spécialistes, qui font autorité en la matière, ont constitué des dossiers consignants leurs découvertes, mais nous avons affaire – le problème est là – à un être humain constitué de trois éléments de base : le corps, l'âme et l'esprit. Une attaque sur l'un d'entre eux interfère évidemment sur l'autre ; cependant on constate une différence entre une attaque portant sur le corps et celle sur l'esprit<sup>21</sup>.

D'autre part, il est communément reconnu par les guérisseurs chevronnés, que le démon est à la fois plus puissant et plus intelligent que l'homme<sup>22</sup>.

« *Le diable a plusieurs visages* », tel est le dicton en vogue parmi les exorcistes, et cela complique la situation quand il s'agit pour nous de repérer les signes et symptômes valables en toutes circonstances. Ceux que nous donnons ici, se sont reproduits à maintes reprises, plus que d'autres.

20/ *Mc* 9,17.  
21/ Dr LECHLER, Dr Kurt KOCH, in *Occult Bondage and Deliverance*; Dr P.M. YAP : « The Possession Syndrome », Rev. J. NEVIUS : « Demon Possession », Prof. T.K. OESTERREICH : « The External Signs of

Possession », Hal LINDSEY : « Diagnosing Demon Possession ».

22/ *Ephésiens* 6,10 ss.

23/ John RICHARDS : *But Deliver Us From Evil*, p. 156.

*a) Changements physiques:*

- force préternaturelle
- convulsion du type épileptique avec écume
- symptômes de catatonie: syncope
- état second, insensibilité à la douleur, voix altérée.

*b) Changements mentaux:*

- parler en langues étrangères, comprendre des langues inconnues, connaissance préternaturelle
- puissances psychiques et occultes, par exemple: clairvoyance, télépathie et prédiction.

*c) Changements spirituels:*

- réaction et crainte à l'évocation du Christ: jurons, blasphèmes, etc.
- réaction à la prière.

*d) Changement de personnalité:*

- changement de l'intelligence
- changement du caractère
- changement de l'apparence<sup>23</sup>

### **3. vraies et fausses possessions diaboliques**

Certains guérisseurs distinguent la vraie et la fausse possession. Par « *vraie* » possession, ils entendent que le démon est réellement présent et par « *fausse* » possession, que le démon n'est pas présent, mais que d'autres forces plausibles (les esprits) entrent en jeu. Qu'elles soient fausses en elles-mêmes, cela n'empêche pas qu'elles soient réelles pour leurs victimes.

*Origine de la vraie possession diabolique:*

- accident, par exemple l'hérédité, l'expérience occulte et guérison
- invitation volontaire adressée au Diable
- invasion directe, faite par le démon.

*Facteurs intervenant dans la fausse possession:*

- origine psychotique: par suggestion, par auto-suggestion
- projection psychologique – self-induction produite par la personne ou par une autre
- phénomène d'ordre médical: illusion; épilepsie symptomatique, etc.

- intervention d'une personne vivante : relations de parenté, manipulation occulte
- esprit lié au monde terrestre : par invitation ; par accident.

### *manifestations de la possession*

Sur un sujet aussi complexe qui concerne une créature si merveilleuse qu'est l'homme, les auteurs ont dressé des listes interminables de manifestations. Pour en donner une vue d'ensemble, voici un résumé *en cinq points*, à l'adresse du pasteur suffisamment absorbé par son ministère, afin qu'il dispose de repères solides pour faire le tri en face d'une personne possédée.

1. Un possédé manifeste un manque de contrôle, avec des accès de fureur ; néanmoins ses pensées restent saines. Par conséquent le pasteur, même en cas d'échec dans ses efforts pour normaliser tel ou tel comportement, peut et doit toujours apporter le secours de son ministère. Il ne perd pas son temps.
2. Le sujet, en proie à un simple désordre mental, peut discourir à perte de vue sur le fait de sa possession, tandis qu'une personne réellement possédée évitera de mentionner le démon, même lorsqu'on lui pose des questions directes.
3. Les voix qu'un patient s'imagine entendre de la part de personnes étrangères, sont normalement de nature pathologique. Dans le cas de réelle possession, les voix diaboliques perçues sont d'une autre nature. Ces voix s'efforcent habituellement d'éloigner de Dieu, tandis que les voix dans une maladie mentale ordinaire tiennent des propos incohérents et insensés.
4. L'expérience pastorale a démontré que, dans le cas de schizophrénie, l'homme, qui parle toujours de sa possession, s'abuse lui-même. Par contre celui qui est réellement possédé, n'entretient pas l'idée fixe de possession. Au contraire, il ne l'admet pas, même si aucune autre cause n'explique sa condition.

24/ Nous avons puisé dans l'ouvrage du Dr LECH- 25/ *Ecc.* 38,3.  
LER : *Christian Counselling and Occultism.*

5. Quand des pensées blasphématoires montent du cœur des patients et qu'ils les expriment en pleine connaissance de cause, sans en éprouver le moindre remords, ces pensées, selon toute probabilité, sont suggérées par le Malin. D'un autre côté, si les pensées blasphématoires s'imposent en force, mais ne sont pas exprimées, et qu'elles inspirent dégoût et repentir, alors, à n'en pas douter, elles sont de nature pathologique. Une personne, en proie à une possession diabolique, profère ses blasphèmes, sans éprouver le moindre regret, tandis que le sujet, victime de la dépression, répugne à les penser et à en parler<sup>24</sup>.

#### 4. le prêtre dans son rôle de guérisseur et d'exorciste

La discipline de l'Eglise catholique n'assigne la fonction d'exorciste qu'à des prêtres dûment mandatés. Dans bien des diocèses, au Nigéria, on ignore s'il existe un exorciste officiellement nommé. Chaque prêtre, j'insiste encore sur ce point, a **le droit et l'obligation de prier pour tous**, mais surtout pour les malades et les affligés. Nous l'avons déjà vu, la possession et le désordre mental produisent les mêmes symptômes. Il en découle que l'on peut toujours légitimement dire des prières de guérison sur un malade, et tant mieux si, du même coup, on expulse un esprit mauvais. Est-il besoin de rappeler ici une évidence, à savoir la nécessité pour le prêtre d'être du bon côté, celui de Dieu, par sa vie de grâce sanctifiante. **Le guérisseur a besoin d'être guéri en premier lieu**, de manière à transmettre la guérison aux autres. Prière, confession, communion et jeûne, voilà des pratiques fondamentales dans la vie d'un prêtre, qui est par définition un guérisseur. Un prêtre qui, avant l'aspersion d'eau bénite, apprend à ses ouailles comment rester tempérant dans le boire et le manger, simple dans le style de vie, soucieux de l'environnement, des relations humaines et de la vocation personnelle, ce prêtre-là aura guéri et exorcisé plus d'un, avant même de procéder à la bénédiction de l'eau.

**Les services d'un médecin compétent** forment une partie intégrante du ministère sacerdotal de guérison. Le prêtre ne recommande pas tel ou tel remède. Il doit savoir où recommander le malade pour le meilleur traitement possible. Les hôpitaux font partie de l'œuvre magnifique de guérison, opérée par Dieu<sup>25</sup>. En fait, les prêtres et les médecins n'ont qu'à se féliciter de cette coopération à l'œuvre de la Providence.

Revenons aux principes de base, concernant la guérison, à l'intention de nos prêtres. **Les sept Sacrements** contiennent une charge d'énergie spirituelle,

capable de guérir, sans pour autant en attendre des prodiges extraordinaires. La célébration *ordinaire* et digne des sacrements, comme le Baptême, l'Eucharistie, la Réconciliation, met à la disposition de tout prêtre de véritables réserves de forces puissantes de guérison et d'exorcisme.

Le **souci** permanent du Peuple de Dieu, l'entière **disponibilité** à son service en tout temps, voilà le vrai miracle. Lorsque le cœur du prêtre s'émeut devant les souffrances du troupeau à lui confié, il saura toujours que dire et que faire. Sa simple présence devient source de guérison. Les prêtres ont du mal à réaliser toutes leurs possibilités. « *Jésus leur donna puissance et autorité sur tous les démons, et sur les maladies pour les guérir. Il les envoya proclamer le Règne de Dieu et faire des guérisons* »<sup>26</sup>.

Surtout ne pas commettre l'erreur de chercher des miracles en dehors de la mission d'enseignement de l'Eglise. La guérison n'a de sens que si elle est intégrée à **la mission de l'Eglise**. Elle ne joue pas en solitaire. C'est une maladresse insigne de laisser croire que telle personne ou telle Eglise peut chasser la souffrance, la douleur, la pauvreté, etc. Mais persévérer dans la recherche et la découverte de Dieu au milieu des souffrances, et jusque dans la mort, l'appeler « Sauveur » à ces moments-là, voilà le vrai miracle.

Ceux d'entre nous qui se consacrent au ministère de guérison, devraient me semble-t-il, adopter un comportement qui permette à nos fidèles, par trop simples et crédules, de se rendre compte que **nous sommes des chrétiens ordinaires**, tout comme eux, à l'exemple de saint Paul, interdisant aux habitants de Lystres d'offrir des sacrifices à Barnabé et à lui-même, s'imaginant avoir affaire à des dieux<sup>27</sup>. Des considérations d'argent et autres rétributions sèment l'ambiguïté et la confusion, même parmi les plus désintéressés. En envoyant les Apôtres en mission avec la consigne de prêcher, de guérir et de chasser les démons, le Divin Maître, béni soit son Nom... leur recommanda de n'emporter ni argent, ni effets personnels<sup>28</sup>. Les guérisseurs authentiques respectent toujours une distance de sécurité entre eux et l'argent, et tout ce que l'argent peut leur procurer.

26/ Lc 9,1-2.

27/ Actes, 14,13 et sq.

28/ Mt 10,7-10.

29/ John RICHARDS est du même avis, cf. *Deliver Us from Evil*, p. 219.

## 5. attitude pastorale vis-à-vis d'un membre repenti des sociétés occultes

De nos jours, il arrive à des chrétiens de tâter aux sociétés secrètes. Certains d'entre eux décident d'en sortir. Etant directement concerné, voici comment, en gros, je procède :

1) Un entretien d'ordre général, visant à solliciter la miséricorde et l'aide de Dieu, en vue de susciter un effort conscient pour mener une vie chrétienne normale.

2) Une intime conviction, doublée d'une entière confiance, que **seul** le Christ Jésus peut délivrer du mal.

3) La remise au prêtre et la destruction de tout objet, ayant un lien quelconque avec l'occultisme : livres, bagues, médailles, masques, vêtements, chaussures, bougies, grains d'encens, documents, etc.

4) Affichage du nom dans l'Eglise.

5) Rupture des relations avec les adeptes des sciences occultes ou autre membre de sociétés secrètes.

6) Aveu au prêtre des délits, commis en tant que membre de la dite-société, pour une éventuelle thérapie spirituelle.

7) Rite de réconciliation.

8) Confession des péchés et pardon.

9) Post-cure : contact avec un chrétien éprouvé, ayant même éducation et même état social (apostolat par le semblable), ou bien contact avec un groupe de prière solide pour une formation catéchétique continue sur le repentir, la prière et la vie intérieure chrétienne.

10) Consolidation de la foi, au milieu des paroissiens de base au sein de l'Eglise locale, car il s'agit d'une réinsertion dans le tissu chrétien. Soit dit en passant, il est souhaitable de remplacer les objets détruits précités par des crucifix et des images saintes, et de procéder en tout avec amour et compassion.

## CONCLUSION

Le moment est venu de conclure ; en fait, le sujet traité n'a pas de conclusion. De toutes les créatures dignes d'intérêt sur terre, l'homme est le plus fort, et cependant le plus vulnérable. Plus on étudie l'homme, plus on se trouve confronté à une énigme. En ce qui concerne la guérison, comme en d'autres secteurs de la Mission, le temps est venu, pour l'Eglise au Nigéria, de dresser le bilan pour ce qui regarde le climat théologique et le climat religieux contemporains. La tendance pure et dure de la Théologie occidentale réagit contre la spiritualité du Moyen-Age et aligne ses arguments contre

les possessions, qualifiées de populaires, et les exorcismes. Je n'ai fait qu'effleurer en surface les multiples expériences vécues par nos concitoyens et par moi-même. A dire vrai, je n'ai rien soumis à l'examen de la théologie à l'état brut, non par manque de connaissance en la matière, mais pour la simple raison que j'ai tenu à présenter ce que j'ai trouvé *au ras de la vie humaine*. N'est-ce pas le rôle de la théologie de traiter de la vie humaine dans sa totalité, plutôt que d'opérer quelques sélections?<sup>29</sup>. En définitive, que l'on prouve, arguments à l'appui, que le démon est une puissance, une personne, ou une agence surnaturelle, cela importe peu. L'important est de prendre au sérieux l'auteur du Mal, de consacrer le temps qu'il faut pour le définir, de renoncer à ses œuvres, et d'enseigner aux autres à faire de même.

*Godwin C. Ikeobi*

*Holy Spirit Parish  
Omagba Onitsha (Nigéria)*

## ACCUEIL SAINT IRÉNÉE À PARIS

INTERVIEW DE JACQUES REYMOND

*Après l’Afrique, nous passons au contexte occidental. Nous avons interrogé le Père Reymond, responsable de l’Accueil Saint Irénée (5 prêtres, 2 religieuses, 6 laïcs). Nous lui avons demandé de parler de son ministère et de nous dire comment son équipe s’efforce de répondre aux appels adressés.*

---

**Spiritus:** *Père, quand j’ai cherché à prendre contact avec vous, j’ai dû m’adresser à l’Accueil St Irénée. Je me suis demandé pourquoi. Pourquoi St Irénée, pourquoi un « Accueil » ?*

– Pourquoi St Irénée? Parce que saint Irénée est le témoin de la vigilance apostolique contre les déviations des gnostiques. Parce qu’il a combattu (cf. *Adversus Haereses*) ceux qui méconnaissaient la transcendance de Dieu, l’Incarnation du Fils de Dieu, le don gratuit de l’Esprit qui n’est pas au bout de notre possibilité de connaître ou de notre volonté de puissance.

Je ne vous apprendrai rien en vous disant qu’aujourd’hui encore, dans notre monde contemporain occidental, il existe une soif de spirituel et du sens religieux. Elle peut trouver à s’étancher à de mauvaises sources (sectes diverses, ésotérisme, spiritisme, magie, pour être bref).

L’Eglise a une mission: répéter « Si tu savais le don de Dieu, c’est toi qui me demanderais à boire », « Venez et buvez, même si vous n’avez pas d’argent. Venez et voyez comme est bon le Seigneur ».

Ceci me permet de répondre à votre deuxième question. Pourquoi « Accueil »? Il y a deux réponses. La première: l’Eglise des baptisés est faite d’hommes, de femmes, de laïcs, de consacrés (religieux, religieuses) ou de prêtres. Un service d’Eglise, comme le service de l’Exorciste, est à l’image de l’Eglise. L’Eglise a reçu du Christ une mission: accueillir – comme le

Christ – les plus petits, les pauvres, les déshérités, les désemparés, les tourmentés. L'Accueil St Irénée, pour sa part, s'efforce de remplir cette mission.

La deuxième: admettez que les médias ont donné une bien étrange image de l'«exorciste». Il n'est pas inutile de la démystifier ou de la démythiser dès le départ. L'exorciste serait un homme de pouvoirs, doué, plus ou moins, de dons particuliers, ayant à sa disposition un arsenal de moyens rituels et sacramentaux ! Il conviendrait de faire appel à lui, car «le bon Dieu doit être plus fort que le Diable – ou ses suppôts». Il faut sortir de l'ambiguïté dès le départ. C'est l'Eglise qui accueille. Ne craignez pas. «Les portes de l'Enfer ne l'emporteront pas contre Elle. Je serai avec vous jusqu'à la fin des temps». Si pouvoirs il y avait, ce ne serait rien d'autre que de faire découvrir et mettre en relation avec Celui qui est venu pour guérir et sauver. Est-il plus facile de dire «tes péchés te sont remis ou lève-toi et marche?» Le Fils de l'Homme fait les deux, en Lui notre Espérance – pour nous qui accueillons et pour ceux qui sont accueillis...

*Sp.: Qui vient à l'Accueil St Irénée; quelles sont les motivations?*

– Qui vient? Les gens accueillis sont à peu près le reflet de la population d'Ile-de-France, métropolitains, gens des Iles, immigrés, Portugais, Italiens, Espagnols, Africains, Arabes, et... Tous les âges: jeunes gens, jeunes filles, gens mariés qui viennent en couple le plus souvent, divorcés, célibataires, veufs, etc. un échantillon de toutes les professions, du manoeuvre aux cadres et professions libérales, chômeurs et retraités, tous les niveaux culturels: de l'analphabète s'exprimant avec difficulté à la personne habituée aux relations sociales et s'exprimant aisément. Toutes les religions: une majorité de personnes marquées par le christianisme à des degrés divers, croyants, pratiquants, non-pratiquants, mais aussi incroyants, musulmans, juifs, protestants.

Leurs motivations. Il est difficile de vous répondre globalement, chaque cas est particulier. Il y a cependant peut-être un point commun: ce sont des gens qui souffrent, qui voudraient comprendre, être délivrés de leur crainte, de leur peur, de leur angoisse.

Pour certains, nous sommes un ultime recours. Dans leur détresse, ils ont frappé à toutes les portes: voyants, médiums, magiciens, magnétiseurs, faux exorcistes, faux évêques. Souvent ils ont été exploités, parfois honteusement.

Pour beaucoup, c'est une démarche difficile, un peu honteuse que de prendre rendez-vous, mais qui implique la confiance et une certaine espérance.

**Sp. :** *Comment ces personnes viennent-elles à l'Accueil St Irénée ?*

– Assez fréquemment, elles sont envoyées par un prêtre, soit de leur paroisse, soit contacté dans des lieux de culte très fréquentés : Notre-Dame, le Sacré-Cœur, la chapelle de la Médaille Miraculeuse, etc. Certains, par leur médecin qui conseille une aide spirituelle complémentaire à un traitement, voire, à l'occasion, par une voyante ou magnétiseur qui déclarent forfait.

Soit encore parce qu'ils se sont adressés à l'Evêché, mais aussi par la bouche à oreille.

**Sp. :** *La demande est-elle forte ?*

– Assez forte, de trente à cinquante personnes par semaine. Cela vous fait mieux comprendre la nécessité d'une équipe. Un seul homme ne pourrait suffire pour essayer de répondre seul à la demande. Il n'en aurait ni le temps ni probablement la résistance psychologique. Un travail d'équipe permet de partager, de comprendre, de se corriger, de s'éclairer et de prier. Nous nous retrouvons à la messe trois fois par semaine. Le mercredi, nous accueillons ceux que nous avons reçus et qui le souhaitent. Le jeudi, la messe clôture notre réunion de travail. Nous y échangeons sur les visites reçues. Une fois par mois, un prêtre psychanalyste participe à cette rencontre et peut nous permettre d'éclairer nos réactions.

**Sp. :** *Suggérez-vous par là que votre accueil est un travail de psychologue ?*

– Ce n'est pas du tout ce que je veux suggérer. Nous ne sommes ni psychiatres, ni psychanalystes, ni psychothérapeutes. Ceux-ci sont des « Hommes de l'Art » qui soignent. Notre approche est différente. C'est plutôt celle du Bon Samaritain. On peut panser quelques plaies, d'accord, mais il faut être prudents. On n'improvise pas dans ce domaine. On pourrait faire plus de mal que de bien. Si nous faisons appel à un psychanalyste, c'est plutôt pour nous. Il nous faut apprendre à écouter, à contrôler notre langage, nos réactions, à mesurer l'impact inévitable, modulé selon nos personnalités.

Qui peut rester indifférent, ne pas être touché par quelqu'un qui vous découvre sa souffrance, sa détresse, éventuellement sa honte?

Accueillir, c'est être compatissant, au sens étymologique, sans pharisaïsme, ni esprit de supériorité.

**Sp. :** *On peut comprendre, mais alors comment vous situez-vous, comment vos visiteurs vous situent-ils ?*

– Pour nous, c'est relativement facile, au départ du moins. Lorsqu'ils ont pris rendez-vous, soit par téléphone, soit par courrier, soit en venant sonner à la porte, nos visiteurs ont eu un premier contact au cours duquel ils donnent plus ou moins explicitement la motivation de leur démarche. Nous pouvons donc nous faire une « petite idée » de la personne, de son problème, ou tout au moins de la manière dont elle le pose. Il nous faut donc nous préparer à la sympathie, et bien veiller à ce que « notre petite idée » ne devienne pas une « idée préconçue », réductrice de la personne. Car les surprises peuvent être grandes et nombreuses.

**Sp. :** *Mais, ne pourriez-vous préciser quelque peu les motifs de la démarche, au moins succinctement ?*

– Pour faire simple, je dirai que c'est un appel au secours, avec un secret espoir que cet appel à l'Eglise pourra être entendu du Christ. Mais c'est parfois très ambigu.

**Sp. :** *Par exemple ?*

– Prenons des cas limites si vous le voulez. Le grand malade psychiatrique qui vient faire état, faire partager son délire, que demande-t-il ? Quelle est la Parole de Dieu pour lui dans sa situation ? Comment la lui donner ? Cette mère angoissée « croyante mais non pratiquante » dont la fille est anorexique, ne veut pas entendre parler de traitement parce que les « psy » sont des charlatans. Vous y croyez, vous ? Non, ma fille n'est pas une malade mais envoûtée par la maîtresse de mon mari qui nous veut du mal. Ceci d'ailleurs est confirmé par deux voyantes extralucides, et non des moindres. Que demande-t-elle ? Un exorcisme, pas un petit, un grand qui soit plus efficace que ceux opérés dans d'autres officines. « Au fait, vous prenez combien ? ». Si vous ne le faites pas, c'est que vous êtes un mauvais prêtre, et il n'est

pas étonnant que les Eglises se vident et que je n’y mette plus les pieds si les prêtres eux-mêmes ne croient plus au diable...

Je vous parlais d’ambiguïté, je crois ?

**Sp. :** *En effet, mais alors que faire ?*

– D’abord prendre patience. Une écoute attentive crée un climat de confiance. Cette confiance permet de parler, de se dire, de se redire. Il est important que le visiteur ne se sente pas jugé, classé, mais pris en considération pour lui-même, dans toute sa personne, avec toute son histoire, traité avec ménagement. Il y faut de la délicatesse.

**Sp. :** *Mais alors les rendez-vous doivent durer longtemps ?*

– En effet, et même quelquefois très longtemps. D’ailleurs, un seul entretien n’est pas toujours suffisant. Il a pu apporter un peu de lumière, donner un peu d’espoir, fissurer un mur de solitude et de silence. Il faut poursuivre.

**Sp. :** *Vous êtes accueillants, vous écoutez, c’est bien ! Mais vos visiteurs viennent avec des questions, ils vous demandent un remède à leurs maux. Que répondez-vous, que prescrivez-vous ?*

– Je vais déplacer la question et demander : quelle réponse l’Eglise apporte-t-elle, quels remèdes propose-t-elle ?

Il faut annoncer clairement que nous ne sommes ni psychiatres, ni médecins, ni thaumaturges. L’Eglise ne pratique pas la magie, ou la contre-magie ; il faut donc reformuler une question mal posée, close sur elle-même, avec des présupposés faux, et qui ne peut que rester sans réponse valable. La réponse de l’Eglise est enracinée dans l’agir et les dires du Christ. N’avez-vous pas remarqué que le Christ déplaçait souvent la question (cf. entre autres, le dialogue avec la Samaritaine). Il n’y a qu’une réponse, qui peut revêtir de multiples formes : « Notre secours est dans le nom du Seigneur, Lui qui a fait le ciel et la terre ». C’est en Lui qu’il convient d’espérer et non en l’homme ni dans des pratiques.

Il n’y a qu’une seule réponse donnée par Dieu = Jésus Christ, envoyé par le Père pour guérir et sauver tous les hommes qu’Il aime, guérir les perturbés des esprits mauvais, sauver du péché et de la mort. La réponse pour

nous, c'est faire partager notre foi, nous sommes témoins : « Va, ta foi t'a sauvé ». C'est chercher avec nos visiteurs le Royaume de Dieu et sa Justice, le reste étant donné par surcroît.

**Sp. :** *Votre réponse est bien générale, il faudra peut-être y revenir. Mais les remèdes ?*

– Qui dit remède dit combattre une maladie diagnostiquée. Ce n'est pas tout à fait le cas, on parle par analogie.

D'abord, Dieu merci, tous nos visiteurs ne sont pas des malades, même s'il y en a de gravement atteints. Certains ont des tempéraments inquiets, scrupuleux. Certains sont désarçonnés par un choc affectif, ou un changement de situation qui compromet un équilibre peut-être précaire. Par exemple la perte d'un être cher : père, mère, mari, épouse, enfant. Pour d'autres, la perte d'une situation, ou plus simplement une mise à la retraite non préparée qui les laissent sans activité, avec des soucis financiers, avec une relationnelle réduite. C'est un contexte tout à fait apte à engendrer des situations dépressives avec tout ce que cela comporte comme conséquences psychosomatiques : perte du goût de vivre, de sommeil, d'appétit, apparition de douleurs ou de troubles divers, mais aussi manque d'intérêt généralisé, difficulté d'entreprendre, repliement sur soi-même. C'est très pénible et assez dangereux, parce que ces gens peuvent chercher de fausses sorties : alcoolisme, abus de médicaments, drogue pour les plus jeunes, et il y en a d'autres...

**Sp. :** *Que dire, que conseiller ?*

– Peut-être s'efforcer de dédramatiser, aider à relativiser, à objectiver. J'ai souvent constaté que « l'humour gentil » pouvait être une bonne thérapeutique. Donc les aider à trouver des raisons d'entreprendre, de réaliser. Ne pas accepter qu'ils se dévalorisent à la suite d'un échec affectif ou professionnel. Mais il semble qu'il faut conseiller en donnant du positif.

S'ils sont chrétiens, leur rappeler que Dieu est le Vivant et que le Christ est venu pour que nous ayons la vie en abondance. Il y a un acte de foi et d'espérance à poser.

Notre vie n'a pas tout son sens à elle seule. Aussi démuni soit-on, il y a toujours quelque chose à donner.

Grâce à Dieu, nos épreuves ne sont pas au-dessus de nos forces. Il faut et on peut s'en sortir si nous persévérons, sans attendre une libération immédiate dans la passivité et la démission. « Lève-toi et marche ».

Ceux qui sont frappés par le départ d'un être cher se font souvent des reproches à son égard ou lui gardent des griefs de son comportement. Qu'advient-il de nous lorsque nous avons franchi le passage de la mort ? Nous nous trouvons devant Dieu qui veut bien accueillir « l'enfant prodigue » s'il y consent, le Bon Pasteur qui veut faire rentrer sa brebis perdue dans le bercail. Nous nous trouvons dans la lumière de l'Esprit Saint qui nous permet de dire à Dieu « Père », et de découvrir notre communion avec tous les saints.

Alors si nous avons manqué au disparu, il nous pardonne comme Dieu lui a pardonné. Si c'est lui qui nous a manqué, pardonnons comme Dieu pardonne et disons avec lui Notre Père.

*Sp. : Mais tout le monde n'est pas menacé de dépression. Vous devez rencontrer d'autres situations.*

– Certainement. Nous rencontrons des gens malades de leurs péchés. Des gens qui ont été rendus malades par le péché des autres, d'autres enfin qui sont malades des deux.

*Sp. : Cela ne m'apparaît pas très clair !*

– Je ne veux pas vous donner d'exemples trop précis. Vous comprendrez que nous sommes tenus à une discrétion certaine et il ne peut être question de faire état de confidences reçues.

Essayons quand même de l'expliquer. Puis-je me permettre un truisme ?

*Sp. : Faites toujours !*

– Eh bien ! Faire du mal, faire le mal n'a jamais fait de bien, ni à celui qui le fait, ni à celui qui le subit.

*Sp. : Sans doute, mais encore ?*

– Prenons des exemples types, un peu limites. L'idolâtrie, les idoles existent toujours, et pas seulement le veau d'or. Elles ont seulement changé de

nom. Les Cananéens sacrifiaient à Baal des humains, en particulier leurs enfants ensevelis dans les fondations de leurs maisons, de leurs remparts. Combien d'enfants ont été et seront sacrifiés au dieu confort, au dieu argent, au dieu plaisir, au dieu réputation. Combien d'hommes et de femmes sont détruits, sacrifiés au dieu situation, au dieu pouvoir. Ce n'est pas nouveau mais malheureusement c'est toujours vrai. Même si l'on s'est efforcé en se mentant d'occulter la malice de ces comportements, de plaider l'inconscience, le désarroi, même si l'on s'efforce d'extirper de sa mémoire le souvenir, croyez-vous que cela ne laisse pas de traces ? Il en va de cela quelquefois, comme des plaies mal désinfectées, trop vite fermées.

Il ne s'agit pas d'exploiter le remords morbide, mais de passer à une véritable reconnaissance d'avoir péché par homicide, de le regretter et d'en demander pardon à Dieu. Le Christ lui aussi est mort à cause de nos péchés. C'est notre salut.

N'est-ce pas du mal, d'un péché dont est victime cet homme que l'on a habillé en fille toute son enfance, parce que son père voulait une fille et qui, arrivé à l'âge de trente cinq ans, est rejeté de sa famille parce qu'il a des troubles du comportement ! N'est-ce pas du mal, d'un péché, dont est victime cette jeune femme qui a été violée à l'âge de dix ans par quelqu'un de sa famille ! Elle souffre d'instabilité affective, et après bien des aventures peu satisfaisantes a fini par épouser un homme qui lui-même est dans une situation psychologique peu confortable.

Il ne nous appartient pas de juger d'un pécheur, ni du comportement d'une victime. Ce n'est pas notre affaire.

Là encore il faut être positif. S'il faut s'efforcer de conduire le pécheur à la conscience, au regret, à être pardonné, il faut conduire la victime à ne pas se mépriser, à ne pas se venger, à pardonner.

C'est trop facile à dire, excusez-moi.

Enfin je ne dirai rien de ces haines tenaces, de ces rancunes recuites, engendrées par la jalousie et l'envie, qui perturbent la vie de toute une famille.

S'il faut appeler le mal, le mal ; le péché, le péché, il ne faut jamais désespérer de quelqu'un, ni pour quelqu'un. Il faut souhaiter réconcilier les gens avec eux-mêmes et avec Dieu dont notre péché et le péché du monde tentent de nous éloigner.

*Sp. : Mon Père, veuillez excusez ma question qui peut paraître déplacée. Avez-vous des résultats ?*

– Qui peut apprécier ? Nous ne sommes pas dans le domaine du quantifiable et pas toujours du qualifiable ? Comment puis-je vous répondre ? Peut-être puis-je vous décrire brièvement quelques réactions types des visiteurs. Certains nous quittent déçus ou même fâchés. Pourquoi ? Parce que nous n'avons pas répondu à leur attente avec les moyens qu'ils escomptaient. On ne les a pas inondés d'eau bénite, on ne leur a pas fait manger de sel, on ne les a pas flagellés, on ne les a pas fait s'allonger dans la chapelle, on n'a pas poussé de grands cris. Alors quoi ? On n'a même pas eu l'air d'être interloqués par ce qu'ils racontaient ; on a écouté certes, mais rien compris. On a même eu l'audace de leur suggérer, qu'à côté d'une aide spirituelle, ils auraient peut-être besoin d'une aide médicale et d'un accompagnement psychologique. C'était bien la peine d'aller chez « le grand Exorciste » se faire dire : accueillir Dieu chez soi est le salut, et les démons prennent la fuite. Une petite prière à la chapelle, et on n'a même pas invoqué Saint-Michel. De qui se moque-t-on ? Mais c'est tout de même très rare. Je l'ai rencontré deux fois en deux ans.

Le plus souvent ce n'est pas cela. Arrivés inquiets et tendus, ils repartent beaucoup plus détendus et quelquefois souriants.

Pourquoi ? Parce que cette fois-ci ils ont pu parler sans crainte qu'on se moque d'eux, parce qu'ils ont eu le sentiment que n'ayant pas à faire à des « voyeurs » ou à des juges ils pouvaient librement parler de leur vie, la lire avec quelqu'un qui cherche d'abord à comprendre. Cela leur permet d'accepter qu'on leur suggère un autre éclairage, une autre lecture de leur existence. Cela peut donner à penser, les mettre en recherche, faire naître l'espérance.

D'autres se détendent parce qu'ils voulaient être libérés d'une crainte. Peut-on leur faire du mal à distance. Est-ce que leurs malheurs répétés ne seraient pas le signe d'un envoûtement. Une parole ferme, démystifiante, une invitation à se savoir responsable, voilà ce qu'ils attendaient.

Mais ceci est moins évident chez les immigrés de toutes nationalités qui, coupés de leurs racines, de leur milieu culturel, de leur mentalité sociologique, se sentent mal à l'aise, mal compris, éventuellement brimés, ce qui n'est pas nécessairement faux.

Il y a encore ceux et celles qui se demandent s'ils ne sont pas possédés ou ceux qui affirment l'être. Ceux qui s'interrogent sont rassurés et soulagés

quand on leur dit qu'ils ne le sont pas et que souvent ils confondent pulsions, tentations et péchés. Pour les autres, qui ne sont pas davantage possédés, mais qui sont victimes d'hallucinations de toutes sortes, de dédoublement de personnalité, c'est beaucoup plus difficile et plus long.

Enfin il y a ceux qui sont soulagés parce qu'ils ont compris que leur situation ne relevait pas de l'exorcisme mais bien du sacrement de pénitence et de réconciliation, et qu'il fallait s'y préparer.

*Sp.: D'accord, ce sont là des signes extérieurs repérables, mais n'y a-t-il pas d'autres constatations qui puissent vous permettre d'apprécier?*

– Peut-être ! Il est certain que nous sommes heureux quand nous avons pu remettre quelqu'un sur le chemin de la prière. Quand ils ont compris que prier, c'est d'abord se taire, puis dire après « Parle, Seigneur, ton serviteur écoute ». A côté de ceux qui ne priaient plus, il y a chez nos visiteurs ceux pour qui la prière est une répétition crispée de formules souvent bonnes en soi (pas toujours). Cette manière de faire où l'on travaille à la quantité et dans la tension exprime davantage l'angoisse, éventuellement elle l'entretient, plutôt qu'elle ne permet une respiration confiante devant le Seigneur.

Nous sommes heureux aussi quand nous avons pu faire comprendre que la prière est méditation ; que cette méditation est nourrie par la lecture des Evangiles. Voir agir et entendre parler Jésus avec les yeux et les oreilles de Matthieu, Luc, Marc et Jean, c'est pour beaucoup une découverte ou une redécouverte.

Certains « ont tout eu » comme ils disent : caté, communion, confirmation, mariage à l'Eglise. Mais c'est loin tout cela, quelque peu flou : des réminiscences, et des affabulations. En fait, on nous demande une catéchèse personnalisée. On découvre très rapidement un grand appétit de connaître et de comprendre le message envoyé par Dieu.

Heureux aussi sommes-nous quand les gens découvrent ou redécouvrent que les sacrements ne sont pas des actes magiques mais des signes du Christ, et que communier, c'est communier au Christ et à ceux qui sont à Lui. Comme vous voyez, la mission de l'Accueil Saint Irénée est mission de l'Eglise : annoncer Jésus Christ, à temps et à contre-temps sans doute, ce qui ne veut pas dire à tort et à travers, mais en situation particulière.

*Sp. : Une autre question, la dernière. Croyez-vous qu'il y ait des cas de possession ?*

– Peut-être ! Encore faudrait-il s'entendre sur ce que cela signifie. Je n'en ai pas rencontré et mon prédécesseur non plus. Mais peut-être n'avons-nous pas su voir.

Cependant je ne pense pas que le démon, le diable, quel qu'il soit, et peu importe, en l'occurrence, le nom qu'on lui donne, puisse vraiment posséder. Il n'y a que Dieu Créateur qui fonde le plus intime de notre être. Lui ne prend pas possession, il se donne à nous si nous l'acceptons et nous pouvons nous donner à lui si nous le voulons ; c'est une communion, pas une aliénation. Alors peut-être peut-on inviter l'Esprit mauvais, lui ouvrir la porte, le recevoir chez nous et faire ses œuvres. Est-ce pour autant qu'il devient propriétaire ? Le déloger ne doit pas être facile mais non impossible, grâce à Dieu.

Mais tout ceci supposerait une réflexion théologique plus approfondie dont ce n'est pas le lieu ici. Mais on peut dire encore quelque chose. Vous connaissez l'aphorisme : « Dieu fit l'homme à son image et l'homme le lui a bien rendu. » Je l'ai lu chez Voltaire mais il l'avait peut-être bien emprunté.

Par analogie, je dirai que nous faisons des diables à l'image de nos phantasmes, de nos peurs, de notre malice. Et nous leur donnons des noms et leur prêtons des formes. Toute une démystification s'est opérée, peut encore s'opérer. Combien de maladies, de maladies mentales capables d'engendrer des phénomènes paranormaux, autrefois répertoriées comme possessions diaboliques et relevant de l'exorcisme, sont aujourd'hui traitées, éventuellement guéries. On peut s'en réjouir. Mais, pour autant, peut-on en déduire, comme certains nous invitent à le faire, que le démon n'est qu'une projection et qu'il n'a pas d'existence ? Nous ne sommes pas la mesure de tout. Peut-on faire l'économie de bien des passages de l'Évangile, même si l'on tient compte du contexte socio-culturel dans lequel le Christ a vécu et parlé ? Il me semblerait que le Christ en dit assez et pas plus que nous n'avons besoin d'en savoir : il y a un esprit de mensonge, de négation, de discorde, d'orgueil, de mort contre lequel il faut lutter. Nous ne vivons pas que de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Ne tentons pas le Seigneur notre Dieu. Tu n'adoreras que le Seigneur, ton Dieu. Retire-toi.

Dieu seul est sacré. Quelle que soit la puissance du mal, du « Prince de ce monde » et de ses suppôts, elle n'est pas équivalente à la puissance du Bien. Il ne faut pas la sacraliser. Le mal n'est pas une fatalité. Le Christ, parce qu'il a été au-delà du mal, de la violence et de la mort, nous délivre. C'est une lutte, certes, « mais ayez confiance, il est déjà vaincu le Prince de ce monde ». Bienheureux les artisans de Paix !

*Jacques Reymond*

*Centre Saint Irénée  
8, rue Gît-le-Cœur  
75006 Paris*

# SITUATION ET PASTORALE AU BRÉSIL

par Inès Braun

*Sœur Inès Braun, F.M.M. évoque d'abord les croyances et les rites au Brésil et situe ensuite dans ce cadre la pastorale de l'Eglise. Autre contexte, autre pastorale, avec ses traits particuliers.*

---

Cet article n'a pas la prétention d'être une étude en profondeur du problème traité. Mais il expose quelques réalités perçues à partir de situations vécues. Née en Argentine, j'ai eu l'occasion de faire de courts voyages au Paraguay, Chili, Pérou et Colombie. Mais c'est surtout pendant ces dernières années au Brésil – où j'ai pu m'insérer dans une paroisse de la périphérie de São Paulo, puis dans la région rurale du nord-est brésilien – que j'ai vécu ces expériences dans la réalité du quotidien.

## I. CROYANCES ET RITES AU BRÉSIL

### **le monde surnaturel des peuples Amérindiens**

Pour pouvoir comprendre ce qui se passe dans le domaine religieux des guérisons et exorcismes aujourd'hui en Amérique Latine, et en particulier au Brésil, il faut jeter un regard rapide sur les croyances et rites des peuples Amérindiens qui se trouvent présents, plus ou moins nombreux, sur presque tout le territoire de l'Amérique Latine.

Le nom des divinités varie selon les groupes ethniques, mais on trouve une constante quant à l'essentiel. Ces peuples croient à un *dieu tout-puissant*, créateur de l'homme, du monde animal et végétal. Il est bienveillant, écoute

les hommes, et ceux-ci peuvent se mettre en rapport avec lui par l'intermédiaire du « altomesayoc », sorte de prêtre chargé de dialoguer avec la divinité. « La Pacha Mama », déesse de la Terre et de la Fécondité, occupe une place de choix dans la religion indienne andine. On lui offre des fruits de la terre, quelques gouttes de « chicha » avant de boire, ou encore quelques feuilles de « coca ». Quand ces actes de déférence ne sont pas accomplis, elle peut causer des dégâts.

Et puis, il y a le monde des *bons esprits* (apu) et des *esprits malins* (auki). Ce sont eux qui protègent ou ennuient les hommes.

*Le diable* prend une place importante dans la vie de ces populations très pauvres qui souvent habitent dans un environnement hostile. Le diable dirige les actions des *sorciers* (layqa). Ce sont eux les responsables des malheurs et des souffrances qui affligent les Indiens.

Par contre, les *guérisseurs* (curanderos) contrebalancent les pouvoirs maléfiques des esprits mauvais. Dans les basses tribus de la forêt amazonienne, ils s'appellent « *pajé* » et jouissent d'une bonne réputation. Chaque tribu a son « *pajé* » qui est le gardien des traditions les plus sacrées. Le « *pajé* » des tribus des basses terres du bassin amazonien, et les « *curanderos* » des groupes issus des tribus andines, ont une vaste connaissance des herbes médicinales, de l'eau et de la boue pour guérir. Ils ont, en outre, une connaissance pratique de l'anatomie humaine qui fait d'eux de bons rebouteux. Tout ceci empreint d'un sens aigu et pratique de la psychologie.

Ces guérisseurs diffèrent de nos médecins en ce que dans leur vie quotidienne, ils font les mêmes travaux que les autres hommes du village. Ils travaillent la terre et prennent soin du troupeau. Leur prestige n'est pas seulement centré sur le « savoir » mais sur l'autorité qui leur vient d'une sagesse de vie. Les séances avec le « *curandero* » ou le « *pajé* » se font généralement le soir, dans le silence, au cœur d'une ambiance mystique où les bons esprits sont convoqués et les mauvais exorcisés. La prière est toujours présente, et c'est cette dimension spirituelle qui donne poids et efficacité à la connaissance humaine.

### **les croyances et rites afro-américains**

La présence massive de l'Afrique en territoire latino-américain et l'influence exercée sur les cultures locales ne sont pas très connues. On évalue à dix millions le nombre des Africains amenés jadis comme esclaves pour travail-

ler dans les terres chaudes. On compte aujourd'hui environ soixante-dix millions de noirs ou métis au Brésil.

Au Brésil, on trouve *deux groupes ethniques différents* : celui d'origine bantoue venant du Congo, Angola et Mozambique et celui d'origine soudanaise venant du Bénin (Dahomey), Sénégal, Soudan et Nigéria. Le premier groupe n'avait pas un système religieux très évolué, étant plus centré sur le culte des ancêtres. Par contre les Soudanais, en particulier les ethnies Gêges et Nagô avaient un culte évolué, centré sur les forces cosmiques. Ces ethnies se concentrèrent au nord-est brésilien où, au cours des siècles, elles ont gardé des liens avec la Mère Afrique par le commerce. Aussi, la culture Nagô est celle qui a le plus fortement influencé les pratiques culturelles et religieuses des communautés afro-brésiliennes.

Les croyances et les rites de ces peuples se présentent aujourd'hui sous deux versions d'une même tradition, le « Candomblé » prédominant à Bahia, et le « Umbanda » très répandu à Rio de Janeiro et dans la région de São Paulo. La variété des rites afro est grande à cause de la liberté laissée à chaque chef de vivre selon la tradition de chaque groupe ethnique. Ces cultes ont tous **les éléments d'une religion** ; le « terreiro » est le lieu de culte, son chef spirituel s'appelle selon les cas « Mãe de Santo » ou « Pai de Santo » car il n'y a pas de discrimination sexuelle. Ce chef est entouré de médiums qui, à leur tour, prêtent leur corps pour être « possédés ». La doctrine peut être résumée dans la croyance en un être suprême, le « *Seigneur du Ciel* », créateur de l'univers, mais qui ne reçoit pas de culte. Par contre, *les esprits intermédiaires* appelés « Orixás » par les Nagô et « Vaudou » par les Béninois (Dahoméens), sont les personnages principaux. A l'origine, les « Orixás » étaient des forces cosmiques : tonnerre, eau, feu, éclairs, terre, etc. et n'avaient pas de représentation matérielle. Ces entités divines sont classées en sept groupes, chaque groupe commandé par un « Orixá ». *Les esprits inférieurs* (guias) appartenant à chaque groupe prennent possession des médiums vieux, enfants, indiens, etc. ; ceux-ci prennent alors des allures selon le « guia » qui les habite et commencent à donner des conseils ou à demander la guérison selon le désir des fidèles.

Entre les « Orixás » et les hommes se trouvent les « *Exus* » (diables) qui sont envoyés comme intermédiaires. Ce sont eux qui ont le pouvoir de répondre à tout ce qu'on leur demande à condition de recevoir des offrandes, généralement des bougies, une poule morte, une assiette de riz, etc. placées dans des carrefours, près des portes des maisons, à l'entrée des villes. Les « Exus » sont subordonnés aux forces du bien. C'est la Magie Blanche.

Par contre, *les sorciers* (Macumba et Quimbanda) font de la Magie Noire et agissent sous l'autorité de Satan. Le peuple craint beaucoup ces «sorciers» car ils déchaînent les forces du mal sur demande. Devant une situation de détresse comme la maladie ou l'infidélité conjugale, la cause en est attribuée aux forces maléfiques déclenchées sur la demande de quelqu'un qui leur veut du mal. Pour se protéger, ils cherchent à «couvrir» leur corps d'amulettes, ou faire des offrandes, des encensements.

## **le spiritisme**

Le spiritisme a été introduit au Brésil au XIX<sup>e</sup> siècle et compte aujourd'hui six millions d'adeptes. Un réseau d'œuvres de charité : hôpitaux, orphelinats, centres d'accueil, etc., s'étend à tout le pays. La capitale, Brasilia, est devenue le centre du spiritisme et de l'exorcisme. Maints groupes exotiques sont éparpillés aux alentours de la ville. Des médiums médecins reçoivent des centaines de malades venus de tous les coins du pays et de l'étranger, attirés par la renommée de ces représentants «charismatiques». On procède à la guérison par les fluides magnétiques, la libération des charges négatives, des «passes» magnétiques et parfois, au choix des médiums, par des «opérations» qui durent cinq à dix minutes comme celles faites par le fameux médium Bártolo Darmo qui se dit possédé par l'esprit d'un médecin allemand mort au XIX<sup>e</sup> siècle. Le spiritisme pratiqué à São Paulo et en d'autres grandes villes du Brésil, suit plus strictement l'enseignement de A. Kardek. Tous ces centres spirites mettent l'accent sur la guérison, le bien-être, la libération des charges négatives. La croyance dans la réincarnation, la communication avec les morts, accompagnées de la divination et de l'obligation de la charité, forment le noyau de leur enseignement.

## **le syncrétisme**

Après 500 ans de christianisme et 400 ans de présence africaine dans le continent, il est difficile de savoir jusqu'où a pénétré le message chrétien, car nous nous trouvons en face d'une religiosité populaire profondément marquée par des éléments religieux de trois cultures dominantes : *l'euro péenne chrétienne, l'indienne et l'africaine*. Or, nous l'avons déjà vu, les populations indigènes comme les Noirs venus d'Afrique avaient déjà un système de croyances très développé. La religion catholique leur fut imposée comme l'unique expression religieuse permise, ce qui obligea les esclaves à camou-

fler leurs croyances derrière les dévotions aux saints catholiques. Pendant la journée, ils devaient participer aux messes et rosaires dans la maison du patron ; pendant la nuit ils s'adonnaient aux danses, chants et rites africains. Pour pouvoir perpétuer ces croyances, ils ont dû les juxtaposer à des figures de saints catholiques. Après quatre siècles, cette juxtaposition est devenue *identification* ; et un afro-brésilien se sentirait offensé si, à cause de sa participation au «Candomblé», il devait renoncer à son appartenance à l'Eglise. Tous les efforts faits par l'Eglise pour revenir à la «pureté» de la foi, en Amérique Latine comme au Brésil, ont échoué. Un exemple de syncrétisme est le cas du plus grand des Orixás, «Oxalá», identifié à Jésus Christ : son temple est l'Eglise de Notre Seigneur du Bonfim à Bahia, sa couleur le blanc, son jour le dimanche, sa fête annuelle le 25 décembre.

Le «Umbanda» a aussi absorbé beaucoup d'éléments indiens, catholiques et spirites et se trouve en constant changement à cause de la participation toujours plus grande de la classe moyenne. A présent on compte dix mille «terreiros» de Umbanda enregistrés, mais combien y en a-t-il au fond des maisons et dans les petites rues des favelas ? Quarante millions d'afro-brésiliens se déclarent catholiques, mais il n'existe pas de statistiques pour les adeptes des cultes afro-brésiliens, car ces cultes sont sortis de la clandestinité il y a quelques décennies seulement.

On peut dire, sans exagération, que la grande masse des baptisés est fortement marquée par la religiosité populaire, expression vivante de ce syncrétisme. Il y a des objets, des plantes, des bénédictions, des «sympathies», des bains, des enfumages, des couleurs, chiffres, jours, etc. qui protègent des esprits maléfiques et attirent la protection des bons esprits.

## **dualisme**

S'il est vrai que le syncrétisme est vécu sans conflits de conscience par le peuple qui a des contacts sporadiques avec l'Eglise institution, ce n'est pas le cas parmi les chrétiens plus engagés. Il est assez commun de rencontrer des catéchistes, des membres des équipes pastorales et même des séminaristes et religieuses du pays qui fréquentent en cachette des «terreiros» pour connaître la cause d'une maladie ou d'un malheur. Ils sont conscients de ce dualisme et en souffrent, mais n'osent pas en parler. Il faut se rappeler que de nombreuses vocations religieuses et sacerdotales surgissent des communautés de base où la présence des afro-brésiliens et des créoles est majoritaire.

Les catholiques des classes plus aisées ne semblent pas se faire un problème de participer à la Messe le dimanche, et, durant la semaine, de chercher la guérison dans des centres de spiritisme, de spiritualité orientale, ou d'aller consulter des cartomanciennes et médiums pour connaître l'avenir ou la cause de leurs maux.

## II. LA PRÉSENCE DE L'ÉGLISE DANS CE CADRE

Comment l'Eglise est-elle présente dans ce contexte? La réponse n'est pas facile car, dans cet immense Brésil, l'Eglise elle-même a de multiples visages. Il y a d'abord l'Eglise dite **traditionnelle**. Avec sa pastorale sacramentelle et les rites classiques elle s'adresse à une classe moyenne d'origine européenne. Le thème du démon et de la guérison est ignoré dans les homélies ou la catéchèse, ce sont des thèmes gênants qu'il vaut mieux passer sous silence.

A l'autre extrême, se trouvent les nombreuses **communautés de base**. Celles-ci offrent de multiples opportunités d'engagement et de relations interpersonnelles. Le mal est vu comme incarné dans les structures sociales injustes et toutes les formes d'oppression. Ces chrétiens ont une vision du monde moins animiste, ils sont plus conscientisés et critiques face aux maux de la société. Mais ces groupes sont peu nombreux, face à la grande masse fortement marquée par la religiosité populaire.

Entre ces deux extrêmes, nous trouvons les **groupes charismatiques**. Certes, ils enseignent que le Christ ressuscité, vainqueur du démon, libère et guérit par son Esprit. Mais, ces groupes ont gardé un langage théologique, des chants et des gestes très liés au pays d'origine: les Etats-Unis ou l'Europe. Le mouvement charismatique se développe sans lien étroit avec les paroisses, et la qualité des groupes varie selon les leaders. Quelques groupes exagèrent l'influence du démon, et l'Eglise a dû mettre en garde contre l'extrême facilité avec laquelle on recourait à l'exorcisme. D'autres groupes mettent l'accent sur la guérison, mais parfois la maladie est vue comme la conséquence de la présence du démon en raison d'une lecture trop littérale de certains passages évangéliques, sous l'influence de groupes protestants fondamentalistes ou pentecôtistes qui cherchent trop l'extraordinaire. D'autres groupes assez restreints font un bon travail, dans la classe moyenne. Le mouvement charismatique est vu par les catholiques qui militent dans les communautés de base et par ceux qui soutiennent la théologie de la libération, comme une spiritualité aliénante, qui détourne l'attention des masses des vrais problèmes sociaux. On le voit comme un mouvement étranger

qui ne répond pas aux exigences d'une pastorale inculturée dont a besoin l'Eglise en Amérique Latine. Le programme de télévision « Lumen 2000 » a été assez contesté dans les milieux ecclésiastiques, justement parce qu'il a été jugé comme imposé du dehors, sans tenir compte de la réalité douloureuse vécue sur ce continent.

On ne peut pas passer sous silence le rôle joué par le CLAP (Centre Latino-Américain de Parapsychologie) dirigé par le Père Quevedo s.j. Ce centre a réalisé d'innombrables rencontres dans les paroisses et groupes communautaires, publié des livres d'information et a fait un travail d'investigation sérieux sur les phénomènes parapsychologiques qui sont populairement attribués au diable.

Aussi, dernièrement, les membres du Centre ont démasqué les « trucs » et les mécanismes psychologiques employés par des charlatans et des médecins « miraculeux ». Le Centre n'a pas échappé à la controverse, et pendant plusieurs années, il a dû fermer ses portes. Les autorités ecclésiastiques et religieuses défendirent au Père Quevedo d'exposer ses idées, car il allait, disaient-elles, jusqu'à nier toute manifestation diabolique, trouvant toujours une explication parapsychologique, ce qui créait assez de malaise dans un certain milieu ecclésial. Dernièrement, le Centre a réouvert ses portes et les membres de l'équipe donnent des sessions dans tout le Brésil et dans d'autres pays d'Amérique Latine.

Ici et là apparaissent des prêtres qui ont un charisme de guérison et qui attirent pas mal de personnes, mais ce sont des cas isolés, plutôt subis qu'encouragés par l'ensemble de l'Eglise.

### **le succès des sectes**

Un fait alarme les Eglises du continent latino-américain : la présence et le succès croissant de nombreuses sectes qui offrent, de façon sensationnelle, la libération du démon et la guérison de toutes sortes de maux. On estime que quelque cinquante millions de latino-américains adhèrent à l'une des centaines de sectes, qui peuvent être groupées selon leurs caractéristiques propres.

Donnons l'exemple d'un de ces groupes qui emploie l'usage massif des moyens de communication sociale, surtout la T.V. et la radio. Ces sectes suivent des techniques psychologiques spectaculaires, font de grands ras-

semblements dans des stades ou salles de spectacles. En général, ces sectes ont un vrai culte pour le pasteur qui les dirige. C'est l'Eglise du pasteur X ou révérend Y. Ceux-ci emploient les mêmes techniques que les prêcheurs de la T.V. américaine. Souvent, les noms de ces groupes sont ambigus et la bonne foi des catholiques des classes populaires moins instruites se laisse prendre. Leurs séances suivent un certain ordre : d'abord on fait appel à la générosité des fidèles en commençant à leur demander de fortes sommes d'argent, puis graduellement celles-ci se réduisent à des montants plus modestes. La pression psychologique pour vider les poches est bien réelle, puisque l'efficacité de la séance d'exorcisme et de guérison est étroitement liée à certains gestes. La deuxième exigence imposée au nouveau venu est l'appartenance au Seigneur Jésus. Celui qui est là pour la première fois doit s'identifier, soit en levant le bras ou en se mettant debout – presque tous sont des catholiques – il doit alors adhérer au Seigneur Jésus, ce qui signifie concrètement renoncer à l'appartenance à l'Eglise et entrer dans le nouveau groupe.

Puis commence la séance proprement dite : chants avec battements de mains, témoignages de libérations des mauvais esprits, pour aboutir à des scènes de haute émotivité et d'hystérie : gens qui se roulent par terre, personnes hypnotisées qui suivent comme des petits chiens les ordres du pasteur, etc. Celui-ci, avec une voix autoritaire, au nom de Jésus chasse alors le démon, cause de tout malheur. La paix revient, les « miracles » se multiplient, les alléluias résonnent...

### **les facteurs socio-religieux**

Quels sont les facteurs socio-religieux qui facilitent la croissance de ces groupes ? D'abord une situation de pauvreté généralisée, avec tout ce que cela signifie : maladie, ignorance, chômage, insécurité. Face à cette situation, nous constatons un système de sécurité sociale très précaire, des services médicaux défaillants, des médicaments très chers. Les zones rurales souffrent aussi d'un exode permanent vers les grandes villes. Ce déracinement culturel et la désintégration familiale qu'il entraîne, laissent les classes populaires sans aucune protection.

Par ailleurs, une population affaiblie par la sous-alimentation des générations, offre un terrain favorable à toutes sortes de phénomènes psychosomatiques et parapsychologiques.

Il faut aussi mentionner comme élément très important, la nature mystique et animiste du peuple latino-américain. Le monde où ils vivent, comme nous l'avons relevé, est plein de la présence de Dieu et peuplé des esprits bons et mauvais qui interviennent dans tous les aspects de la vie.

Il faut avouer aussi l'incapacité actuelle de l'Eglise de donner des directives claires, face aux grands défis du continent. Le modèle classique qui exige un clergé beaucoup trop nombreux face aux exigences pastorales, une méfiance pour déléguer des responsabilités aux laïcs, une prédication et une catéchèse éloignées des problèmes de ses fidèles, une contradiction au sein même de l'Eglise: Eglise de Trente, Eglise de Vatican II, Eglise Latino-Américaine, Eglise Peuple de Dieu...

### **un regard vers l'avenir**

*La réflexion théologique.* Face au décalage existant entre la pratique religieuse des masses et l'enseignement officiel de l'Eglise, le besoin est ressenti un peu partout d'actualiser la théologie à partir de ce qui est vécu par le peuple. Un grand effort est fait au point de vue socio-politico-économique par la théologie de la libération. La souffrance a été le prix payé par ces théologiens. Mais il reste encore beaucoup à faire sur le plan religieux. Comment évangéliser la culture populaire?

*La pastorale sacramentelle.* Tous les sacrements de par leur nature, guérissent. Un pourcentage très élevé de Brésiliens se déclarent catholiques, néanmoins leurs contacts avec l'Eglise se limitent souvent à la réception des sacrements, notamment du baptême. Or, si le contenu de la prédication comme celui des cours de préparation insiste sur la doctrine (en termes souvent incompréhensibles) et le devoir d'un engagement ecclésial, l'aspect guérisseur des sacrements n'est presque jamais relevé.

Le domaine des sacramentaux devrait être aussi plus étudié. Un exemple des bénédictions illustre ce point : les fidèles portent images religieuses, eau, médailles et rosaires pour être bénis par le prêtre mais eux ne se font pas bénir. Ils vont chez les «bencedeiros», hommes et femmes très simples mais sensibles aux besoins des autres. Là ils sont écoutés, conseillés et bénis.

*L'inculturation et la liturgie.* Dans ce domaine, presque tout reste à faire. Un peu partout, des hommes et des femmes, soucieux de rendre le message évangélique plus clair, cherchent de nouvelles voies, mais les feux rouges

sont plus souvent allumés que les verts. Malgré tout, quelque chose commence à bouger : le Vatican vient d'autoriser l'Eglise brésilienne à créer, à titre d'expérience, un rite catholique incorporant les éléments de la liturgie africaine. Cela permettra à une grande partie de la population brésilienne, d'origine africaine, de pouvoir exprimer sa foi dans sa propre culture.

Mon souhait : que les autorités ecclésiastiques à tous les niveaux regardent avec bienveillance et encouragent les recherches et efforts de nombreux prêtres, religieuses et laïcs qui, dans des situations difficiles, cherchent à rendre le message chrétien accessible et compréhensible aux populations les plus démunies.

*Inès Braun, fmm*

*15, avenue Beauregard  
1700 Fribourg – Suisse*

## **Bibliographie**

*Les Indiens d'Amérique du Sud.* Jean-Christian SPAHNI et Rudolph MOSER, Ed. Silva, Zurich.

*Au Brésil.* Jean-Louis PÉRU, Ed. Hachette.

*Haiti.* Maurice BITTER, Petite Planète.

*Autrement* n° 44: «Brésil». Auteurs divers.

*Vivant Univers* n° 386.

*Croissance des Jeunes Nations* n° 325.

*La Croix* du 24/02/90.

# JÉSUS, EXORCISTE ET GUÉRISSEUR

par Claude Tassin

*Le Père Claude Tassin, spiritain, musicien et compositeur de chants religieux, est aussi un bibliste spécialisé dans la recherche sur la Mission. Après plusieurs années au Gabon, il enseigne à l'Institut Catholique de Paris, et se consacre actuellement à diverses recherches bibliques et liturgiques. Il est l'auteur du cahier «Evangile» n° 55: «Le judaïsme de l'Exil au temps de Jésus».*

*C'est d'abord la Parole de Dieu, qui éclaire notre réflexion sur exorcisme et guérison. Jésus expulse les démons et guérit les malades; il donne l'ordre aux disciples d'en faire de même. Comment faut-il le comprendre?*

---

Le présent essai se voit confier une rude tâche: mettre en lumière les traits de Jésus exorciste et guérisseur, en vue d'aider à une réflexion sur des problèmes qui, pour nombre de chrétiens, ont retrouvé une brûlante actualité.

## **une route étroite**

Un dépouillement difficile s'impose lorsqu'on aborde les miracles de Jésus. L'homme éduqué par les sciences cherche légitimement une approche rationnelle de ce genre de récits; or les miracles rapportent des situations de naufragés pour qui la rationalité est une triste plaisanterie, le recours au «merveilleux» accusant l'échec momentané des voies rationnelles.

Et voici l'univers des démons et des esprits, avec une autre impasse possible: chaque système animiste a sa propre configuration. On risque de graves erreurs à vouloir superposer les démons et les esprits du siècle des évangiles et les sociétés traditionnelles actuelles.

Ces remarques rétrécissent singulièrement le chemin. On devra travailler, non pas sur des faits, mais sur des récits, en accueillant telles quelles les représentations de la maladie et des esprits véhiculées par le Nouveau Testament : celui-ci ne distingue point les exorcismes des guérisons ; nous n'avons pas à les distinguer.

## cochons de Romains

Au demeurant, ce ne sont pas les faits bruts qui ont sens, mais les *récits*, c'est-à-dire la manière dont un milieu donné choisit et s'approprie les faits. Ainsi, dans l'épisode du possédé de Gérasa (Mc 5,1-20), le malheureux habite les tombes, se taillade le corps : Jésus apparaît donc au lecteur *juif* comme celui qui libère des plus horribles conditions d'impureté ; pour le lecteur païen, ces traits ne sont qu'anecdotiques. En outre, le démon s'appelle « Légion » : pour un Galiléen des années 60, l'allusion aux Romains est évidente ; et voici la légion romaine refoulée dans la mer et figurée par un troupeau de cochons, animaux des plus impurs. On voit la fonction *subversive*, non des faits, mais de la manière de les raconter : les chrétiens juifs réfugiés dans la région de Gérasa vainquaient ainsi les terreurs de la guerre par leur foi en Jésus.

Le chemin se précise. Jésus n'a pas composé de traité sur les représentations du mal et des maladies : il est entré dans ce monde-là, opérant des choix spécifiques, significatifs de son Evangile, et que nous entreprenons de discerner. Une première partie décrira brièvement cet **univers ancien** qui a conduit Jésus à se comporter en exorciste et guérisseur. Une deuxième partie tentera de préciser **l'originalité de Jésus**. On s'interrogera enfin sur **les pratiques des disciples et des premières Eglises**<sup>1</sup>. L'exposé balayera donc un large champ ; mais peut-on procéder autrement ? Il importe d'abord de prendre conscience de la complexité des données.

1/ Ce travail n'est qu'un point de départ. Pour une étude plus poussée, les notes proposeront les ouvrages utiles. Signalons a) pour commencer : Collectif, *Les récits de guérison*, Paris, 1970 (Foi et Vie. Cahiers bibliques 9) ; Collectif, *Les miracles de Jésus*, Paris, 1974 (Cahiers Evangile 8) ; H. COUSIN, *Récits de miracles en milieux juif et païen*, Paris, 1988 (Supplément au Cahier Evangile 66) : abrégé : Sup. C.E. 66 ; b) pour approfondir : X. LÉON-DUFOUR (éd.), *Les miracles de Jésus selon le Nouveau Testament*, Paris, 1977 (coll. Parole de Dieu) : abrégé : MJ ;

C. PERROT, *Jésus et l'histoire*, Paris, 1979, spécialement pp. 201-236 ; H.C. KEE, *Medicine, Miracle and Magic in the New Testament Times*, Cambridge, 1986 (SNTS 55) ; C. KOLÉ, « Jésus guérisseur » dans *Chemins de la Christologie Africaine*, Paris, 1986 (coll. Jésus et Jésus Christ n° 25), pp. 167-199.

2/ Targum du Pseudo-Jonathan, trad. R. LEDEAUT, *Targum du Pentateuque, II. Nombres*, SC 261, p. 61.

3/ Voir les exemples dans les textes de Sup. C.E. 66, pp. 60 ss.

## I. GUÉRISONS, EXORCISMES: LE MONDE DE JÉSUS

Les mondes juif et païen n'étaient pas imperméables l'un à l'autre. Situer le ministère de guérison de Jésus demande que l'on examine à la fois les deux univers.

### les démons

Depuis le fameux Asmodée de Tb 3,8, le judaïsme n'ignore pas la ronde des démons qui hantent l'univers et s'en prennent aux humains. A la célèbre bénédiction « *Que le Seigneur te bénisse et te garde* » (Nb 6,24), un targum ajoute ce commentaire: « *Qu'il te garde des démons de la nuit et des mauvais esprits, des démons de midi et des démons de l'aurore, des démons (des ruines) et des démons du soir* »<sup>2</sup>. Ce curieux défilé reflète bien les croyances populaires prises en compte par les anciens rabbis. Mais nulle théorie construite: Flavius Josèphe définissait les démons comme « *les esprits d'humains qui s'introduisent dans les vivants et tuent ceux qui ne trouvent pas de secours* » (La Guerre, VII, § 185); d'autres sources soulignent les méfaits moraux des mauvais esprits; pour d'autres encore, le mot « démons » représente les dieux païens: ainsi « Béalzéboul », c'est-à-dire « Baal le Prince », devenu le « prince des démons » (Mt 12,24). Si l'on était nourri de littérature apocalyptique, on intégrait ce grouillement démoniaque à la conception de « ce monde-ci », dominé par les forces hostiles à Dieu, dans l'attente du « monde à venir » qui verrait la totale victoire de Dieu et des Justes.

Dans ses représentations, l'Évangile a déjà opéré une élucidation: toutes les manifestations du mal sont cernées comme « le diable et ses anges » promis au jugement de Dieu (Mt 25,41): Jésus ne frappe pas au hasard, mais identifie l'adversaire. Dédaignant les esprits volant dans les airs, hôtes des ruines ou surgis d'outre-tombe, il concentre son action sur le seul territoire qui ait du prix à ses yeux: la personne humaine.

Quand l'Évangile sortira de Palestine, les prédicateurs ne seront pas désorientés. Car le monde gréco-romain abonde aussi en « esprits », démons et autres génies qui polluent les fleuves, jettent la peste sur une cité ou changent de saines personnes en débauchés ou en aliénés<sup>3</sup>. Les philosophes parvenaient mal à intégrer cet animisme populaire à leur savoir critique. Même Pline croit en un démon de la fièvre.

## démons et maladies<sup>4</sup>

Pour cette confusion des facteurs naturels et démoniaques, surtout quand la pathologie relevait de zones moins évidentes que la traumatologie, Juifs et païens étaient logés à la même enseigne. On confondait facilement aussi procédures médicales et pratiques magiques. De là, sans doute, une certaine défiance des sages juifs à l'égard des médecins. Jésus et ses disciples baignaient dans ce monde. Pour eux, physique ou moral, le mal était toujours le mal : ils s'y sont attaqués.

Des traits de magie affleurent indéniablement dans les évangiles. Dire que le contact du vêtement (Mc 5,28-29) ou de la salive (Mc 8,23) relève de la magie chez les guérisseurs de l'Antiquité, mais non chez Jésus, est un a priori erroné du point de vue de la méthode<sup>5</sup>. On cherchera ailleurs que dans ces distinctions malaisées l'originalité de Jésus. Du reste, les témoins ne pouvaient enregistrer les gestes posés par celui-ci qu'en les replaçant dans le cadre des pratiques qui leur étaient familières.

## exorcismes et guérisons

Six observations permettront de mieux situer les pratiques de Jésus :

1. La Palestine du 1<sup>er</sup> siècle connaissait des exorcistes et Jésus apparaît en compétition avec eux (cf. Mt 12,22-30), comme plus tard ses disciples (cf. Ac 19,13-17). Flavius Josèphe cite pour exemple un certain Eléazar qui expulse les démons par les narines de leurs victimes et, en sortant, ces démons renversent des récipients d'eau<sup>6</sup>.

2. Cet Eléazar se réclame de Salomon. Car, écrit Josèphe, « *Salomon avait composé des incantations pour conjurer les maladies (...), des formules*

4/ Sur ces questions difficiles, voir W. FOERSTER, art. « daimôn », *TWNT* II, 1-21 ; P. GRELOT, « Les miracles de Jésus et la démonologie juive », dans *MJ*, pp. 59-72.

5/ Comparer, par exemple, L. SABOURIN, « "Miracles" hellénistiques et rabbiniques », *BT B 2* (1972), pp. 283-308 et M. SMITH, « Prolegomena to a Discussion of Aretologies, Divine men, the Gospels and Jesus », *JBL* 90 (1971), pp. 174-199 : le premier n'est pas libre d'*a priori* apologetiques ; le second s'en tient à un usage trop étroit de l'histoire comparée des religions.

6/ *Antiquités* VIII, §§ 45-49 (texte dans Sup. C.E. 66, p. 57).

7/ Voir les textes *ibid.*, pp. 60-68.

8/ Ce trait est mis en relief par D. GEORGI, « Socio-economic Reasons for the "Divine Man" as a propagandistic Pattern » dans E. SCHUSSER FIORENZA (éd.), *Aspects of Religious Propaganda in Judaism and Early Christianity*, Notre Dame, (Indiana), 1976, pp. 27-42.

9/ En Ac 14,8-13. Sur cette scène et sur Ac 19, voir les excellentes suggestions de E. SCHUSSER FIORENZA, « Miracles, Mission, and Apologetics: and Introduction », *ibid.*, pp. 8 ss.

*d'exorcisme pour enchaîner et chasser les démons*». D'autres témoignages confirment la réputation d'exorciste attribuée à cette époque à Salomon et David.

C'est donc au nom de Salomon qu'opère Eléazar, comme les Disciples ou leurs concurrents agissent «au nom de Jésus» (cf. Mc 9,38-39; Ac 19,13-14): seul un nom puissant pouvait mettre les esprits en fuite. L'Antiquité fourmille de papyri magiques, porteurs de noms prestigieux censés conjurer le mauvais sort et éloigner les démons. Même en milieu païen, le nom de *Iao* (pour YHWH) et celui de Moïse passaient pour de bons talismans. Selon la *Genèse apocryphe* découverte à Qumran, Abraham chassait l'esprit mauvais par imposition des mains. Selon un autre écrit ancien, Noé prononce contre les démons une prière-testament dont la fin est la suivante: «*Qu'ils n'aient point pouvoir sur les esprits des vivants, car toi seul sais le dominer; qu'ils n'aient pas de puissance sur les fils des justes, dès maintenant et à jamais*» (Livre des Jubilés 10,6).

3. Dans ce domaine, le monde païen n'était pas en reste. On se répandait en légendes sur les anciens philosophes, tel Pythagore, leur pouvoir de stopper les tempêtes, les pollutions naturelles ou les épidémies. Ils étaient capables d'apparaître miraculeusement en un lieu et, de leur vivant, ils avaient reçu parfois des honneurs divins de la part des cités qu'ils avaient secourues.

Mentionnons surtout Apollonius de Tyane (en Cappadoce)<sup>7</sup>. Grand voyageur, disciple de Pythagore, ascète et thaumaturge à la parole efficace, il s'éteignit dans les toutes dernières années du 1<sup>er</sup> siècle. Dès le III<sup>e</sup> siècle, les polémistes païens opposaient ce personnage aux modestes performances de Jésus. Car il avait désenvoûté à distance un enfant possédé, débusqué une femme vampire, ressuscité une morte, fait lapider à Ephèse un vieux mendiant étranger qui s'avéra possédé du démon dévastateur de la cité.

Ce qui frappe dans ces traditions, c'est que ces philosophes itinérants mettent leurs vertus miraculeuses au service du bon ordre des cités hellénistiques et que leurs hauts faits contribuent à la réputation de ces villes<sup>8</sup>. Ce n'est pas ainsi qu'apparut Jésus dans son propre milieu. En revanche, quand ils abordèrent les cités païennes, les prédicateurs chrétiens s'affrontèrent à ces conceptions de «l'homme divin», ce qui explique l'aventure de Barnabas et Paul à Lystres<sup>9</sup>. De même, ils durent remodeler les récits des miracles de Jésus pour un nouveau public qui cherchait le salut auprès de ces hommes divins, mais aussi auprès des «dieux *sauveurs*» ou guérisseurs.

4. De bons dossiers donnent aujourd'hui accès aux *ex-voto* du temple d'Asképios (Esculape) à Epidaure<sup>10</sup>. Ces documents suggèrent les composantes de la thérapeutique du « dieu sauveur » : stimulation du groupe (les pèlerins couchent en dortoir), rôle des prêtres, les « fils du dieu », qui semblent pratiquer la chirurgie (sous soporifique?) et administrer des remèdes. Les *ex-voto* ont eux-mêmes une fonction : celle de donner au sanctuaire une *publicité* nécessaire aux dispositions socio-psychologiques des demandeurs. Ainsi la remarque de Mc 5,26 n'est pas d'abord un sarcasme à l'endroit du corps médical, mais la règle de ce genre de propagande : montrer le degré de détresse du malade qui s'adresse enfin au dieu sauveur. On se rappellera qu'en Palestine même existaient des sanctuaires gréco-romains de guérison.

Au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, le sanctuaire d'Epidaure était devenu un lieu de traitement plus spécifiquement médical. C'est alors que se mit à fleurir la littérature sur les philosophes thaumaturges. Doit-on voir là un rapport de cause à effet, comme un manque à combler dans la psychologie populaire ? C'est au moins une question.

5. Le judaïsme ancien connaissait aussi des hommes pieux doués de dons miraculeux : ainsi Honi (I<sup>er</sup> siècle avant notre ère), le Faiseur « de cercles » dans lesquels il se campait pour faire pleuvoir. On retiendra surtout Rabbi Hanina ben Dosa, en activité au temps de Jésus ou un peu après lui. La tradition lui attribue notamment une guérison à distance qui présente des rapports troublants avec l'épisode du Centurion selon Jn 4,46-53<sup>11</sup>. C'est par la prière qu'agit Hanina : « *Si ma prière est coulante* », dit-il — c'est-à-dire si les mots me semblent inspirés par Dieu même, « *je sais la guérison acquise* ».

Les maîtres juifs ont considéré ces thaumaturges d'un œil indulgent, voire admiratif, mais critique : ces miracles faisaient craindre quelque magie latente et semblaient surtout déprécier les véritables et constants miracles : la création de Dieu et sa providence<sup>12</sup>. Ce climat aussi aide à comprendre les oppositions que rencontrent les miracles de Jésus.

10/ Par exemple Sup. C.E. 66, pp. 45-49; A. GEORGE, « Miracles dans le monde hellénistique », *MJ*, pp. 97-102.  
11/ Sur ces juifs thaumaturges, textes dans Sup. C.E. 66, pp. 17-33. Pour approfondir : J.M. CANGH, « Miracles des rabbins et miracles de Jésus. La tradition sur Honi et Hanina », *RThL* 15 (1984), pp. 28-53; B.M. BOSKER, « Wonder-working and the

Rabbinic Tradition. The Case of Hanina ben Dosa » *JSJ* 16 (1985), pp. 42-92.

12/ Sur ce motif, voir Sup. C.E. 66, pp. 6-17; K. HRUBY, « Perspectives rabbiniques sur le miracle », *MJ*, pp. 73-94; E.E. URBACH, *The Sages*, Jérusalem, 1979, « Magic and Miracles », pp. 97-123.  
13/ Ainsi G. SCHILLE, « Die urchristliche Wundertradition », *Arbeiten zur Theologie* 1, 1967, pp. 7 ss.

6. Au 1<sup>er</sup> siècle, les représentations juives sur les merveilles de la fin des temps et le rôle des figures eschatologiques (Moïse, Elie, le Messie) ne sont pas unifiées. On attend surtout une réédition des miracles de l'Exode et une prospérité agricole miraculeuse. Point de trace d'un Messie thaumaturge dans les écrits juifs de ce temps. Mais dans les milieux populaires (qui n'écrivaient pas !), on savait les dons d'exorciste de David et de Salomon : pour sûr, leur Fils n'aurait pas moins de talents et le Roi Messie ne serait pas inférieur aux grands souverains qui, de Périclès à Vespasien, étaient réputés détenir de tels dons.

## essai de bilan

Ce panorama reste superficiel et incomplet. Mais il fallait fournir un aperçu de ce monde que Jésus a pris au sérieux. Au terme, ramassons simplement trois traits :

1) Juifs ou grecs, les Anciens ont souvent couru à la recherche de **la santé comme étant le salut**. Les esprits éclairés avaient beau critiquer les fantasmes de l'imaginaire et diagnostiquer les causes naturelles, dans le concret, le pathologique et le démoniaque se fondaient, parce que le *salut-santé* formait un tout, comme l'être en perdition était un tout et que sa perdition, symbolisée par la cécité ou les chaînes, n'appelait pas une médication, mais la médiation d'une présence : d'où ces prêtres guérisseurs, thaumaturges, exorcistes et autres « hommes divins ».

2) Il n'y a pas de « films » des miracles de Jésus, mais des **récits**, construits par des témoins. Ceux-ci ont compris ses gestes dans les mentalités qu'on vient d'évoquer et pour des gens en quête de santé qui avaient vu agir tel exorciste ou avaient lu avec envie tel ex-voto d'un sanctuaire de guérison.

3) Contre l'avis d'une certaine exégèse, les *récits* des miracles de Jésus font bel et bien œuvre de **propagande**. Dans ce monde en quête de médiateurs de salut, le chrétien malade et désemparé ou le païen en proie à ses démons avait besoin d'une propagande, d'une publicité lui vantant celui qui avait fait ses preuves. Il revenait au prédicateur chrétien de montrer que le Christ était bien un « homme divin » et un exorciste supérieur à tous ceux que l'on a consultés en vain. Certains exégètes ont même soutenu que les récits des miracles de Jésus avaient vu le jour pour les besoins des premières missions chrétiennes<sup>13</sup>.

Bref, Jésus ne se singularise ni en rompant avec les figures de guérisseurs exorcistes de son temps, ni en posant un diagnostic génial sur les cas qu'il rencontre, ni même par la technique des récits qui transmettent ses actes. D'où viennent les différences pourtant frappantes ?

## II. JÉSUS, EXORCISTE ET GUÉRISSEUR

Si les récits des miracles de Jésus s'intègrent aux conceptions ambiantes et répondent à la demande d'un salut-santé (cf. Lc 6,18-19), certaines données tranchent cependant sur le milieu. Pour s'en rendre compte, on se risquera d'abord à quelques remarques d'ensemble; on cherchera ensuite comment Jésus lui-même caractérise son œuvre de thaumaturge.

### quatre traits convergents

#### 1. Sobriété ?

En regard des récits juifs ou païens, on souligne volontiers la sobriété des traditions sur Jésus. Globalement, les évangiles n'ont pas ces traits fantastiques dont la littérature rabbinique n'est pas exempte. Mais, pour une juste comparaison avec cette littérature, il faut compter avec la surenchère propre à l'évolution des traditions: pour le cas de Jésus, la surenchère germe dans l'épisode des cochons de Gérasa et fleurira dans les évangiles apocryphes de l'Enfance. La sobriété évangélique ne tient pas non plus à la facilité ou à l'instantanéité des miracles, car ce double trait existe ailleurs. Elle se remarque plutôt dans une absence de «commentaires», de ce besoin fréquemment constaté dans les récits analogues d'expliquer comment procède le thaumaturge, ce besoin de mettre celui-ci en vedette. Les récits évangéliques n'appuient pas sur l'être exceptionnel du guérisseur, mais sur son *agir à l'égard du malheureux*.

Parfois même le miracle semble comme arraché à un Jésus réticent. Certes, Marc thématise ce trait en ce qu'on appelle «le secret messianique»<sup>14</sup>,

14/ Voir l'ouvrage classique: G. MINETTE DE TILLESSE, *Le Secret messianique dans l'Évangile de Marc*, Paris, 1968 (LD 47).

15/ La pseudo-résurrection d'une jeune fille fait partie du cycle d'Apollonius de Tyane (texte dans Sup. C.E. 66, p. 66). Dans la liste de miracles de Mt 11,5

A. GEORGE néglige le fait que la guérison des lépreux et la résurrection des morts appartient au cycle d'Elie-Elisée, des figures du baptême («Paroles de Jésus sur les miracles», dans J. DUPONT (éd.), *Jésus aux origines de la christologie*, Leuven, 1989, nouvelle édition (BETL. XL), pp. 286-292.

mais l'authenticité ne fait guère de doute : ce sont les déresses concrètes qui poussent Jésus à mettre en œuvre ses pouvoirs. Si l'épisode de la tempête apaisée rappelait au Romain les pouvoirs de Castor et Pollux ou, au Juif, la puissance du Créateur lui-même (cf. Ps 107,23-30), c'est seulement la détresse des disciples qui provoque l'événement, la réflexion finale de Jésus laissant entendre qu'à ses yeux, le miracle ne s'imposait pas (cf. Mc 4,40 et parallèles).

## 2. Miracles pour qui ?

Jésus se refuse à user de ses dons pour son prestige (Mt 4,7) ou sa sauvegarde (Mt 26,53). Il ne désenvoûte pas le bétail ; il ne fait tomber ni la pluie ni la grêle (cf. Lc 9,54), alors qu'il trouvait chez Elie un beau précédent en ce domaine et qu'il avait frayé avec les cercles baptistes qui remettaient à l'honneur les figures d'Elie et d'Elisée. Or, de ces antiques prophètes, Jésus ne reprend que la multiplication des pains pour des affamés, la résurrection du fils d'une veuve et la guérison de lépreux<sup>15</sup>. On le voit bien, *l'activité miraculeuse de Jésus se concentre résolument et uniquement sur l'être humain souffrant, surtout les pauvres et les marginalisés.*

En Mt 11,5, la liste des «œuvres du Christ», les commentateurs soulignent bien que la pointe ne porte même pas sur les résurrections, mais sur le fait que le bonheur, «la Bonne Nouvelle» atteint les pauvres : *il y a une logique implacable entre la prédication des béatitudes et le genre de miracles que choisit Jésus.*

## 3. Miracles inconcevables

Une telle logique exclut à l'évidence tout miracle *punitif* (cf. Lc 9,54-55) et tout processus *d'accusation*. L'ordre de lapider l'étranger pour extirper le démon qui ravage la cité est incompatible avec la «manière» de Jésus. Or cet exploit d'Apolonius ne manque pas d'analogies en certains épisodes bibliques, tel celui de *Josué 7* : Akan, le sacrilège, porte la responsabilité de la défaite d'Israël et l'on doit le supprimer pour retrouver le succès. Dans la même veine, le cas de l'aveugle-né fait jaillir cette question spontanée des disciples : «*Rabbi, qui a péché (...) pour qu'il soit né aveugle ?*» (Jn 9,3). D'autres disciplines ont à analyser le mécanisme complexe qui, de la recherche des causes du mal (à cause de quoi ?) passe à l'accusation (par la faute de qui ?), voire à l'auto-accusation («*Docteur, qu'ai-je pu faire pour*

attraper ça? »). Mais, à commencer par sa réponse en Jn 9, Jésus refuse cette planche glissante : accusation et justice vindicative sont les ennemies d'un Royaume qui se propose de déraciner tout germe de violence. Mieux, Jésus se signale par un certain laconisme : il accueille le suppliant tel qu'il se présente, avec sa maladie et ses démons, s'abstenant de tout interrogatoire culpabilisant<sup>16</sup>.

#### 4. De la foi à la simple confiance

Les récits évangéliques de miracles donnent une place de choix au mot grec *pistis*, mais selon tout un éventail de traductions possibles, depuis la *foi* en l'agir de Dieu par Jésus, en l'identité du Christ, en la vérité de son Évangile, jusqu'à la simple *confiance* en ses vertus d'exorciste et de guérisseur. Si les évangélistes accentuent progressivement le motif d'une foi plénière, certains récits ne disent guère plus que le motif de la confiance. Ce qui, dans le milieu ambiant, n'est nullement une banalité. Car, si les prêtres d'Asklépios disposent les pèlerins à la confiance, ils se font fort, comme les hommes divins, de prouver leur pouvoir en guérissant les incrédules<sup>17</sup>. Jamais Jésus n'accepte de jouer ce jeu. Son dialogue avec le « patient » vise justement à souffler sur les braises de la confiance, à ressusciter une liberté et une dignité de l'autre dans sa requête – et il lui arrive d'échouer (cf. Mc 6,5). Ce type de confiance, même confuse, suffit à Jésus.

Encore une fois, on ne peut pas passer *derrière les récits évangéliques* pour débusquer « ce qui s'est passé » : les gestes de Jésus n'avaient d'effet que pour ceux qui les attendaient – et les attendaient selon la configuration de leur propre désir, à savoir le cadre culturel des guérisons/exorcismes. En la matière, l'« émetteur », quoi qu'il veuille, ne produit (« message ») en réalité que ce que son « récepteur » reçoit, selon ce qu'il est. Dans le cas présent, on connaît un autre milieu récepteur : la tradition talmudique prendra la *sorcellerie* comme clé de lecture des miracles de Jésus.

Jésus a pris le risque de se faire comprendre dans le cadre des guérisons/exorcismes et, par là, de paraître jouer aux franges ambiguës de l'animisme populaire. Ce qui levait l'ambiguïté, c'est la convergence des traditions évangéliques : *Jésus n'a usé des puissances qui l'habitaient ni à son avan-*

16/ Voir les pénétrantes réflexions de P. BEAU-CHAMP dans *Psaumes nuit et jour*, Paris, 1980, pp. 47-74.

17/ Cf. *l'ex-voto* IV dans Sup. C.E. 66, p. 46.

18/ Dans « Paroles de Jésus sur les miracles » (BETL XL), cf. ci-dessus, note 14, pp. 283-301.

*tage, ni pour accuser ou châtier, mais, parfois à son corps défendant, au seul bénéfice de l'être humain, spécialement des pauvres et des petits. Il acceptait alors de se compromettre, se laissant vaincre par l'élan de confiance des malheureux. Qu'un homme de Dieu guérisse et exorcise n'avait pas de quoi surprendre le milieu. Qu'il limite l'exercice de ses talents selon ces critères, voilà qui étonnait davantage.*

## paroles de Jésus

Retrouver ce que Jésus pensait de ses propres miracles exige tout un travail critique. Nous nous appuyerons simplement sur l'enquête de A. George<sup>18</sup>.

### *Invectives*

Le Père George étudie l'invective de Jésus à l'adresse des villes riveraines du Lac (Mt 11, 20-24/Lc 10,12-15): Jésus avait espéré que ses miracles mèneraient celles-ci à la conversion. Il évoque «*les (œuvres de) puissances qui ont été faites chez vous*» (Mt 11,21 et par.). Deux remarques sur cette expression.

1) Le mot *puissances* renvoie aux «prouesses» ou hauts faits divins de l'histoire vétérotestamentaire (par exemple Dt 3,24 ou Is 63,15).

2) Dans la mentalité biblique, la tournure passive de l'expression se comprend ainsi: «les "puissances" qui ont été faites *par Dieu* chez vous». En somme, les miracles ont Dieu pour auteur et Jésus pour instrument. Ils signifient que la puissance de Dieu se met à l'œuvre en vue de sauver ceux qui répondent à l'appel de son Envoyé. Et ce dernier d'avouer ici son échec.

Ainsi les exorcismes et les guérisons, destinés par privilège aux plus malheureux, actualisaient le salut de Dieu et révélaient le sens et le contenu de ce salut. Mais il s'agissait de *signes* appelant les libertés à adhérer à tout le message de Jésus pour que ce salut advienne en plénitude. En d'autres termes, les guérisons assouvissant le besoin de santé n'épuisaient pas le salut proposé, si, d'une confiance ponctuelle donnée au guérisseur, on passait à une relation vivante avec lui. Les traditions postévangéliques insisteront tellement sur ce dépassement qu'elles en oublieront parfois le ressort initial: l'aspiration à la santé.

## «Par l'Esprit de Dieu»

En Mt 12,24-28 (cf. Lc 11,15-20), là où les pharisiens<sup>19</sup> déniaient l'«orthodoxie» des exorcismes de Jésus, A. George isole les vv. 27-28. Le v. 27 présente un argument *ad hominem*, mais hautement significatif: Jésus ne conteste nullement la compétence des exorcistes juifs, pas plus qu'en Mc 9,39-40, il ne s'offense de ce que certains d'entre eux se servent de son propre nom.

Mais le v. 28 change de registre: «*Si c'est par l'Esprit<sup>20</sup> de Dieu que je chasse les démons, alors le Règne de Dieu est arrivé pour vous.*» En bonne syntaxe, le «*si*» d'une conditionnelle réelle penche vers un «*puisque*», de telle sorte qu'ici, Jésus affirme l'action de l'Esprit en lui. Or, pour le monde biblique, les hôtes de l'Esprit sont d'abord les prophètes et bien des Juifs du 1<sup>er</sup> siècle attendaient *le* prophète de la fin des temps, semblable à Moïse ou à Elie. Mais l'homme de l'Esprit que l'on espérait, c'était aussi le Messie (cf. Is 11). Et si certains voyaient en David et son fils des exorcistes, le «*si*» lancé par Jésus donnait aux imaginations de quoi travailler. Cependant, selon son habitude, Jésus suggère seulement; il ne laisse pas enfermer son identité dans des catégories toutes faites. En revanche, il établit un lien explicite entre les exorcismes qu'il pratique et l'irruption du Règne de Dieu. Il invite donc ses interlocuteurs à reconnaître une différence fondamentale: certes, la thérapeutique des exorcistes juifs procède de Dieu; mais chez lui, elle est au service d'un tournant décisif: Dieu sauve maintenant, vainqueur de tout mal, par son envoyé.

Ainsi les témoins et les bénéficiaires des «merveilleux» opérées par Jésus se voient sommés de quitter une mentalité de «patients» et de spectateurs sur la réserve. Qu'ils comprennent les œuvres du thaumaturge comme les points

19/ C'est sans doute avec les *scribes* attirés que Jésus eut affaire (cf. Mc 3,22). La mention matthéenne des *pharisiens* (Mt 12,24) semble le reflet d'une concurrence entre exorcistes chrétiens et pharisiens vers la fin des années 80. Lc 11,14 («les fous») extrapole (en milieu païen?).

20/ Comparer Lc 11,20: «par le *doigt* de Dieu». A partir de la logique de Lc, A. GEORGE (*Etudes sur l'œuvre de Luc*, Paris, pp. 127-132) montre bien que cette variante vient de l'Évangéliste, car ce dernier «n'attribue pas les exorcismes et les guérisons de Jésus à l'Esprit, mais à sa Puissance» (p. 130). A l'argument de A. GEORGE, ajoutons que l'équivalence *doigt* (de Dieu)=*puissance* vient du milieu synagogaal: ainsi dans le targum *Néofiti*, témoin sou-

vent fidèle des traditions palestiniennes anciennes. G. HAYA-PRATS (*l'Esprit force de l'Eglise*, Paris, 1975 (LD 81), pp. 38-42) confirme la logique lucanienne: dans les *Actes*, guérisons et exorcismes se pratiquent non par l'Esprit, mais par le nom de Jésus. Cette distinction découle vraisemblablement de l'expérience même des premières Eglises.

21/ Ces anachronismes ne sont pas absents des travaux de G. THEISSEN, spécialement de sa fiction, *L'Ombre du Galiléen*, méthodologiquement remarquable au demeurant. Voir, à l'opposé, l'excellent *Pilate et le gouvernement de la Judée* de J.P. LEMONON, Paris, 1981 et, trop peu connu, H. GUEVARA, *La Resistencia judia contra Roma en la Epoca de Jesus*, Meitingen, 1981.

de repère d'un projet qui a une logique ; qu'ils en deviennent les partenaires. Ce projet, nous l'avons noté, se résume en ceci : « *La Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres* » (Mt 11,5b).

Plus d'un historien a sombré dans l'anachronisme en projetant sur la Palestine de Jésus une situation de désintégration sociale violente et de résistance active contre Rome<sup>21</sup>. Les années de Jésus semblent plutôt le calme qui précède la tempête et fait mieux comprendre le cadre des miracles. C'est avant l'explosion de la violence, lorsque la société est bloquée, les institutions enlisées et les solutions « rationnelles » apparemment épuisées, c'est alors que le psychisme collectif se tourne vers le « merveilleux » et les fantasmes du salut immédiat. Un tel terrain produit aisément l'individualisme défensif, les replis en sectes et le succès des thaumaturges et exorcistes. Jésus s'est compromis dans ce monde bloqué, « pris de tendresse » pour ceux qui se trouvaient « harassés et prostrés comme des brebis qui n'ont pas de berger » (Mt 9,36). Mais, en même temps, il sauvait l'homme d'un imaginaire stérile en établissant le pôle d'une solidarité concrète : les pauvres, destinataires privilégiés du Royaume.

### III. DE JÉSUS AUX DISCIPLES

Dans le passage du ministère de Jésus à la mission de l'Eglise, deux motifs retiennent l'attention : les récits des miracles accomplis par les disciples ; la manière dont ces derniers ont raconté les miracles de Jésus.

**« les démons nous sont soumis en ton nom »** (Lc 10,17)

Jésus a fait partager aux disciples qui l'entouraient ses dons d'exorciste et de guérisseur. « *Il leur donna pouvoir sur les esprits impurs* » (Mc 6,7b) : telle est l'attestation solide de la tradition et le seul point clair. Car même Mc 6,7-13 rassemble sans doute de petites unités d'origine variée. En outre, au discours synoptique d'envoi, chaque évangéliste apporte une conclusion de son cru (comparer Mt 11,1 ; Mc 6,12-13 ; Lc 9,6) qui reflète peut-être autant les pratiques missionnaires de leurs Eglises respectives que celles des Douze autour de Jésus.

Néanmoins, le bref dialogue de Lc 10,17-18 renvoie bien à l'époque de Jésus : celui-ci associe les siens à l'annonce du Règne des Cieux dont les guérisons et les exorcismes sont le signe efficace. Et le Maître de se réjouir du succès des envoyés : c'est la dérouté des forces du Mal !

## « donnez gratuitement » (Mt 10,8)

Dans le discours complexe de Mt 10, le verset 8 mérite quelques observations : « *Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons. Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement.* »

1) Ces gestes miraculeux renvoient au v. 7 : ils sont les signes de la venue effective du Règne des Cieux.

2) Ils reprennent précisément les actes accomplis par Jésus lui-même (cf. Mt 8-9) après le Sermon sur la montagne. L'accent porte moins sur le caractère miraculeux de ce que feront les envoyés que sur la nécessaire *identité d'orientation* entre le ministère de Jésus et la mission de ses disciples.

3) Agissant comme Jésus, ceux-ci doivent s'attendre à rencontrer les *mêmes* oppositions que leur Maître, soupçonné d'opérer par Bézélzéboul : c'est l'affirmation centrale du discours (en Mt 10,24-25) et le critère d'authenticité de l'apostolat.

4) L'invitation à la gratuité prévient un double danger : d'une part, des témoignages anciens laissent entendre que certains thaumaturges orientaux se faisaient payer grassement. D'autre part, la *Didachè*, chap. 11, d'époque et de milieu assez proches de la rédaction de Matthieu, fait écho à une crise de structures dans les Eglises de la région : les ministres itinérants auraient tendance à vivre aux crochets des communautés.

5) Matthieu est peu porté à louer les exorcistes et autres prophètes chrétiens thaumaturges (voir Mt 7,21-23). Pour lui, la conformité des disciples à la volonté du Père et au comportement du Christ vaut plus que tout autre moyen pour attirer les hommes vers le salut. C'est sans doute pour cela que Matthieu omet la tradition de Mc 9,38s/Lc 9,49s et sa tolérance à l'égard d'exorcistes marginaux.

En rédigeant Mt 10,8, l'Évangéliste conçoit-il ces miracles comme relevant d'un âge d'or révolu ? C'est possible. A part la finale inauthentique de Mc 16,9-20, composition de l'Église du II<sup>e</sup> siècle, exorcismes et guérisons ne font pas partie des commandements missionnaires donnés par le Ressus-

22/ Cf. E. PLÜMACHER, *Lukas als hellenistischer Schriftsteller*, Göttingen, 1972 (SUNT 9).

23/ Sur cette littérature, cf. le dossier de P.-J. ACH-

TEMEIER, « Jesus and the Disciples as Miracle Workers in the Apocryphal New Testament », dans *Aspects of Religious Propaganda...*, pp. 149-186.

cité. Pourtant, jusque dans l'Antiquité chrétienne, les disciples exercèrent cette activité: «au nom de Jésus», telle était leur expérience, ils continuaient la même œuvre de libération.

### les disciples, exorcistes et guérisseurs

Dans sa version en Mc 9,14-29, l'histoire de l'enfant épileptique a les ingrédients d'une leçon de choses pour missionnaires. Dans la finale de ce récit, à la différence de Mt 17,20, l'accent ne porte pas sur la foi, mais sur la *prière* comme l'arme efficace contre les pires démons.

Les *Actes des Apôtres* soulignent que les disciples agissent avec succès «par le nom de Jésus» (Ac 3,6; 19,11-16) et Luc a approfondi le sens d'une telle expression (cf. Ac 3,16; 4,10-12). Mais le rôle de la prière commence aussi à se faire jour (cf. Ac 9,40; 28,2). De son côté, Paul signale ses propres capacités de thaumaturge (cf. 2 Co 12,12; Rm 15,18-19) et l'existence de miracles dans les communautés d'alors (1 Co 12,28; Gal 3,5). Si l'on se réfère à l'usage de l'huile dans l'Antiquité et si l'on tient Mc 6,13 pour un reflet de ce qui se passait dans certaines Eglises, on comprendra que des pratiques médicinales allaient de pair avec les exorcismes proprement dits.

### *Nouveaux récits de miracles*

Les miracles racontés dans les *Actes* sont souvent la réplique de ceux accomplis par Jésus. Mais de *nouveaux types de récits* font aussi leur entrée: délivrances miraculeuses de captifs, protection contre les serpents (Ac 28,3-6), miracle condamnant l'adversaire à la cécité (13,9-12). Dans ce genre de récits, qui veut démontrer la puissance de l'Évangile, Luc dépend des procédés narratifs des historiens hellénistiques<sup>22</sup>. On comprend la raison de ce tournant: dans les années 80, la mission chrétienne s'attaque au vaste monde gréco-romain saturé de mages, sorciers et autres devins.

Bientôt, dans les *Actes apocryphes* des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles, les Apôtres se verront attribuer les miracles les plus fantastiques, parfois opérés dans des concours de prodiges avec les magiciens. Cette curieuse littérature a toujours le même but: montrer que les apôtres sont plus forts que les mages, qu'ils ne recourent à aucun procédé magique, mais seulement à la prière et/ou à l'invocation du nom de Jésus et qu'en conséquence, il faut croire à cet Évangile victorieux de toutes les forces occultes<sup>23</sup>.

Plus sobrement, les Pères apostoliques<sup>24</sup> confirment que les exorcismes, guérisons, résurrections même, font toujours partie de la vie de l'Eglise. Ils fondent l'authenticité de ces pratiques sur les miracles de Jésus qui accomplissent les prophéties : c'est au nom du Christ que l'on agit. Ces miracles, enfin, se distinguent absolument de la sorcellerie, car ceux qui les opèrent les assortissent d'exhortations morales et invitent à se convertir à un Evangile qui rejette la magie.

De l'œuvre de Jésus à celle de ses disciples et jusqu'à l'Antiquité chrétienne, guérisons et exorcismes restent inséparables des récits qui leur donnent sens. Ces récits changent parce que l'Evangile rencontre de nouveaux horizons : ce qui n'eût pas été signifiant dans le cadre judéen le devient dans l'univers gréco-romain. La fidélité au Christ vainqueur du mal consiste justement en cette adaptation aux situations nouvelles.

### «les œuvres du Christ» (Mt 11,2)

Outre les évolutions que l'on vient d'évoquer, les évangélistes ont opéré sur les récits des miracles de Jésus un travail significatif. Indiquons simplement trois pistes à explorer.

1. Selon A. George<sup>25</sup>, la réponse de Jésus aux émissaires de Jean, en Mt 11,4-6 et par., serait une tradition élaborée par l'Eglise primitive pour inviter les Baptistes à reconnaître le Christ. Cette hypothèse vraisemblable appelle trois remarques : ces versets montrent d'abord que les disciples ont perçu dans l'ensemble des miracles de Jésus une orientation tout à fait nette. En second lieu (cf. v. 6), ils ont saisi que la foi au Christ exigeait la reconnaissance de cette orientation. Enfin cette reconnaissance se fondait sur un rapport entre l'agir de Jésus et les annonces des prophètes.

Car les miracles répertoriés en Mt 11,5 renvoient au livre d'Isaïe, héraut du Prophète ultime de la Bonne Nouvelle, et à la geste d'Elie (Elisée), autre figure eschatologique. De fait, la tradition évangélique tend à montrer en

24/ Sur ce domaine encore à explorer, voir déjà le dossier de références patristiques dans P.J. ACHTEMEIER, art. cit., pp. 156-161.

25/ Dans «Paroles de Jésus sur les miracles», pp. 286-292.

26/ Pour les caractéristiques des récits de miracles selon chaque Evangile, voir les contributions de P.

LAMARCHE (Mc), S. LEGASSE (Mt), A. GEORGE (Lc), X. LEON-DUFOUR (Jn) dans *MJ*, pp. 211-286.

27/ Ce phénomène, bien souligné par P.J. ACHTEMEIER au long de l'art. cité, est moins énigmatique que ne le dit l'auteur, vu le caractère parabolique pris par les récits de miracles dès les quatre rédactions canoniques.

Jésus thaumaturge l'actualisation des grandes figures de l'espérance biblique : « *Celui-ci n'est-il pas le Fils de David ?* », se demandent les foules en Mt 12,23. Plus que de l'apologétique, le trait relève de la propagande : de par son identité, le Christ dépasse les guérisseurs les plus fameux : on peut se confier totalement en lui.

2. Dans la rédaction de chacun des évangiles<sup>26</sup>, les récits de miracles trouvent une nouvelle dimension : ils prennent chacun un sens spécifique dans la progression narrative de la mission de Jésus et deviennent en quelque sorte *paraboles*. Si des guérisons et des exorcismes se produisent toujours au temps des Évangélistes, il s'agit de situer ces pratiques comme le point de départ d'une relation en profondeur avec le seul Sauveur.

Ainsi, par exemple, saint Marc voit dans les miracles de Jésus des îlots lumineux parsemant le destin d'un Messie crucifié, destin de faiblesse qui est aussi celui du croyant. Saint Luc commence à distinguer entre le niveau immédiat de la guérison et celui du salut : certains sont guéris, d'autres sont sauvés de par leur foi vivante en Jésus. Saint Matthieu élague au maximum les détails des récits de miracles pour en faire le plus possible des dialogues portant sur la foi. Chez saint Jean, on peut constater une même progression dans l'épisode de la Samaritaine (Jn 4) et celui de l'aveugle-né (Jn 9) : Jésus accueille l'homme dans son besoin immédiat (boire, voir) pour le mener progressivement à une rencontre en profondeur qui le recrée. En outre, le quatrième évangile veut montrer que la vie sacramentelle est effectivement une expérience de guérison et de salut pourvu que, d'une pratique routinière ou d'une conception magique, on redécouvre le Verbe, celui en qui Dieu fait ce qu'il dit.

Aux II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles, pourtant fertiles en histoires fantastiques sur les apôtres ou l'enfance de Jésus, on ne touche plus aux récits évangéliques des miracles du Christ<sup>27</sup> : ils sont devenus icônes et paraboles, points fixes de repère pour les Églises qui, en chaque situation nouvelle, devront forger les armes appropriées pour leur combat contre la maladie et le mal.

## CONCLUSIONS

Ce panorama a pris en compte un certain nombre de motifs susceptibles de mieux situer l'activité de Jésus comme exorciste et guérisseur. Au terme, il faut ramasser quelques constatations et risquer quelques suggestions.

## importance de la dimension ethnique et culturelle

En l'état actuel de la recherche, la distinction entre les facteurs naturels et le recours à l'« au-delà » paraît aléatoire dans la lecture des récits évangéliques. En outre ni la dogmatique, ni l'approche parapsychologique ne suffisent à l'interprétation de ces textes anciens. Au demeurant, les auteurs de ces récits cherchent moins à expliquer le mal qu'à agir sur l'homme tel qu'il est, tel qu'il se représente le mal.

Pourtant, ce constat ne disqualifie nullement une approche critique. Il invite, au contraire, à s'intéresser à la dimension **culturelle** en de tels domaines. D'où semble-t-il, une double exigence pour la recherche :

1) Prendre un récit évangélique de miracle et le projeter naïvement dans les conceptions d'une société traditionnelle d'aujourd'hui n'est pas pertinent. Une étude comparative *globale* s'impose, d'un tout culturel à un autre. Or, reconnaissons-le, une étude solide fait encore défaut quant au fonctionnement de la pathologie et de la démonologie dans l'Antiquité.

2) En outre, l'enquête sur les rites et pratiques thérapeutiques des sociétés traditionnelles ne suffit pas ici. Nous avons souligné l'importance des *récits, ex-voto* antiques, ou traditions sur les « hommes divins » comme clés de lecture des miracles anciens. De même, l'*ethnolinguistique*<sup>28</sup> doit prendre toute sa place en la matière : comment *raconte-t-on* le mal et la guérison, en quels termes, dans quelles circonstances, dans quel but ? On voit ici l'enjeu du dialogue d'une telle discipline avec le médecin ou le pasteur qui, dérouté par le monde traditionnel, se plaint de l'inanité de son interrogatoire sur les symptômes ressentis.

## exorcistes et guérisseurs chrétiens

Jésus et ses disciples, et jusqu'à l'Antiquité chrétienne, se sont pliés aux représentations ambiantes du mal et ont assumé la figure de l'exorciste guérisseur. Les récits révèlent aussi une **évolution** de l'image du thaumaturge chrétien en fonction des lieux culturels et des époques. L'Eglise ancienne s'est toujours impliquée dans le domaine de la *santé/salut* ; lorsqu'elle négligeait ce terrain, elle devenait une gnose.

28/ Voir, par exemple, les fascicules commodes de J. CAUVIN, *Comprendre les contes* et *Comprendre*

*la parole traditionnelle*, Issy-les-Moulineaux, 1980 (les classiques africains).

D'une certaine manière, la médecine moderne «exorcise»; elle extirpe les «démons» de l'imaginaire irrationnel en portant le combat sur une zone identifiable. Mais elle n'atteint pas la globalité des facteurs dont la maladie n'est que le ressort ou la conséquence. En revanche, la thérapeutique à dominante religieuse s'attaque bien à cette globalité. Mais elle a peu de prise sur les mécanismes pathologiques et, à les ignorer, elle risque d'assujettir le patient à un «merveilleux» qui ne va certainement pas dans le sens de la liberté chrétienne. N'y a-t-il pas là l'exigence d'un dialogue fécond? L'exorciste chrétien d'aujourd'hui ne peut pas se référer naïvement aux récits religieux du monde antique; ce serait refuser «l'huile» de Mc 6,13, c'est-à-dire une évolution qui s'ébauche au sein même de l'histoire néotestamentaire.

### le critère

La fraternelle compromission de Jésus et de ses disciples avec les représentations culturelles du Mal s'est doublée d'une orientation décidée: *le processus d'accusation et de vengeance est exclu. Le pauvre et le petit sont privilégiés, selon le message des béatitudes. La seule propagande entretenue est celle qui crée un courant de solidarité et de compassion à l'égard du malheureux*, et non celle qui rehausse le prestige du thaumaturge. Le Christ ressuscité n'a pas donné l'ordre de faire des miracles: si certains disciples ont ce don, l'orientation soulignée vaut pour tous les disciples et requiert un discernement constant. Dans cette perspective, que ceux qui ont «des dons» (médecins ou exorcistes) jouent avec la «crédulité» ne semble pas le plus grave. Mais que ceux-ci usent de cette crédulité pour faire peser leur pouvoir et entretenir une relation de soumission et de dépendance, voilà qui s'oppose absolument à la dynamique du Règne de Dieu. Voilà pourquoi aussi le canon des Ecritures n'a jamais intégré les récits de miracles qui insistaient trop gratuitement sur le prestige des apôtres.

Claude Tassin, cssp

12, rue du Père Mazurié  
94669 Chevilly Larue Cedex

# SENS ET PROCESSUS DE LA GUÉRISON

## VISION AFRICAINE

par Christopher I. Ejizu

*Christopher I. Ejizu, prêtre du Nigéria, s'est d'abord consacré au ministère paroissial et à l'enseignement dans les Grands Séminaires. Il est actuellement responsable du département des Religions à l'Université de Port Harcourt. Parmi ses diverses publications, mentionnons: «La guérison intégrale: l'expérience igbo» et «IFO: Symbole rituel igbo» (ouvrages en anglais).*

*C.I. Ejizu approfondit la guérison en la situant dans la vision africaine de la vie et de l'univers. Cette étude met en relief l'importance du contexte culturel pour mieux comprendre les croyances et les pratiques de la guérison. Elle peut interpeller, tout comme l'expérience d'Ikeobi, d'autres visions et interprétations à prétention universaliste.*

---

### Notre propos

Si la guérison est un phénomène universel<sup>1</sup>, la manière de la comprendre et de l'entreprendre dépend beaucoup de l'interprétation de la maladie, de la vision de la vie et de l'expérience culturelle. Il n'est donc pas surprenant de rencontrer d'un bout du monde à l'autre, des idées et des traditions qui diffèrent sur la guérison.

Notre propos se concentre sur l'idée et le processus de la guérison de l'Africain. Dans l'univers, et traditionnel et moderne, l'Africain est très attentif à la question de la santé et du bien-être général, des individus comme des groupes. Ceux qui possèdent des pouvoirs et des techniques de guérir, jouissent de la plus grande estime. On dit, par exemple, que les guérisseurs traditionnels sont les «dons les plus précieux et la source la plus utile de tout secours»<sup>2</sup>. De même dans la société contemporaine où la guérison par la

foi devient de plus en plus une des caractéristiques les plus importantes du christianisme, les guérisseurs charismatiques jouent un rôle de premier plan<sup>3</sup>.

Comme les croyances et les pratiques au sujet de la guérison dépendent de la vision de la vie et du cosmos, nous présentons d'abord cette vision qui forme un réseau complexe de relations reliant les êtres entre eux, et de forces, agissant les unes sur les autres. Maintenir l'harmonie délicate et l'équilibre fragile, qui existent ainsi dans le cosmos, garantit le succès de la vie et de tous les efforts sur terre<sup>4</sup>. Maladie et tout autre malheur, précisément, portent atteinte non seulement à la vie mais plus encore à l'harmonie et à l'équilibre dans le cosmos<sup>5</sup>. La guérison se situe dans ce contexte et s'opère à tous les niveaux comme nous le verrons dans la suite.

## I. VISION DE LA VIE ET DU COSMOS

### vision de la vie

D'après les divers récits du mythe des origines, en Afrique, la vie, et spécialement la vie humaine, est *sacrée*. Elle provient de l'Être Suprême par l'intermédiaire des divinités bienveillantes et des ancêtres. Tout en reconnaissant l'unité de la personne, différents groupes africains y distinguent *plusieurs principes constitutifs*<sup>6</sup>. Les Akans du Ghana, par exemple, parlent de «l'esprit de la destinée» (Okra), du «souffle» (sunsum), de «l'esprit de force du père» (ntoro) et du «sang de la mère» (mogya)<sup>7</sup>. Certains groupes, dont les Igbos et les Yorubas du Nigéria, y ajoutent «l'ombre» (onyingo et ojiji)<sup>8</sup>.

L'union des éléments invisibles et matériels s'opère dans le sein de la mère : le cycle de vie, en revanche, commence à la naissance et à la cérémonie du nom. On comprend la vie et la personnalité humaine en termes *d'interrelations dynamiques* : les principes constitutifs relient la personne aux différents niveaux de la réalité. Ainsi, «l'esprit de la destinée» ou le «double spirituel» et le «principe de vie» relient au Créateur et au monde des esprits ; «l'esprit de force du père», aux ancêtres ; «l'ombre», au réseau des forces cosmiques. Le corps, le sang surtout, met la personne en relation avec le monde physique, à la fois aux êtres animés et inanimés. Ce réseau complexe de relations avec le Créateur, les divinités, les esprits, l'univers, la famille et la nature se vérifie dans chaque personne<sup>9</sup>. C'est le fondement sur lequel reposent la plupart des autres aspects de la vie et de l'activité humaines.

La vie humaine est vraiment *la valeur suprême* à laquelle se réfèrent la plupart des autres valeurs et des activités. Des expressions igbos, qui servent aussi de noms, soulignent ce fait : « La vie est la réalité première (ndubuisi) ; « la vie est la chose la plus grande » (nduka). On considère la vie comme n'ayant pas de fin ; elle se développe d'une façon cyclique ; le sommet est atteint quand elle débouche sur l'état d'ancêtre. Alors, il y a réincarnation et le cycle recommence.

Parvenir à *l'état d'ancêtre* est le plus vif désir de l'Africain. On y arrive au terme d'une vie bien remplie, ayant vécu les valeurs essentielles reconnues par la communauté<sup>10</sup>. Ces valeurs consistent en général à réussir les rites de passage et d'initiation ; à créer une belle famille avec femme (ou des femmes) et enfants, garçons et filles ; à jouir de richesses par de bonnes récoltes et un bétail nombreux ; à prospérer dans son commerce ou sa profession ; à atteindre finalement un âge élevé et à mourir d'une mort « naturelle »<sup>11</sup>. La vie étant le bien suprême, chacun doit y tenir avec ténacité et s'efforcer de la réussir. Un proverbe igbo recommande « de ne pas donner sa vie à un ennemi ; il faut plutôt l'avalier que de la voir dérobée »<sup>12</sup>. Maladie, stérilité, accident, dommage à la propriété, mort prématurée et bien d'autres malheurs encore sont autant d'obstacles qui entravent la réussite de la vie. A moins de les surmonter, l'espoir de parvenir à l'état d'ancêtre s'évanouit.

1/ De W. MAALEFIT A., *Religion and Culture*, New York Macmillan, 1968, p. 246.

2/ J.S. MBITI, *African Religions and Philosophy*, London, Heinemann, 1969, p. 166.

3/ C.U. MANUS, « Miracle-workers/Healers as Divine Men: Their Role in the Nigerian Church and Society » in *Asian Journal of Theology* Vol. 3, n° 2, 1989, pp. 658-669.

4/ E.A. RUCH and K.C. ANYANWU, *African Philosophy*, Roman Catholic Book Agency, 1981, p. 160.

5/ C.I. EJIZU, « Healing as Wholeness: The Igbo Experience » in *African Marburgensia*, XX, 1, 1987, p. 17.

6/ E. IKENGA-METUH, *Comparative Studies of African Traditional Religion*, Onitsha, Imico Publishers, 1987, p. 186.

7/ A.K. OPOKU, *West African Traditional Religion* (Accra, FEP Internat. Private Ltd., 1978, pp. 97-98.

8/ J.O. AWOLALU and P.A. DOPAMU, *West African Traditional Religion*, Ibadan, Onibanje ress, 1979.

9/ E. IKENGA-METUH, *Comparative Studies...*, p. 192.

10/ J.S. MBITI, *African Religions...*, p. 83.

11/ La mort qui est considérée comme « non naturelle » empêche le défunt d'atteindre l'état d'ancêtre. Par exemple: la mort causée par suicide, par accident, par la lèpre, par la variole. Dans ces cas, on n'accomplit pas tous les rites funéraires. Cf. E. IKENGA-MATUH, *Comparative Studies...*, p. 147.

12/ Extrait de la prière d'Ezeana OZONWA. Cf. C.I. EJIZU, *Ofo: Igbo Ritual Symbol*, Enugu, Fourth Dimension Publishers, 1986, p. 86.

13/ V.C. UCHENDU, *The Igbo of Southeast Nigeria*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1965, p. 20.

14/ E.A. RUCH and K.C. ANYANWU, *African Philosophy*, p. 93.

15/ O.U. KALU, « Precarious Vision: The African's Perception of His World » in O.U. KALU, *African Cultural Development*, Enugu, Fourth Dimension Publishers Ltd., 1978, p. 42.

16/ E. IKENGA-METUH, *Comparatives Studies...*, p. 189.

C'est encore *la vie humaine*, la réussite et l'accroissement de cette vie, qui demeurent *au centre* de la cosmologie africaine. L'univers est perçu comme formant un tout. Il n'y a pas de distinction nette entre le naturel et le surnaturel, entre les êtres animés et les inanimés. On croit à la présence du sacré dans le profane, aux êtres spirituels et cosmiques qui agissent dans les événements importants et dans toute question se rapportant à la vie<sup>13</sup>. Il existe une communication intense de forces entre les deux mondes : celui des esprits (*ala muo*) et le monde physique et humain (*ala mundu*).

On se représente *le monde des esprits* peuplé de myriades d'êtres spirituels, esprits sans corps et forces cosmiques, qui interviennent sans cesse dans la vie humaine. Beaucoup d'entre eux, l'Être Suprême, l'esprit des ancêtres et les divinités tutélaires sont bienfaisants, d'autres sont ambigus et quelques-uns mauvais. On les considère aussi réels que les êtres humains. Ils exercent une influence bonne ou mauvaise. Il est possible d'entrer en relation avec eux.

Ces forces, pense-t-on, *sont présentes* dans le monde humain. Selon cette vision, quand l'Africain voit une pierre, une plante ou une personne humaine, il y discerne également une force cachée<sup>14</sup>. Tout objet physique, dans l'univers visible, peut servir d'intermédiaire aux êtres spirituels et aux forces cosmiques pour déployer leur influence. Dans la société, il existe également des personnes maléfiques, des sorciers et d'autres personnes malveillantes, qui peuvent nuire de multiples façons.

Cette vision est essentiellement *précaire* en sa nature et *morale* en son orientation<sup>15</sup>. Les esprits et les forces cosmiques possèdent d'énormes pouvoirs, bénéfiques ou maléfiques. Si l'homme occupe bel et bien la place centrale<sup>16</sup>, il dépend néanmoins des êtres spirituels, dans sa vie et son bien-être général. De ce fait, le comportement moral et les bonnes relations avec les esprits et les personnes sont de première importance afin de maintenir l'harmonie du cosmos. Si l'homme observe strictement les normes de la vie sociale et remplit scrupuleusement les devoirs religieux et coutumiers, il peut réussir à contrecarrer les menaces et les attaques des esprits et des forces néfastes, grâce à l'assistance des divinités et des esprits tutélaires.

Ainsi donc, la vie humaine et l'expérience globale de l'homme sont comprises comme imbriquées étroitement à *l'activité des esprits et des forces mythiques* qui font partie de la cosmologie. C'est une vision essentiellement

dynamique et qui englobe tout le réel. Elle rend cohérentes et compréhensibles les idées et les croyances ainsi que les pratiques qui en découlent.

## II. CAUSES DE LA MALADIE

Pour comprendre le sens et le processus de guérison, il est nécessaire également de voir comment l'Africain *explique la maladie*. Tandis que la médecine moderne, occidentale, cherche une explication rationnelle et scientifique sans faire intervenir des causes en dehors du domaine expérimental<sup>17</sup>, l'approche de l'Africain est différente. Selon la vision décrite plus haut, d'un univers de forces qui agissent les unes sur les autres, du monde des esprits qui interviennent sans cesse, des principes constitutifs de la personne qui la relie à tous les niveaux du réel, la maladie peut être provoquée par *diverses causes extérieures*<sup>18</sup>.

On distingue surtout *trois sortes de causes*: physiques, socio-morales et mystico-spirituelles<sup>19</sup>. Les exemples de chaque catégorie abondent ; cependant, il n'est pas toujours aisé de les classer car les cas se recoupent.

Les incidents, considérés normalement comme accidentels et de moindre importance, sont en général attribués à des causes naturelles ou physiques ; ainsi, la piqûre de scorpion, une fracture, la fièvre, la malaria, etc. Mais, même dans ces cas, *l'interprétation* peut s'orienter dans une autre direction surtout si le patient soupçonne l'intervention de quelque force extérieure. Alors se poserait la question comme l'observe justement S.N. Ezeanya : « *Pourquoi ce serpent devait-il attendre cette personne à tel moment ? Une puissance invisible ou quelqu'un d'autre doit être responsable de l'envoi du serpent noir*<sup>20</sup>. »

17/ A. SOFOWORA, *Medicinal Plants and Traditional Medicine in Africa*, Ibadan, Spectrum Books Ltd., 1984, p. 26.

18/ M.M. Iwu, *African Ethnomedicine*, Enugu, Snaap Press, 1988, p. 18.

19/ Je sais bien que J.O. LAMBO a proposé une classification de cinq catégories de causes, à savoir : physiques, psychologiques, astrales, spirituelles et ésotériques. Cf. J.O. LAMBO, « The healing powers of herbs with special reference to obstetrics and gynaecology », in E.A. SOFOWORA (ed.) *African Medicinal Plants*, Ife, Univ. of Ife Press, 1979,

p. 23. Pourtant, je préfère classer les causes en trois catégories, qui recouvrent celle de J.O. LAMBO.

20/ S.N. EZEANYA, « Healing in Traditional African Society », *West African Religion*, 1976, p. 6.

21/ E. IKENGA-METUH, « African Traditional Medicine and Healing »: A Theological and Pastoral Reappraisal », *Lucerna*, 6, 1, 1985, p. 8.

22/ A.O. AWOLALU and P.A. DOPAMU, *West African Traditional Religion*, Ibadan, Onibonje Press, 1979, p. 85.

23/ C.I. EJIZU, « Healing as Wholeness... », p. 8.

Les causes socio-morales et mystico-spirituelles offrent une idée plus claire de l'explication holistique de l'Africain. S'agit-il de maladies graves telles que folie, lèpre, tuberculose, ou de malheurs comme la mort prématurée, la sécheresse, la stérilité, on attribuera la cause à la faute d'un individu, du groupe ou de la parenté, aux défunts comme aux vivants. Même si la cause naturelle est connue ou du moins soupçonnée, la question cruciale demeure : « Pourquoi telle personne ou tel groupe sont-ils victimes d'un malheur ? » Seul peut y répondre le devin expérimenté avec l'aide de l'esprit tutélaire ou le médium et le prophète « *au regard pénétrant* ».

Ce système de causes est très souple et laisse une grande marge *d'explications possibles* des maladies et des malheurs qui sont connus par l'Africain. Il est important d'identifier à quel niveau se situe le problème, soit le niveau physique, psychique ou social. En dernière analyse cependant, on dépiste le plus souvent la cause dans la mauvaise volonté de la victime, le mauvais œil ou la malédiction d'une personne de l'entourage, la violation d'un tabou, la transgression des normes de la relation sociale par le patient, le groupe ou des membres de la famille. La cause peut encore être attribuée à l'action d'un sorcier, à la vengeance d'un ancêtre, d'une divinité ou même de l'Être Suprême parce qu'on a manqué aux devoirs religieux<sup>21</sup>. Parfois des maladies ou des malheurs sont associés à des divinités ou à des forces cosmiques précises<sup>22</sup>.

Ainsi donc, la maladie s'explique plutôt par **plusieurs causes** que par une seule. Elle peut être expérimentée dans un ou plusieurs domaines ; c'est néanmoins la personne entière, en toutes ses dimensions, qui en est atteinte<sup>23</sup> et nécessite une guérison totale.

### III. SENS DE LA GUÉRISON

Jusqu'à présent, notre exposé sur la vision africaine de la vie et du cosmos, et sur les causes de la maladie, visait surtout à présenter le cadre qui permet de mieux comprendre le thème principal de cet article, à savoir le sens et le processus de la guérison. D'abord le sens.

Pour l'Africain, la notion de guérison est essentiellement **holistique**. Comme la maladie ou tout autre malheur affecte la personne entière en toutes ses dimensions, la guérison, elle aussi, s'étend à tous les domaines : physique, psychique, social, religieux, écologique et professionnel.

Tout comme la maladie qui s'intègre dans la **vision cosmologique**, ainsi la guérison. Celle-ci implique donc : restaurer la santé physique et psychique ; rétablir ou maintenir l'équilibre fragile dans le cosmos entre les différents plans de la réalité, auxquels sont reliés les êtres humains. De plus, la guérison comme telle est essentiellement liée à la *religion*. L'Africain considère l'art de préparer les remèdes et les dons de guérir comme provenant directement des divinités tutélaires et des esprits<sup>24</sup>.

Chez les Yorubas, la divinité « Osanyin » est le patron des guérisseurs<sup>25</sup>. Chez les Igbos, « Agwu » enseigne à ses adeptes les effets curatifs des herbes, des plantes et des objets. Plus fondamentalement encore, la vocation de guérir est vue comme une **vocation divine**, spéciale. La divinité tutélaire elle-même fait connaître son choix d'un candidat. Après une période d'apprentissage, la personne est initiée au métier et au culte de la divinité, de l'esprit ou des ancêtres ; elle peut alors compter sur leur assistance si toutefois elle respecte les tabous et normes prescrits<sup>26</sup>.

La guérison comprend tout **un éventail d'activités**, qui s'étend de la simple pratique à soulager la souffrance jusqu'aux rites de purification. Au sens fort, elle s'applique avant tout aux cas où la maladie aurait déstabilisé l'harmonie de l'individu ou du groupe, ou encore l'unité organique qui existe entre les différents niveaux du réel. Les anciens que j'ai consultés insistent sur ce point. La vraie guérison cherchera donc à rétablir l'harmonie cosmique dans le patient d'abord, considéré comme une unité microscopique, et avec le reste du monde ensuite. Même si tel domaine particulier, physique, psychique, social ou religieux retient surtout l'attention, c'est toute la personne qui doit être guérie.

En définitive, l'intérêt et le sérieux que l'Africain manifeste pour les questions de la santé et de la guérison, font partie de sa préoccupation générale de **la vie** qui doit atteindre sa plénitude. Aylward Shorter souligne fort bien ce fait : « *Santé et guérison sont les valeurs les plus importantes dans la religion traditionnelle africaine, étant donné qu'elles sont liées au thème fondamental de la vie. Pour l'Africain, la maladie est une diminution de la vie,*

24/ A. SOFOWORA, *Medicinal Plants...*, p. 13.

25/ A.O. AWOLALU and P.A. DOPAMU, *West African Traditional Religion...*, p. 80.

26/ E. IKENGA-METUH, *Comparative Studies...*, p. 224.

27/ A. SHORTER, *Prayers in the Religious Traditions of Africa*, Nairobi, 1975, p. 60.

28/ E.A. RUCH and K.C. ANYANWU, *African Philosophy...*, p. 87.

29/ M.M. IWUH, *African Ethnomedicine...*, p. 7.  
30/ J.S. MBITI, *African Religions and Philosophy...*, pp. 166-181.

31/ E. IKENGA-METUH, *Comparative Studies...*, pp. 229-230.

*une menace à la vie. Demander la guérison est certainement l'objet le plus commun de la prière*<sup>27</sup>. » L'importance et le sens de la guérison se mesurent à cette valeur fondamentale de la vie.

#### IV. PROCESSUS DE LA GUÉRISON

Le processus de la guérison découle des points exposés jusqu'à présent. D'ordinaire l'Africain considère que **toute la personne**, en toutes ses dimensions, est atteinte par les maux<sup>28</sup>. C'est pourquoi le processus de guérison se déroule sur plusieurs plans à la fois : physique, psychique, émotionnel, social, religieux<sup>29</sup>. Il comprend un large éventail d'activités, qui fait appel aux diverses catégories de guérisseurs dont le but premier est d'assurer la guérison totale et de rétablir l'harmonie perturbée de la personne ou du groupe.

Les témoignages de différentes parties de l'Afrique montrent clairement que trois classes de personnes interviennent surtout, dans le processus de guérison, à savoir : *le devin*, « *l'homme de la médecine* » ou *l'herboriste et l'expert rituel*<sup>30</sup>. Comme la classification revêt peu d'importance dans les sociétés traditionnelles, la même personne peut cumuler les trois rôles à la fois.

*Le rôle du devin* est décisif du fait qu'on attribue l'origine de la maladie ou de tout autre malheur à un être spirituel ou à une force cosmique qui intervient directement ou par une médiation. La réussite ou l'échec de tout le processus dépend de son diagnostic. Il revient au devin de définir les causes et de préciser les diverses formes de la thérapie. Dans cette recherche<sup>31</sup>, il compte fortement sur l'assistance de la divinité tutélaire ou de l'esprit protecteur.

Après cette première étape, c'est la cure proprement dite. Selon les diagnostics établis, l'herboriste et l'expert rituel entrent en jeu.

Les cas de guérison et de malheurs conjurés par les guérisseurs abondent de plus en plus dans les sociétés traditionnelles. Pour illustrer le processus, qu'il suffise de rapporter un exemple dont j'ai été témoin en partie :

*Dans une cité très active du Nigéria, un jeune employé du Bureau des douanes et des impôts, à l'avenir très prometteur, est tombé en syncope durant le travail. On le transporta vite à l'hôpital le plus proche. Il reprit conscience après un jour de soins. Le patient, cependant, ne cessa de se plaindre du manque d'appétit et d'une fatigue excessive. Néanmoins, on le congédia de*

*l'hôpital après deux semaines de traitement : la santé, toutefois, n'était pas rétablie complètement.*

*En tant que malade externe, il alla régulièrement à l'hôpital pour recevoir les soins nécessaires. Un jour, pendant la consultation chez le médecin, il tomba de nouveau en syncope et manifesta des signes d'épilepsie. Sur ce fait, le personnel médical décida d'en informer la famille.*

*Le père, attaché aux coutumes ancestrales, s'en alla consulter un devin. Celui-ci le laissa insatisfait, car il ne sut trouver ni le nom de son fils ni la ville de son travail. Finalement, un ami le conduisit chez un devin très réputé, qui habitait dans une région lointaine.*

*Cette fois-ci, ils reçurent une explication très détaillée et satisfaisante. D'entrée, le devin sut donner des informations exactes sur le patient. Il expliqua ensuite que son fils est victime de l'action d'un sorcier qui veut le faire mourir ou du moins le rendre inutile. La raison en est que le jeune homme a rompu la promesse de mariage avec une fille. Celle-ci, désespérée et furieuse, cherchait vengeance. Elle est allée trouver un sorcier qui lui a confectionné des fétiches ; elles les utilise contre le jeune homme. Outre ces informations, le devin enjoignit au père d'aller chez tel herboriste et expert rituel bien connu, dans sa propre ville, afin de débarrasser son fils du mal. Il promet, en plus, que dans l'espace de sept semaines, la maladie aurait notablement diminué, si toutefois le fils coopérait avec l'herboriste.*

*Le jeune homme alla trouver aussitôt le guérisseur désigné par le devin. Le traitement se fit à la fois par les herbes, les rites propitiatoires et l'usage de fétiches protecteurs. Tandis que le guérisseur fournissait les herbes et le matériel de préparation, la famille pourvoyait au nécessaire pour les sacrifices rituels et la fabrication des fétiches. Après deux semaines environ de traitement, le patient éprouva une amélioration notable ; après trente-cinq jours, il trouva sa santé rétablie et demanda au guérisseur de pouvoir reprendre son travail.*

*La dernière séance du traitement dura plus longtemps que les autres fois. Sur instructions de l'herboriste, la famille du patient devait fournir un bélier, trois coqs et une quantité notable de nourriture. Il fallait également faire venir le prêtre de la divinité de la terre, au lieu sacré désigné, pour les fonc-*

*tions rituelles. Le traitement commença avec le sacrifice d'un coq au lieu sacré de la famille ; un autre coq fut sacrifié sur le symbole de la divinité tutélaire (Agwu). Accompagné des deux assistants, du patient et de la famille, le devin se rendit ensuite au lieu sacré de la divinité de la terre du village (Okwu Ala). Là, le prêtre offrit le bœuf en disant de longues prières d'actions de grâce et de supplication pour implorer la protection sur le jeune homme, surtout en son lieu de travail. De retour à la maison, le guérisseur donna à son client un petit vase (udu) avec l'ordre de le garder soigneusement à la maison ainsi que les tabous qu'il contenait. La séance se termina par la fête.*

*Trois ans ont passé maintenant depuis cette guérison ; le jeune homme se trouve toujours en bonne forme et réussit bien dans son travail ; il ne se plaint d'aucun ennui sérieux de santé.*

Cet exemple illustre bien l'approche de la guérison sous les divers aspects, avec une attention spéciale au domaine physique, mythique et religieux.

Il y a des malheurs tels que perte de la récolte, mort prématurée, stérilité, désordre mental et d'autres, qui sont attribués à des causes morales et sociales telles que : enfreindre un tabou, profaner la terre, négliger des obligations religieuses de la part d'un individu, de la famille ou du groupe. Dans ces cas, le processus de guérison emploierait plutôt les moyens et les rites qui puissent rétablir l'harmonie cosmique et surtout les relations sociales, morales et spirituelles. Chez les Igbo, quand il s'agit de la profanation de la terre (Alu), on aura recours aux rites de purification (Ikpu Alu) qui devront rétablir l'harmonie cosmique et assurer de meilleures relations dans le groupe.

## V. INDICES DE CONTINUITÉ

Les valeurs de l'expérience culturelle africaine ont été l'objet d'une campagne de dénigrement, continue et sévère, au nom de la culture et de la civilisation occidentales. Aucune de ces valeurs probablement n'a réussi à survivre et à se transformer autant que celle du *système africain de guérison*<sup>32</sup>. Les raisons se comprennent aisément. D'abord, la santé concerne tous les aspects du principe fondamental de la vie ; on cherche par tous les moyens à maintenir et à prolonger la vie. En tout cas, la campagne de dénigrement à l'endroit de la guérison africaine, par des Européens ou des Africains à la mentalité occidentale, s'est développée, en grande partie, plutôt à partir de préjugés culturels et d'une arrogance intellectuelle que de faits sûrs et vérifiables.

Plus important encore, *la cosmologie indigène* qui souligne le rôle des forces invisibles dans la vie et les affaires des hommes, demeure toujours présente dans la mentalité des Africains. Aujourd'hui, quand surviennent de graves crises, on aura volontiers recours aux méthodes traditionnelles, qui se vérifient très utiles pour faire face aux problèmes.

Certes, la médecine occidentale, les hôpitaux et les cliniques modernes ont exercé un impact appréciable en Afrique. En outre, l'influence de la culture européenne et du christianisme sur la guérison traditionnelle a été considérable. Des guérisseurs et des devins, par exemple, ont adopté l'une ou l'autre nouvelle religion dans le continent. Des plantes et des herbes médicinales ont été abandonnées, certains objets détruits, des pratiques de guérison, surtout celles qui paraissaient étranges, délaissées. Des systèmes concurrents d'explication de la maladie ont contribué, dans une certaine mesure, à relativiser la cosmologie africaine et la confiance des gens dans leurs propres idées.

Il n'est pas exagéré de dire, cependant, que **la continuité l'emporte sur la discontinuité** dans ce domaine de la guérison. Comme le remarque fort justement le professeur M. Iwu : « *La majorité des Africains dépendent, entièrement ou en partie, des méthodes de guérir utilisées par leurs ancêtres* »<sup>33</sup>. Dans plusieurs régions africaines, la guérison traditionnelle conserve toujours toutes les étapes prévues, y compris la divination et les pratiques rituelles. Dans les villes, cependant, où l'influence occidentale est plus forte, plusieurs guérisseurs s'efforcent de s'adapter aux données majeures de leur environnement. Tout en opérant la guérison dans le cadre traditionnel, certains font un large usage des plantes médicinales pour attirer les convertis aux autres religions ; d'autres demandent à leurs clients d'organiser des cérémonies religieuses et rituelles selon leur propre croyance.

On peut encore discerner des signes de continuité des idées traditionnelles dans le phénomène très répandu aujourd'hui en Afrique, celui de *la guérison par la foi, la prière et d'autres manifestations spirituelles*. Ce phénomène se vérifie surtout dans les deux grandes religions, le christianisme et l'islam. Un expert de l'islam chez les Yorubas du Nigéria, E.D. Adelowo, souligne que beaucoup de guérisseurs musulmans Yorubas exercent non seulement la divination mais encore « prescrivent d'offrir en sacrifice des cho-

33/ M.M. IWUH, *African Ethnomedicine...*, p. 6.  
34/ E.J. ADELOWO, «A Comparative Look at the Phenomenon of Divination as an Aspect of Healing

Processes in the Major Religions in Nigeria», in *Asian Journal of Theology*, Vol. 3, n° 1, April 1989, p. 222.

ses locales et traditionnelles»<sup>34</sup>. Dans un autre contexte, j'ai essayé de montrer que la faveur dont jouissent les fondateurs des Eglises indépendantes et des groupes charismatiques, dans la plupart des régions de l'Afrique contemporaine, est liée à leur pratique de la guérison.

Il est intéressant de noter que la conception et l'approche de la guérison, dans ces groupes religieux, ressemblent étroitement aux idées et aux procédés traditionnels. Le cadre général peut rester chrétien ou musulman. Mais la méthode de guérir est nettement syncrétiste. On mélange des éléments de différents systèmes pour rétablir la santé qui, pense-t-on, a été perturbée par une faute personnelle ou par l'action de forces maléfiques. Prophétie, visions et rêves sont des manifestations essentielles dans ces groupes. Le processus de guérison comprend des rites propitiatoires, y compris la purification de souillures et l'expulsion de forces maléfiques; à cette fin, on utilise largement les sacramentaux tels que l'eau et l'huile.

## conclusion

Notre réflexion sur le sens et le processus de guérison s'est efforcée de montrer que la recherche d'une **santé intégrale** en toutes ses dimensions, est la préoccupation majeure de l'expérience de la vie africaine. Cette santé intégrale est plus qu'un bien-être physique; elle inclut la relation avec la nature, l'espérance de la survie après la mort et l'intégration sociale, psychique, morale et cosmique.

En conséquence, l'idée de guérison prend sa pleine signification à l'intérieur de la vision globale de la vie et du réel, qui caractérise la cosmologie africaine. Sans l'harmonie cosmique, les êtres humains ne peuvent réussir pleinement leur vie sur terre. C'est pourquoi, dans le processus de rétablir la santé ou de conjurer des malheurs, l'accent porte moins sur la cure par les plantes que sur **l'intégration de toute la personne dans le contexte de sa vision du monde**. C'est cela qui paraît être l'assertion la plus importante de l'approche africaine de la guérison; elle est aussi le facteur majeur qui explique l'attrait et la persistance du processus de guérison chez la majorité des Africains.

*Christopher I. Ejizu*

*University of Port Harcourt  
East-West Road  
Choba P.M.B. 5323  
Port Harcourt (Nigéria)*

# DIABLE, UN PRODUIT IMPORTÉ EN AFRIQUE? QUE DEVIENT-IL AUJOURD'HUI?

par Zéphyrin Maba et Jean Peeters

*Abbé Zéphyrin Maba: successivement vicaire, curé, doyen, recteur à l'ISSR Kinshasa et recteur du Grand Séminaire à Kinshasa. Actuellement responsable du Centre Pastoral diocésain de Boma. Licence en théologie pastorale.*

*Père Jean Peeters, c.i.c.m. : licence en théologie, successivement vicaire et curé en ville et en brousse. Récemment études de catéchèse à Lumen Vitae et de Sociologie du développement à Louvain-la-Neuve. Membre de l'équipe du Centre.*

---

Après avoir fait régner la terreur pendant des siècles en Occident, on dirait que le diable et les démons occupent une place de plus en plus grande en Afrique bantoue et notamment au Zaïre. Pourtant on aurait pu croire que la première et la deuxième vagues d'évangélisation avaient définitivement muselé ce produit de l'enfer. Depuis une trentaine d'années au contraire, ses manifestations sont de plus en plus publiques. Parfois, c'est un village qui a recours au prêtre pour le libérer du diable ou des « mauvais esprits ». En d'autres endroits, ce sont des individus jeunes ou adultes qui parlent avec volubilité une langue incompréhensible. Pour leurs amis, « ce sont les démons qui s'expriment par leur bouche ». Il est inutile de citer les diverses possessions diaboliques et les pièges tendus à des commerçants, à des artisans ou à des agriculteurs.

## *I. « DIABLE-DÉMONS-MAUVAIS ESPRITS »*

### **Petite histoire de leur infiltration**

Apparemment, les proverbes ne parlent pas de ces réalités, ce qui indique déjà que leur introduction dans le vocabulaire est relativement récente. Dès

le XVI<sup>e</sup> siècle en effet les moines portugais sillonnaient le Royaume du Kongo mais leur influence resta limitée. Par contre, les missionnaires protestants et catholiques installaient leurs postes et fermes-chapelles, dès la fin du siècle précédent. Dans leurs malles et dans leur subconscient, ils importaient une bonne partie de l'imagerie occidentale au sujet du diable et de Satan. Deux siècles à peine venaient de s'écouler depuis la fin des épidémies de possessions en Europe. Les campagnes occidentales, berceau de nombreux évangélistes, résonnaient encore de ces récits terrifiants.

## **1. résistance bantoue à l'envahisseur**

L'arrivée des missionnaires coïncidait avec l'installation du pouvoir colonial sur l'ensemble du pays. Il en résulta que la société traditionnelle bantoue, équilibrée et régie en grande partie par le système de sorcellerie, se trouva soudain déséquilibrée dans ses éléments constitutifs. En effet, l'autorité des chefs et des anciens est bafouée par les «étrangers», les clans sont désappropriés de certaines de leurs terres, des jeunes, initiés au langage et aux habitudes des Blancs, commencent à accumuler des richesses que les sages du village sont incapables d'acquérir. Le régime de la propriété privée commence à dominer celui de la propriété clanique. Mais c'est surtout la construction des hôpitaux et des dispensaires qui mettra la tradition à l'épreuve car la recherche des causes de la maladie ou des décès était un des grands moyens utilisés par les chefs et les anciens en vue de dominer la société.

Face à cet envahissement et devant la menace de destruction, la société bantoue opposa une résistance farouche. Elle fut rarement violente ou armée, mais elle se manifesta surtout sur le plan culturel. A la multiplication des décès suite aux épidémies dues aux maladies «importées», telle que la rougeole, la grippe et la variole, correspond une pluie d'accusations en sorcellerie. Les catéchumènes sont visés spécialement, mais les agents de l'Etat, les prêtres et les missionnaires ne sont pas épargnés. Plusieurs d'entre eux seront soumis à leur insu à l'épreuve de l'ordalie (épreuve du poison). Certains en mourront sans savoir qu'ils ont été victimes d'un empoisonnement<sup>1</sup>.

## **2. la sorcellerie**

La sorcellerie restait ainsi le seul domaine dans lequel la société bantoue n'avait pas été entièrement dominée. Elle résistait vaillamment à l'envahissement des structures occidentales, religion chrétienne y comprise. Il n'est

donc pas étonnant dans ces conditions, que les catéchumènes, les néophytes et même les prêtres aient vu dans ces oppositions, l'action de l'**ennemi traditionnel** de l'Eglise: le diable-satan-démon. La Bible et la Tradition patristique foisonnent en effet de récits semblables à ceux dans lesquels ces premiers chrétiens bantous étaient impliqués. La tentation était grande d'utiliser la prière et les sacramentaux en vue d'exorciser ou de « protéger » les communautés naissantes.

Pour rendre justice à l'histoire, il faut cependant noter que plus d'un responsable religieux réagit contre cette tentation d'attribuer les actes de sorcellerie au diable des chrétiens. Ainsi Mgr Nathalis de Clenn avait plusieurs fois déconseillé aux prêtres de célébrer l'Eucharistie dans les villages où il n'y avait pas encore de communauté chrétienne<sup>2</sup>. Il ne faut pas, disait-il « que le prêtre catholique soit assimilé au féticheur dans la lutte anti-sorcier ». De même, Monseigneur de Clercq, alors Vicaire Apostolique du Haut Kasai, dans une lettre concernant le phénomène « buloji ou mupongo » disait :

« Il faut exclure toute terminologie européenne telle que sorcier, sorcellerie, witchraft, sorcery... car ces appellations... ont l'inconvénient d'englober quantité de mentalités et de croyances disparates d'âges (et de continents) lointains. En éveillant chez les uns l'idée d'intervention diabolique... chez d'autres une influence "surnaturelle", ces appellations faussent dès le début les points de vue et enveloppent la réalité d'un brouillard indéfinissable<sup>3</sup>. »

### 3. modernisation du vocabulaire

Peu à peu, les chrétiens rejetèrent les principales pratiques de sorcellerie considérées comme « diaboliques ». Le vocabulaire traditionnel s'estompait lentement, laissant supposer une conversion de mentalité. Pourtant le mécanisme profond qui sous-tend la conception bantoue du monde, du mal et du bonheur, persistait imperturbablement à travers une terminologie « moderne ». Comment imaginer, en effet, qu'une structure mentale de société, fonctionnant depuis de nombreux siècles, puisse disparaître en deux ou trois générations ?

1/ ASA DALMAN, *L'Eglise à l'épreuve de la tradition*, Editaf, 1985, pp. 114-115.

2/ Il faut se souvenir qu'à cette époque, l'Eucharistie se célébrait tôt le matin dans une chambrette sur une petite table tournée vers le mur. Les habits liturgiques et les textes lus en latin à mi-voix accen-

tuaient encore l'aspect « magique » ou « féticheur » aux yeux des curieux.

3/ Mgr Auguste de CLERCQ, *Les chrétiens devant le Mupongo-buloji*, Editions de l'Archidiocèse de Kananga, 1985, p. 4.

Le schéma explicatif du monde demeurait bien vivant, **mais les acteurs avaient changé de nom** : le «ndoki-buloji-mupongo-sorcier» responsable du mal devenait «satan-diable-démon» ! Les fétiches protecteurs et les amulettes disparaissaient, remplacés par des scapulaires-médailles-chapelets-eau bénite. Dans la région du Bas-Zaïre, la population donnait au prêtre le nom de «féticheur de Dieu» ! Inconsciemment, ce dernier entrait en compétition avec le «féticheur des esprits» dans la lutte contre l'origine de tous les malheurs de la société. En utilisant ainsi un **vocabulaire biblique**, les premiers chrétiens avaient l'impression d'être plus capables de dialoguer avec les Blancs, car cette nouvelle terminologie paraissait «civilisée» !

Il semble donc que c'est depuis cinq ou six générations seulement que le «satan-diable-démon» soit né en Afrique Centrale. On pourrait peut-être même dire que c'est depuis la reconnaissance officielle du Kimbanguisme dans les années 70, que les «mauvais esprits» et les «esprits sataniques» ont vu le jour !

Pourtant il semble que lors de la première évangélisation de Royaume Kongo au XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle, le vocabulaire aurait été adapté afin d'éviter les équivoques. Selon le dictionnaire de Bentley édité en 1885, le terme *nkadi-aphemba* «aurait été importé d'Angola par des catholiques romains». Une brève analyse linguistique montre que le terme «Phemba» symbolise le bien, le bon, l'innocence, tandis que «Nkadi» exprime la négation-même de tout cela. Ce terme aurait donc probablement été fabriqué de toute pièce par les premiers missionnaires portugais pour désigner le vrai «satan-diable» de la Révélation.

Les premiers évangélistes ont donc déployé une intense activité linguistique afin d'adapter le vocabulaire local (kikongo) aux réalités totalement nouvelles de la Révélation. Malheureusement, en deux cents ans, ce terme a perdu son contenu spécifiquement chrétien de «diable-tentateur-opposé» et depuis longtemps déjà il s'emploie aussi à désigner des réalités qui n'appartiennent plus au contenu de la Révélation, mais qui sont du monde culturel strictement bantou : «ndoki-buloji-mupongo».

#### 4. multiplication des «activités diaboliques»

Depuis les années 70, la société zaïroise est mise à rude épreuve : crise économique et morale, désorganisation des services sociaux, corruption généralisée, enrichissement rapide de certains, tarissement des sources, raréfaction

des terres productives, érosion des terres, faillite de la médecine moderne, etc. Dans ces conditions, il était évident que le schéma explicatif du malheur basé sur la théorie du « bouc émissaire » devait revivre de plus belle<sup>4</sup>. De son côté, la philosophie de l'authenticité fait resurgir des termes et certaines pratiques de la sorcellerie ancienne, sans toutefois renier entièrement le vocabulaire dit « chrétien ».

Depuis quelques années, il semble que cette terminologie traditionnelle s'utilise plutôt lors de manifestations collectives, surtout en milieu rural ! Les féticheurs-chasseurs de sorciers et fabricants de protections se montrent de plus en plus ouvertement depuis quelques années, à la demande des villages.

Par contre, le « diable-satan-démon-mauvais esprit » semble avoir élu domicile de préférence dans les villes et les cités : il semble se spécialiser dans des cas individuels de possession ou d'envoûtement. Certains films ou émissions de radio, ainsi que la multiplication de certains groupes du Nouveau charismatique, pourraient endosser en partie la responsabilité de cette progression spectaculaire du « diable ». Actuellement, de nombreux mouvements religieux et sectes se spécialisent, surtout dans les villes et les cités, dans la chasse aux démons-diabes et dans les séances d'exorcisme<sup>5</sup>. Le vieil adage du XVI<sup>e</sup> siècle continue à se vérifier, cette fois sur le continent africain : « Quand on évoque le diable, il apparaît aussitôt. »

Des démons commencent en effet à s'exprimer par la bouche de « possédés » ; certains parmi ceux-ci entrent en transe à la vue de symboles religieux, ou en présence d'un prêtre. Ce phénomène de la possession existait déjà dans la tradition, mais il s'agissait alors chaque fois d'un esprit ou d'un ancêtre bien déterminé qui prenait possession temporairement d'un membre du clan et toujours dans un but bien défini : des messages à adresser au clan !

Actuellement, la déviation est manifeste, mais ce qui est étonnant, c'est que ces phénomènes, il y a dix ans, étaient circonscrits à la ville de Kinshasa et étaient relativement rares. Aujourd'hui, ils apparaissent peu à peu dans les grandes villes de l'intérieur et paraissent plus nombreux parmi les adeptes

4/ Jean PEETERS, *Prier pour la guérison ?*, Epiphanie, Kinshasa, 1987 : voir le chapitre concernant le glissement de vocabulaire pp. 21-24.

5/ Il est étonnant de constater qu'actuellement au Zaïre, c'est le département de « Culture et Arts » qui

donne à ces groupes religieux, l'autorisation de pratiquer l'art de guérir. L'autorisation porte la mention : « guérisseur spiritualiste », alors que le féticheur sera le « guérisseur traditionaliste » !

tes de certaines sectes ! Les petites cités et les brousses restent toujours le domaine privilégié de la sorcellerie traditionnelle. Le « diable » emprunterait-il lui aussi les grands axes routiers comme les commerçants ?

## II. PRATIQUE PASTORALE DE L'EGLISE

### 1. nouveau testament et les jeunes églises

Dans la parabole de l'ivraie, Jésus le qualifie d'« ennemi ». C'est lui qui est entré dans le cœur de Judas en Jean 13,27 et Luc 22,3. C'est encore lui qui voulait détourner Jésus de sa route, par l'intermédiaire de Pierre en Matthieu 16,23. C'était lui déjà qui avait tenté Jésus au désert, et c'est toujours lui qui tend un piège à Ananie en Actes 5,3. Cet « ennemi », le satan-diable, c'est le véritable **ennemi du Royaume**, celui dont Jésus est venu briser le pouvoir sur la terre.

Pourtant lorsque Pierre, Judas et Ananie sont « possédés » par ce satan-diable, personne ne les exorcise, pas même Jésus ! Au contraire, il dialogue avec Judas en essayant de le convertir et il rectifie les paroles du Satan lors de son séjour au désert.

Par contre, lors des guérisons, on dira très fréquemment que Jésus « chasse les démons ». Il faut savoir en effet que depuis l'époque antique en passant par le temps de la domination de Babylone et par l'époque assyrienne, de tous temps, les Juifs attribuaient certaines maladies à l'action de « démons » ou de « mauvais esprits ». Ces derniers semblent donc **appartenir bien plus à la culture judéo-chrétienne qu'au contenu révélé**. Pourtant les Evangélistes et les Apôtres se conformeront à la mentalité populaire et emprunteront fréquemment son langage.

Les jeunes Eglises de Jérusalem, de Corinthe et de Rome n'agiront pas autrement. Les premiers chrétiens ont parlé le langage de leur époque. Ils « chassaient les démons » car ils y voyaient l'origine de la maladie et de bien de leurs malheurs. Comme Jésus et les Apôtres, ils eurent cependant bien soin de ne jamais s'établir guérisseurs professionnels ni d'établir des maisons de soins. Pour eux en effet, les guérisons physiques ou psychologiques n'étaient qu'un des nombreux signes de la venue du Royaume.

Les Pères de l'Église n'avaient d'ailleurs pas d'autre pratique. Dans son Apologie, Tertullien menace les païens : « *Pour nous venger contre vous les païens qui nous insultez, ce serait assez que de vous abandonner comme une place ouverte aux entreprises des esprits impurs* »<sup>6</sup>.

Et Cyprien dans « *Ad Demetrius* » d'expliquer comment les démons hurlent en quittant le corps des possédés. Athanase enfin n'hésite pas à affirmer que « *jadis les démons abusaient les hommes par des apparitions de diverses natures : embusqués auprès des sources, dans les arbres, dans les rochers, etc. Mais depuis la venue du Christ-Dieu, ces tromperies ont pris fin* »<sup>7</sup>.

Il semble donc que les Pères employaient volontiers ce terme « démon » pour désigner des phénomènes propres à la culture de l'époque et du lieu. Par contre, ils réservaient le terme « satan-diable » pour désigner l'Ennemi du Royaume, celui qui veut faire trébucher l'homme en s'opposant au plan de Dieu.

## 2. aujourd'hui

Bien des chrétiens en Afrique et au Zaïre sont encore persuadés que les « démons » sont à l'origine de leurs maladies ou de leurs échecs. Ils oublient que ce terme appartient au monde culturel occidental. Ils mettent cependant les prêtres à contribution. Beaucoup parmi ceux-ci suivent dans ce cas, la pratique traditionnelle de l'Église : ils parlent le langage des chrétiens et utilisent largement les sacramentaux, surtout l'eau bénite et les bénédictions. Ce faisant, ils se rendent bien compte qu'ils n'ont pas affaire au vrai « Satan-ennemi du Royaume », mais ils veulent venir en aide aux fidèles qui attendent ce geste de foi afin d'être réconfortés.

D'autres prêtres se sont aventurés plus loin sur la piste des bénédictions et des exorcismes, utilisant parfois comme tel, un rituel traditionnel, mais... baptisé ! Certains de ces rituels sont en effet riches d'une symbolique très significative telle que la réconciliation, la reconnaissance d'une faute, etc. On ne peut cependant nier que cette pratique risque d'être lue par les fidèles selon le registre des pratiques magiques. C'est pourquoi certains évêques ont pris des mesures afin d'orienter cette pastorale des malades.

6/ *De Idolatria*

7/ *De l'Incarnation du Verbe*, Editions Sources chrétiennes, n° 47/18.

Quelques prêtres enfin ont réussi à dépasser une « pastorale à l'aveuglette » pour allier leur acquis théologique et biblique à un minimum de connaissances en psychologie, en sociologie ou en psychiatrie. Ainsi, l'abbé Kibwila-Yala, après plusieurs années de pratique de « prières de réconciliation », vient d'être détaché afin d'ouvrir une « Ecole de prières » à Kinshasa-Ngombe. Il est probable que la création d'un tel centre pourra faire progresser les recherches en vue d'orienter la pastorale vers une action de libération effective des malades.

### 3. domaine caché de satan

Il n'en reste pas moins que, en laissant croire qu'il est mis en déroute sur tous les fronts par de l'eau bénite et par des exorcismes, l'Ennemi du Royaume continue allègrement à semer l'ivraie et à s'insérer malignement dans les rouages de la société et au cœur des activités de l'homme. **Son véritable règne est celui de la corruption**, des détournements de biens publics, du parasitisme familial, de la cupidité et de la sexualité incontrôlée.

C'est là, finalement, le lieu privilégié où il peut mener son action perfide : semer la jalousie et la discorde, aggraver le sous-développement, bref, s'opposer à l'établissement du Royaume de Dieu sur terre.

Malgré quelques retentissantes déclarations du Magistère, la lutte pour le respect de la justice dans les quartiers et dans les villages, ainsi que l'établissement de Communautés de base actives, demeurent trop souvent un souci pastoral secondaire dans l'ensemble du pays.

Il est vrai en effet, qu'il est plus facile d'exorciser les « démons » de la maladie que de conscientiser les communautés chrétiennes afin qu'elles prennent leurs responsabilités malgré l'action de l'Ennemi.

*Jean Peeters, cicm*  
*Procure de Boma*  
*B.P. 120 – Boma (Bas Zaïre)*

*Zéphyrin Maba*  
*Directeur du Centre Pastoral*  
*B.P. 84 – Boma (Bas Zaïre)*

## « LES ESPRITS EXISTENT-ILS ? »

par Michaël Amaladoss

*Dans un article intitulé: «Maladie, esprits et société», M. Amaladoss présente d'abord quelques guérisseurs et s'interroge ensuite sur l'existence des esprits. Nous reproduisons ici la réflexion sur les esprits.*

---

Au sujet de la guérison, on peut se poser beaucoup de questions. Celles que je vais poser sont de deux sortes. La première, d'ordre théorique: «*Quelle est la réalité du monde des esprits, reconnue et acceptée par la plupart des traditions de guérison comme par la pratique religieuse populaire?*» La deuxième, d'ordre pastoral: «*Quelle devrait-être notre attitude pastorale et pratique dans telle situation?*». Quand je parle du monde des esprits, je n'inclus pas Dieu, Créateur et Rédempteur, révélé en Jésus Christ et agissant par son Esprit. Je limite ma question au monde des ancêtres, des esprits et des saints.

### sur l'existence des esprits

Parmi toutes les réponses possibles, on peut exclure deux extrêmes: la réponse «matérialiste» qui ne croit à rien au-delà de la matière et la réponse «animiste» qui voit des esprits partout. Les autres réponses peuvent être classées en trois catégories.

1. Certains *acceptent* la réalité du monde des esprits, avec discernement et sans ignorer les autres niveaux d'explication possible.
2. D'autres considèrent le monde matériel et humain comme *autonome et auto-suffisant* (sans Dieu). On ne croit pas aux interventions préternaturel-

les. Le monde des esprits n'est pas considéré comme possible du point de vue de la raison, même si certains accepteraient ce monde uniquement dans le but de répondre aux besoins sensibles des gens selon leur niveau de développement. On y verrait une utilité fonctionnelle et on tolérerait des représentations qu'on tient pour *imaginaires*. D'autres encore regarderaient ce monde comme des *superstitions* qui sont à éliminer. Par exemple, John O'Donohue, un missionnaire anthropologiste, qui a une longue expérience de l'Afrique de l'Est, écrit :

*« Dans la mesure où les croyances aux esprits sont le fait de la communauté entière, le rôle de la communauté reste important pour guérir certaines maladies. Cette valeur a besoin d'être exprimée aujourd'hui d'une autre manière, et ne peut s'exprimer plus longtemps en termes de croyances aux esprits... Si les croyances dans les esprits s'avèrent comme "non raisonnables", alors personne, en Afrique ou ailleurs, n'a le droit de continuer à y tenir »* (« Spirits and Magic... », Spearhead 68, Eldoret, Gaba, 1981, pp. 26 et 49).

Ce qui est embarrassant dans une telle position c'est que, au nom de la science et de la modernité, on présume que cette irrationalité est en accord avec la vision du monde qui se prétend universelle.

3. Une troisième perspective aborde cette question complexe avec plus de soin. On cherche à *dépasser la dichotomie Dieu-monde*. On donne à Dieu une place dans le monde, non pas comme une cause qui s'ajoute aux autres ou les remplace, mais comme étant présent et actif en toutes choses en tant que fondement. Il ne s'agit pas d'un simple substrat métaphysique, mais d'une relation personnelle, comme Ignace de Loyola l'explique à la fin des Exercices Spirituels dans la contemplation pour obtenir l'Amour.

A l'intérieur de cette perspective fondamentale, on peut distinguer divers niveaux. Si quelqu'un croit à la résurrection et à la communion des saints, il n'a pas besoin ou plutôt il ne doit pas éliminer de nos vies *l'implication des ancêtres et des saints*. De plus, un Dieu qui est présent et actif *se manifeste* lui-même dans divers lieux, de diverses manières et en divers temps. Ces manifestations sont à la racine d'une représentation d'un monde symbolique, qui est contextualisée historiquement, géographiquement et culturellement. Elles sont à l'origine de lieux sacrés, d'événements sacrés, de pèlerinages et de temps sacrés. Normalement, de telles manifestations doivent être discernées avec beaucoup de soin. Mais on ne peut les éliminer a priori. Je suis également ouvert à la possibilité d'accepter que Dieu, quand il désire se manifester dans tel lieu, à tel moment et pour tel peuple particulier, se sert de la conscience culturelle et du langage symbolique de ce peuple.

La réalité de ce monde symbolique est une *réalité relative*. Elle est réelle parce qu'elle s'enracine dans la manifestation divine ; elle est relative parce qu'elle est culturellement contextualisée. Faut-il rappeler que l'Incarnation elle-même est une théophanie de cette sorte, bien qu'elle soit spécifique et unique.

Y a-t-il alors un monde des esprits à proprement parler, quelque part entre les ancêtres (les saints) et les manifestations divines ? On ne peut donner une réponse qu'à partir de l'expérience soumise au discernement. Mais ici on peut tomber dans un cercle herméneutique. Ce que l'on voit est conditionné par ce que l'on croit. Le phénomène est forcément hors de portée de la Science (cf. R.H. Thouless, «An Introduction to the Psychology of Religion» (Cambridge, University Press, 1971, pp. 80-89).

Il peut être utile de préciser encore une fois que notre intérêt ne porte pas sur l'existence ou la non-existence des esprits en eux-mêmes. Notre question est plutôt celle-ci : dans le contexte de la maladie et de la guérison, en acceptant que ce soit un mystère qui dépasse le simple monde matériel, humain et social, *y a-t-il une médiation entre le divin et l'humain*, qui puisse se manifester sous la forme «d'esprits»? Des théologiens catholiques, tout en admettant les ancêtres et les théophanies, peuvent émettre des doutes sur les «esprits» (i.e. anges et démons). Ma propre expérience ordinaire ne me porte pas à prendre position «pour» ou «contre»; je suis ouvert à la poursuite de la recherche et du discernement. Mais j'aimerais me rappeler à moi-même qu'une approche totalement séculière et sceptique est tout autant relative culturellement que l'approche animiste.

## 2. approches pastorales

Du point de vue pastoral, j'aimerais indiquer deux pistes importantes. En tout premier lieu, nous avons à développer, en nous-mêmes et en d'autres personnes, une attitude vraiment *ouverte*, une attitude de *discernement*. Nous avons à décourager une espèce de crédulité qui voit partout des esprits et des miracles. Nous devons nous opposer avec la même force à une vision radicalement séculière et sceptique de la réalité, qui ne laisserait plus aucune place au mystère de la vie. Les gens doivent être rendus attentifs aux différents facteurs physiques, psychiques, sociaux, culturels et mystiques qui jouent un rôle dans la maladie et la guérison. Ces différents niveaux ne devraient pas être confondus ; il ne faut en négliger aucun ; il faut les intégrer tous.

Deuxièmement, nous devons apprendre à vivre dans un *monde pluraliste*. Même si nous acceptons tous la perspective scientifique en ce qui concerne le monde physique et la foi qui engage envers Dieu, il existe «un monde entre les deux» qui peut être imaginé différemment selon l'expérience culturelle et sociale, même à l'intérieur d'une même communauté (cf. M. Douglas, «Natural Symbols: Exploration in Cosmology», N.Y., Random House, (1970). Il y a ici une relativité, non pas en ce qui concerne la réalité, mais sa représentation. On perçoit et l'on expérimente l'absolu d'une façon relative. En adoptant une approche intégrale, il devrait être possible d'accepter et de vivre ce pluralisme, non pas en soi-même, mais dans la relation avec les autres à l'intérieur du contexte de la communauté.

Le Père Eric de Rosny, riche d'une longue expérience sur la guérison au Cameroun, me fit rencontrer un jour une jeune femme avec un charmant garçon de dix-huit mois. Avant la naissance de ce garçon, elle avait déjà eu plusieurs grossesses, accompagnées de cauchemars, qui n'arrivaient jamais à terme. Diplômée, travaillant au gouvernement, elle alla trouver un gynécologue pour un traitement médical, un prêtre pour obtenir ses bénédictions et ses prières, et également un guérisseur traditionnel. Après toutes ces démarches, la jeune femme a eu un accouchement normal. E. de Rosny lui a demandé: «A qui attribues-tu le don de cet enfant?». La réponse de la femme fut simple et brève: «Dieu».

*Michaël Amaladoss, s.j.*

*Borgo Santo Spirito, 5  
C.P. 6139  
00195 Rome (Italie)*

## GUÉRISON AFRICAINE INTÉGRALE :

### RÉFLEXIONS ET LEÇONS

par Aylward Shorter

*Nous concluons notre dossier par quelques réflexions sur la guérison africaine intégrale et certaines leçons qu'on peut en tirer. Ce sont aussi des pistes d'une recherche ultérieure.*

*Aylward Shorter, Père Blanc, a travaillé en différents pays de l'Afrique orientale, entre autres dans le cadre de l'« Amecea Pastoral Institute » situé à Eldoret au Kenya. Il a de nombreuses publications à son actif, notamment : « Théologie chrétienne africaine. Adaptation ou incarnation ? », Paris, Ed. du Cerf, 1980. Il est actuellement Président de l'Institut Missionnaire de Londres.*

---

La guérison intégrale, qui envisage toutes les dimensions de la personne humaine, reste la pratique recherchée par l'Africain et garde pour lui tout son intérêt. Elle est un défi non seulement pour l'Eglise d'Afrique mais aussi pour les chrétiens d'Europe et du monde entier.

#### **harmonie avec l'environnement**

En premier lieu, la relation avec l'environnement naturel est fondamentale au bien-être humain. L'un des premiers soucis du guérisseur africain est de réaliser et de maintenir l'harmonie avec l'environnement. Comme l'exprime Aimé Césaire, le poète des Caraïbes : l'être humain est « chair de la chair du monde ». Les religions ethniques africaines établissent une relation étroite avec la nature, un lien organique entre les humains d'une part et avec le paysage, la flore et la faune d'autre part. Cela ne veut pas dire que l'Africain ne sache pas différencier l'objectif du subjectif ou qu'il ne reconnaisse pas la spécificité et la liberté humaines. C'est tout simplement leur vision

du monde qui est en elle-même créative, ils participent à une liturgie cosmique, rendant le réel plus réel encore par les rites et les symboles. Pour l'Africain, vivre c'est célébrer.

Cette vision renforce la croyance chrétienne d'un monde qui nous parle d'un ordre divin et qui partage la destinée de l'homme, « prêtre de la création ». Les sociétés industrielles modernes éloignent l'humanité de la nature, sans mentionner les abus et la pollution. Pour éviter le conflit entre l'activité humaine et l'environnement naturel, nous devons réapprendre à vivre à la manière de l'Africain, nous ouvrant à l'expérience d'un monde plus vaste et développant en nous un esprit sacramental. Le médicament est un produit de la terre ; l'acte de soigner implique une harmonie nécessaire avec l'environnement physique. Jésus lui-même en est l'exemple ; il se servait de la nature pour exprimer son message ; il nous a révélé que le monde physique participe à la destinée de libération, promise à l'humanité, sous l'action de l'Esprit (Rm 8,19-23 ; 2 Co 5,1-5).

### **face à la souffrance**

Selon la tradition africaine, l'homme est considéré comme une synthèse de tout ce qui est créatif et destructif dans l'univers. Il est semblable à la divinité Yoruba, Ogun, célébrée dans l'œuvre de Wole Soyinka comme le créateur-destructeur. Les traditions ascétiques africaines, spécialement celles des rites de passage, enseignent le courage et la maîtrise de soi dans l'adversité, et exhortent à sublimer la douleur. Elles reflètent à la fois l'idée de la plénitude idéale et la situation de fait de la fragilité humaine.

On rejoint par là la foi chrétienne qui donne un sens à la souffrance inévitable. Cependant, la préoccupation de la vie dans la tradition africaine encourage à fuir devant toute souffrance qui n'a pas de sens. Au lieu de chercher ce sens, beaucoup de mouvements indigènes et de cultes de guérison placent leur toute première priorité dans le soulagement immédiat de la souffrance. Ces mouvements ne peuvent accepter le paradoxe de la bonté de Dieu qui se révèle par la souffrance.

### **dimension sociale de la guérison**

Les facteurs sociaux jouent un rôle important dans la guérison. En Occident, on commence tout juste à mesurer l'importance des causes sociales

et leurs effets dans la maladie. En Afrique, de nouvelles communautés thérapeutiques reconnaissent même l'existence de sociétés malades; la guérison des individus malades devient le symbole effectif de l'harmonie et de la réconciliation sociales. Ces idées évoquent le thème de la réconciliation chrétienne et la réconciliation universelle de la création entière dans le Christ.

De nombreux désordres émotionnels et mentaux sont étroitement liés à la rupture de relations sociales: cela est reconnu par les guérisseurs. Les Africains se montrent plus aptes à faire face à la dépression et au stress émotionnel que les occidentaux. Ceux qui en souffrent sont intégrés sans trop de peine dans la communauté et son réseau de relations. Cependant, les malades maniaques et violents se voient souvent opposer violence et intolérance parce qu'ils troublent l'harmonie sociale. Dans la prière, l'Africain s'exprime avec plus d'émotion, ce qui, sans aucun doute, possède une valeur thérapeutique.

### **à propos de tabou, magie, sorcellerie**

Sur le plan moral, les traditions ethniques ont un sens valable du péché tant comme acte que comme état détruisant à la fois les relations divines et humaines. Elles admettent aussi l'idée d'un péché social bien que ce soit souvent au détriment de la responsabilité personnelle. L'Africain partage aussi l'erreur des contemporains de Jésus pour qui maladie et malheurs sont une punition du péché. Mais une déviation plus sérieuse provient des tabous. Le tabou exploite des craintes fondamentales en vue d'enseigner les lois pratiques de la vie. Enfreindre un tabou, c'est s'attirer une sanction. Les gens ont une peur plus ou moins grande des tabous; il est regrettable que l'insistance sur le péché comme transgression peut, en certains cas, renforcer la mentalité taboue.

Magie et sorcellerie jouent également un certain rôle dans la manière de comprendre la maladie et la santé. Elles sont une forme de paranoïa sociale et encouragent un dualisme moral entre accusateur et accusé, qui est inacceptable pour un chrétien. En pratique, elles encouragent le devin ou le sorcier à usurper le jugement de Dieu. La santé est liée à la peur de la magie et de la sorcellerie, et à la requête de représailles ou de vengeance. La réponse à ces attitudes est le refus chrétien de la vengeance. Car ces peurs et ces pratiques engendrent inimitié et division dans la communauté.

Le sorcier en Afrique donne l'image la plus proche du démon. L'affirmation selon laquelle la tradition africaine aurait un profond sens du démon manque de fondement; car les esprits, causes du malheur, sont des agents cosmiques néfastes. Il serait dangereux de transformer la croyance de l'animisme omniprésent en celle des démons omniprésents. C'est pourtant cela qu'ont fait les mouvements pentecôtistes modernes et certaines catéchèses missionnaires traditionnelles. L'interprétation traditionnelle de la possession donne prise à cette tendance. On met ainsi la foi de celui qui souffre à rude épreuve et la tradition chrétienne concernant Satan est dépréciée.

### **participation au pouvoir créateur**

Une des grandes valeurs de la tradition africaine de guérison, c'est de considérer toute connaissance pharmaceutique et toute pratique médicinale comme des agents du pouvoir créateur de Dieu. En d'autres termes, toute médecine, pratique ou scientifique, est soumise au pouvoir guérisseur de Dieu. De plus, la médecine africaine explore les liens qui existent entre les différents niveaux de la santé et de la guérison.

Il faut cependant émettre deux critiques. La première réside dans le fait que la connaissance actuelle du fonctionnement du corps humain et des propriétés des remèdes reste très limitée. En second lieu, souvent le guérisseur traditionnel se trompe dans le discernement des niveaux où se situe le mal. Néanmoins, l'approche africaine peut rééquilibrer la médecine scientifique occidentale, qui est devenue si efficace au niveau physique qu'elle peut faire croire à tort en son infaillibilité.

### **mentalité magique**

Un autre problème de la médecine africaine, c'est la prédominance de la mentalité magique: un danger qui guette ceux qui agissent par actions symboliques.

La magie n'a rien à voir avec le sens « sacramental » des choses. Elle est une forme de manipulation, irrationnelle et égocentrique, en contradiction avec la vraie prière. Saint Paul appelle le magicien « l'ennemi d'une vraie religion ». Quand Notre Seigneur lui-même soupçonnait des attentes magiques

en ceux qui demandaient la guérison, il déployait une pédagogie qui les ouvrait à la foi de la communauté (Mc 5,25-34). La magie est en complète opposition avec le miracle. Celui-ci dépend directement de l'amour de Dieu qui guérit.

### **rêve et guérison**

Les traditions africaines de guérison accordent une juste attention au domaine du subconscient ; les rêves sont l'atelier où se forment les solutions aux conflits culturels. Les rêves ont le pouvoir de guérir, d'affirmer et d'inspirer. Ils corrigent souvent les attitudes conscientes et approfondissent la réalité. Le christianisme récent a négligé les traditions de la Bible et de l'Eglise primitive sur les rêves. En tant qu'activité imaginative de l'intelligence, le rêve offre au croyant une mythologie personnelle, selon les modèles culturels particuliers.

### **déviation des nouveaux mouvements religieux**

Le refus de comportements paranoïaques dans la société, comme la peur de la sorcellerie et de la magie, ne doit pas inciter le catholicisme à imiter les déviations des nouveaux mouvements religieux ou des Eglises Indépendantes de l'Afrique. Ces nouvelles sectes indigènes sont souvent axées sur la recherche de la guérison et de la rédemption ; en fait, elles manifestent la tendance adventiste d'instaurer solidement le « millenium » (âge d'or) dans ce monde. Leurs programmes de purifier le monde renforcent souvent ces mêmes comportements paranoïaques qu'elles prétendent éliminer. Ces sectes installent une religion fondée sur le monopole du pouvoir et non sur la prière et l'espérance de l'accomplissement futur.

### **communautés de guérison et d'exorcisme**

Une autre tentation, c'est la communauté thérapeutique qui pratique la glosolalie ou la possession par les esprits. Ces communautés peuvent avoir une réelle valeur thérapeutique ; toutefois, elles ne sont pas nécessairement conformes à l'Evangile du Christ. De ces communautés, deux approches ont été proposées. La première, la moins commune, reconnaît ou du moins ne nie pas la croyance en ces esprits. La deuxième, beaucoup plus populaire, partagée par les sectes fondamentalistes et certains prêtres catholiques, gué-

risseurs (même des évêques) est de voir en ces esprits des démons qu'il faut exorciser.

L'expérience montre que ces pratiques, comme celles des sectes millénaristes, renforcent les peurs populaires. En dernière analyse, le chrétien qui exorcise ces esprits psychosociaux comme étant des démons, agit comme les communautés de compassion, c'est-à-dire encourage une explication diabolique des malheurs quotidiens ; il banalise ainsi le ministère de libération qui devrait être mis au service des personnes vraiment opprimées par les forces du mal, souvent personnifiées. Les exorcismes collectifs en Afrique deviennent facilement des spectacles publics, vident le contenu spirituel et déprécient la prière et le culte de l'Eglise. La tâche de créer de véritables communautés thérapeutiques, centrées sur le Christ, est la tâche la plus difficile parmi toutes les autres.

Cette tâche pourra devenir plus facile dans la mesure où l'on reconnaîtra le fondamental pouvoir de guérison de l'Eglise dans la vie normale. C'est dans ce contexte qu'il faudrait célébrer les sacrements, spécialement l'Eucharistie. Les dons personnels de guérison devraient également être intégrés dans la pratique pastorale de l'Eglise, tout comme les pèlerinages dans les lieux de guérison. La pastorale du soin des malades, à la lumière d'une christologie centrée sur le pouvoir guérisseur divin de Jésus, ne peut se contenter d'une implication de l'Eglise seulement dans les tâches médicales et hospitalières.

### **Jésus, le « guérisseur blessé »**

Jésus a guéri les malades et chassé les démons comme des signes de l'avènement de Royaume de Dieu. Les gens voyaient en lui un faiseur de miracles et un prophète qui connaissait leur vie secrète. Ils expérimentaient à son contact un pouvoir étrange qui émanait de lui et les guérissait. Mais Jésus leur enseignait aussi la guérison définitive de la maladie du monde, qui est le péché dans ce monde. Il leur faisait comprendre également que la souffrance dans ce monde n'est pas le pire des malheurs. Il a donné sens à la souffrance, a demandé de l'accepter comme de la soulager, car elle est participation à la puissance salvifique de Dieu. En vérité, par l'expérience de la souffrance humaine du Christ, Dieu a souffert comme un être humain. Jésus est le « guérisseur blessé » et il le demeure pour nous, même dans sa glorification (Hb 12,22-24).

Avec le Christ, le chrétien est lui aussi un « guérisseur blessé ». Il est appelé à vivre les béatitudes, à guérir la maladie à tous les niveaux, à rencontrer le Christ dans sa propre souffrance, acceptant la croix comme source de l'Amour divin. Toute guérison est orientée vers la plénitude de la vie éternelle. Tout médicament contribue à la vie éternelle par la recréation du monde et de l'humanité, l'avènement du Royaume de Dieu. Les actes guérisseurs ne sont pas seulement des signes de la providence aimante de Dieu, ils sont aussi en relation étroite avec le Royaume. Les sacrements de l'Eglise peuvent être considérés comme les « médicaments » privilégiés ; l'Eucharistie est le rite guérisseur par excellence, car il renouvelle le mystère de la croix et de la résurrection. Comme les sacrements sont l'œuvre de l'Esprit, cet Esprit peut être appelé « le médicament de la vie éternelle », une expression utilisée dans la prière chrétienne africaine. Finalement, toute activité de la guérison intégrale tend vers cette « Plénitude » céleste de la guérison intégrale où Dieu devient « *tout en tous* » (1 Co 15,28).

*Aylward Shorter*

*Missionary Institute London  
Holcombe House – The Ridgeway  
London NW7 4HY*

## FORUM : dialogue avec les lecteurs

### *Réflexions encourageantes*

• « Je viens de recevoir les trois copies du numéro 119 de *Spiritus* titré « *Mission, nos frères protestants* ». Merci de l'envoi. A première lecture, cela me semble un bon numéro pour initier ceux qui ne sont pas tellement informés avec le vocabulaire et les options des Eglises Protestantes, même si la plupart des auteurs représentent les Eglises et le monde francophone français. C'est une limite du numéro, mais c'est probablement aussi son unité.

J'ai remarqué aussi dans le numéro 118, « *Religieuses: "trésors des nations"* », votre vision d'avenir. J'espère que ces initiatives vous permettent de vivre au diapason de la Mission universelle. Le Conseil de rédaction l'exprime déjà en partie puisque les Eglises du Sud ont une présence prépondérante.

Je voudrais exprimer aussi la suggestion de ne pas séparer les mondes francophone et anglophone. Ce serait dommage, même si un jour vous envisagez une édition anglophone. La Mission est une et nous devons nous entraider par les expériences et nos sensibilités culturelles, devenues traditions et parfois même « charismes ».

Je ne me rends pas compte dans quelle mesure vous pouvez maintenir un dialogue constant avec les lecteurs, mais c'est de leur expérience que vous pouvez relire la venue du Royaume. C'est d'ailleurs votre option, reprise sur la couverture.

La perspective des Synodes de l'Europe, de l'Amérique Latine et de l'Afrique au cours des années à venir vous permettra de prendre la température de la Mission universelle. Bon travail! » (Jan Lenssen, pb, Rome).

– *Spiritus. Merci Jan Lenssen pour vos réflexions qui nous encouragent dans quelques-unes de nos options: contribuer à rassembler les chrétiens de diverses confessions dans une Mission commune; discerner les initiatives et les expériences qui façonnent l'avenir de la Mission; faire entendre la parole des Eglises du Sud; dépasser les frontières linguistiques afin de nous enrichir les uns les autres de l'expérience, de la recherche et de la spiritualité missionnaires. C'est avec reconnaissance que nous accueillons les réactions et les suggestions des lecteurs.*

### «*Pas les moyens*»

• « Le cahier n° 118: «*Religieuses, “trésors des nations”*» m’est bien arrivé, il y a quelques jours, et je vous en remercie... Maîtresse de novices d’une toute petite congrégation malgache de dix-neuf professes, j’ai bien besoin de me documenter pour assurer ma responsabilité, mais je n’ai pas les moyens financiers pour me procurer des livres et des revues. Par conséquent, je n’ose pas vous mentionner les numéros des anciens cahiers disponibles qui m’intéresseraient... » (Sr M.H. Raharijaona, Madagascar).

– Spiritus. *Nous partageons pleinement votre préoccupation et la comprenons d’autant plus que l’un de notre équipe est engagé à mi-temps dans une Institution de formation, en Afrique, où les moyens de se procurer livres et revues sont très limités. De plus, les revues locales ou régionales qui se multiplient de jour en jour, ont la priorité – et c’est normal – ; d’ailleurs, elles sont beaucoup moins chères que celles imprimées en Europe. Aussi nous cherchons diverses solutions pour que les personnes qui ne peuvent s’offrir Spiritus, faute de moyens, et souhaitent cette ouverture sur la Mission universelle, puissent quand même obtenir notre revue. Rendre service et partager sont des valeurs plus importantes que l’argent qui n’est peut-être que « le reste qui sera donné par surcroît ».*

### «*Insertion au milieu des pauvres*»

• « Le n° 118 est très intéressant... Oui, la vie religieuse missionnaire a quelque chose de merveilleux à dire au monde, et il est formidable d’y lire la richesse de sa diversité dans ce numéro. J’espère qu’un jour *Spiritus* publiera un numéro sur l’insertion en Amérique latine; une insertion des missionnaires au milieu des pauvres pour une véritable libération, au milieu de nombreux conflits sociaux, ecclésiaux, violents, armés, cachés... » (Sr Laury Mouchez, fmm, Colombie).

– Spiritus. *C’est une proposition qui nous intéresse au plus haut point. A l’occasion du V<sup>e</sup> centenaire de l’évangélisation en Amérique latine, le n° 125 de Spiritus, déc. 1991, sera consacré à l’Amérique latine. On pense pour le moment à porter notre attention surtout sur les minorités opprimées; on retient également votre suggestion. Dans notre prochain numéro déc. 1990, sur «*Spiritualité missionnaire, aujourd’hui*», le P.E. Ranly, du Pérou, traitera de la spiritualité dans des situations de violence.*

## notes bibliographiques

### **Pouvoirs sorciers. Enquête sur les pratiques actuelles de sorcellerie.**

*par Dominique Camus*

En se livrant à une enquête sur les sorciers et ensorcelés des régions de Rennes et Dinan, l'auteur nous donne de quoi faire une véritable synthèse, une sorte de petit catéchisme, d'une religion populaire spontanée. Il pense qu'il s'agit d'un certain type de rationalité marginale, en retrait de la société dont on craint le désaveu. Le missionnaire habitué aux religiosités africaines (ou autres) pourra facilement s'y reconnaître, tellement il y a cousinage entre ces Gallos et n'importe quelle ethnie d'Afrique; c'est pourquoi nous recommandons ce livre où tout est si clairement exposé.

Le **mal** est ici une substance, qu'une volonté bien entraînée peut faire surgir de réserves inconnues (nous l'appelons l'englobant), à la demande d'un client, pour le faire s'appesantir sur tel ou tel ennemi à qui ce client veut nuire. Manœuvre dangereuse, car le mal débusqué, s'il rate sa proie, peut revenir vous attaquer si vous n'avez pas prévu une autre victime de substitution. Bien entendu le contresorcier ou guérisseur se meut dans la même rationalité pour forcer le sorcier à retirer son action offensive. Système complet où tout échec peut s'expliquer en termes de forces plus grandes contrecarrant les efforts, offensifs ou défensifs, que vous pouvez tenter. Univers fermé, où chacun peut se retrouver attaqué par quelque voisin, familial ou proche, jaloux de vous et désireux de vous évincer. Dans ce genre de vision, les exorcistes officiels (de l'évêché) sont ni plus ni moins efficaces (ou inefficaces) que les laïcs qui ont le « don » et le monnaient.

Tout là-dedans est affaire de conviction, d'investissement psychique, répétitif, persévérant de soi-même pour vouloir lancer le mal ou l'arrêter. Les expériences ici racontées montrent quel enfer peut devenir une société où tout le monde se met à pratiquer ce genre de rationalité.

Cette sorte de religion (d'autres diront « magie » pour s'en débarrasser) a bien d'autres manifestations que celles décrites ici. En refermant ce livre on se prend à se demander pourquoi tant de théologiens dépensent leur énergie à réfuter les métaphysiques des lumières, au lieu de considérer, à leur porte, cette hantise spontanée, toujours aussi vivante après 2000 ans de Christianisme.

*Henri Maurier*

*Paris, Editions Imago, 1988, 279 p.*

### **Le Corps de l'Eglise**

*par Michel Sales*

A parcourir rapidement la table des matières de ce livre de la collection *Communio*, on pourrait croire que l'auteur reprend l'analyse classique des notes de l'Eglise, une, sainte, catholique et apostolique que nous proclamons dans le Credo. En réalité, le Père Michel Sales, S.J., professeur de philosophie au Centre Sèvres, tient compte de la problématique contemporaine sur l'Eglise et sa mission.

Ainsi le livre s'ouvre sur une longue étude, qui compte avec notes et annexes 144 pages sur 257 que comporte l'ouvrage, « De la constitution israélite de l'Eglise apostolique ». Selon la réflexion actuelle ouverte par Vatican II pour un nouveau regard sur le Judaïsme, l'auteur souligne les racines juives du Christianisme et scrute le mystère de l'Eglise dans sa relation avec le mystère d'Israël :

– « C'est une note inhérente à son apostolicité que la foi de l'Eglise est la foi même de ces douze Israélites dont le nombre, renvoyant à celui des douze tribus, évoque de manière à peine voilée la plénitude d'Israël. » (p. 37)

– «La judaïté, l'être-israélite de Jésus, des Apôtres et des premiers chrétiens, de la Vierge Marie enfin, touche au plus près l'essence de la foi chrétienne.» (p. 39)

– «Le Christianisme n'est pas le frère ennemi du Judaïsme: il est le Judaïsme accompli et pleinement réalisé.» (p. 36)

En annexe, on lira avec intérêt l'exposé: «Le sens historique du peuple juif avant et après le Christ, dans la pensée du Père Gaston Fesard». Ce dernier a longuement réfléchi sur la dialectique du juif et du païen et publiait en 1936: *Pax nostra*.

Le chapitre II intitulé: «Le Christianisme, la Culture et les Cultures» traite d'un aspect important de l'Évangélisation dans le sens de l'exhortation apostolique *Evangelii nuntiandi* de Paul VI, n° 18-20.

Michel Sales, se livre à une recherche sur la notion de culture dans la terminologie des sciences humaines et dans la modernité contemporaine. Puis il analyse la réalité, le mot et la conceptualisation du thème de l'inculturation dans la théologie catholique:

– «L'inculturation, c'est l'insertion de la foi et de la vie chrétienne dans la culture et les cultures humaines ou encore l'Évangélisation, théorique et pratique, de la culture et des cultures.» (p. 157)

L'inculturation de l'Évangile, Bonne Nouvelle et Vie nouvelle, est déjà accomplie dans la personne historique de Jésus Christ, à tel point que l'Incarnation du Verbe est l'archétype de l'inculturation. De plus la Pâque du Christ, victoire de la vie, inaugure la nouvelle création et le monde à venir:

– «Si le Verbe a entièrement assumé notre humanité et à travers elle toute la création, c'est afin de retourner avec elle auprès du Père.» (p. 168)

On trouvera rassemblés en annexe quelques textes du Magistère sur l'inculturation de la foi et de la vie chrétienne.

A la question: en quoi l'Église est catholique? l'auteur propose une réponse d'ordre théologique:

– «La catholicité de l'Église ne dépend en dernier ressort que de l'ouverture des individus, des peuples, des cultures à la charité du Christ, au double sens de la charité que le Christ porte universellement à tous et de la

charité qu'Il demande et donne à tous la force de se porter les uns aux autres en répandant son Esprit Saint dans le cœur de tous les fidèles.» (p. 214)

Merci au Père Michel Sales de nous rappeler, au terme de ce parcours sur les notes de l'Église, la priorité de l'amour et du pardon, chemin vers l'unité.

– «Qu'est-ce qui fait l'unité de l'Église?... il faut répondre: la foi dans le pardon qui vient de Dieu.» (p. 245)

*Michel Oger*

*Fayard 1989, coll. Communio, 257 p., 98 F.*

### **Contes du Rwanda.**

#### **Soirées au pays des mille collines.**

*par Edouard Gasarabwe*

Pour qui aime les contes et légendes, le livre d'Edouard Gasarabwe est un vrai délice. Le lecteur est réellement entraîné dans une découverte, celle du pays aux mille collines, et dans un émerveillement qui se maintient jusqu'à la dernière ligne.

Quand on arrive à la page 195, on n'est pas surpris de s'entendre dire: «Encore!»

Pour qui connaît le Rwanda et y vit, ce livre est aussi merveilleux, car il dévoile vraiment quelques-uns des contes du trésor culturel rwandais. C'est exactement cela! On ne pouvait pas mieux rendre en français, le kinyarwanda, la si belle langue rwandaise.

C'est donc un livre qui apporte sa contribution à la connaissance mutuelle des différentes cultures; et la culture rwandaise se voit ainsi offrir une possibilité de pénétration dans le monde francophone. Cela ne peut être que réjouissant.

Deux reproches toutefois sont à faire. D'abord la graphie des mots du kinyarwanda semble un peu fantaisiste; de toutes les façons, elle ne correspond pas à l'orthographe réelle. Sans doute l'auteur a-t-il voulu transcrire les sons rwandais selon la valeur des consonnes et voyelles en français. Mais cela n'est d'aucun intérêt pour le lecteur qui ignore le kinyar-

wanda: les sons ne suffisent pas, encore faut-il respecter les tons. Il eût été plus rigoureux, plus scientifique (?) de conserver l'orthographe actuellement en usage au Rwanda: par ex. p. 13 (u) murinzi (et non pas mourinzi); p. 33 mukase (et non pas moukassé); p. 59 Gitikibisi et non pas Guitikibisi; p. 59 encore Kamanzi (et non pas Kama'nzi: que signifie cette apostrophe?).

Autre reproche: quelques mots de kinyarwanda sont employés dans le texte, sans être traduits, ni expliqués. Passe encore pour «rufunzo» à la dernière ligne de la page 56, si le lecteur ignore qu'il s'agit d'un marécage de papyrus. Il est plus dommage d'ignorer le sens de l'nzou (en réalité: inzu, c'est-à-dire la maison) aux pages 68 et 69. Il y a surtout le mot «rugo», le rugo, employé de très nombreuses fois dans le livre, que l'auteur n'a pas expliqué: les significations de ce mot si riche échapperont totalement au lecteur francophone.

Il ne faudrait pas cependant que ces deux reproches prennent trop d'importance: l'amour pour ce beau livre souffre qu'il ne soit pas parfait! Ce livre est à lire: son contenu très riche révélera une autre culture, la culture rwandaise. Les contes rwandais, n'hésitons pas à le dire, sont rendus en français avec art. Merci Edouard Gasarabwe!

*Joseph-Marie Devulder*

*Coll. La légende des mondes. Editions L'Har-  
mattan, 1988, 200 p., 98 F.*

## **La France et l'Islam**

*par Bruno Etienne*

Sociologue et politologue, l'auteur est bien connu depuis qu'il a publié **L'Islamisme radical** (Hachette, 1987). Il entend prouver ici que la France a toujours eu une politique musulmane et qu'elle est donc capable d'intégrer aujourd'hui, si elle en prend les moyens, les très ou trop nombreux immigrés turcs et maghrébins. Faudra-t-il pour autant renégocier le pacte social, redéfinir la laïcité française, reconsidérer la séparation des Eglises et de

l'Etat et revenir sur les concepts de nationalité et de citoyenneté pour en élargir le contenu? Questions importantes qui exigent des réponses assez rapides puisque l'échéance de 1992 contraindra les divers pays membres du Marché Commun Européen à harmoniser leurs politiques d'immigration et d'intégration. Le livre propose nombre d'hypothèses, ainsi que des constats socio-culturels qui bousculent bien des idées reçues.

Il traite, tour à tour, de **La France, l'Europe et l'Islam**, puis de **La France césaro-papiste**, de **L'Acte unique européen et la France**, de **L'Islam** (des étrangers) **en France**, de **L'Islam** (de ceux qui sont citoyens) **français**, du **Voyage en Orient** (le concept d'un fantasme), du **Pluriculturel en échec**, de **l'Islam et la laïcité**, d'un **Islam fédéré**, des rapports **Islam, nationalité et citoyenneté**, et enfin d'une **Citoyenneté plurielle**.

Titres séduisants suivis d'analyses où le brio va de pair avec l'originalité. Son projet ne consiste en rien d'autre qu'une organisation à la française des communautés musulmanes de France et en France. «*J'ai proposé, dit-il, une fédération de fédérations qui combine à la fois le système protestant de fédérations emboîtées d'Eglises n'ayant pas toutes le même statut, et le système consistorial qui permet aux juifs français de gérer le communautaire par des laïcs et le culturel par des clercs. Autrement dit, la Fédération musulmane de France devra gérer, de manière laïque, les intérêts des communautés par des élus; et l'imamat, comme le rabbinat, sera structuré parallèlement selon des critères qui peuvent être différents*». Faut-il, pour autant, parler d'une Eglise musulmane? C'est aller bien vite en besogne, et mélanger singulièrement les genres, ou les institutions!

Bruno Etienne a raison de rappeler une loi socio-religieuse des plus utiles: «*Aussi longtemps que des groupes minoritaires (culturels ou religieux, ethniques ou pas) sont visibles et se font entendre, ils sont accusés d'être trop visibles et de trop se faire entendre*.» La paix sociale dépend justement d'une correcte interprétation de ce **trop**. Et n'est-ce pas la juste expression de cette visibilité que les uns et les autres devraient rechercher par les voies du dialogue? Minorités et majorités ont toutes droit à être également respectées, entendues et reconnues, chacune à sa juste place, comme nous y invitait Jean-Paul II en son message

du 1<sup>er</sup> janvier 1989 pour la Journée Mondiale de la Paix : équilibre difficile qui suppose chez les responsables : sagesse, humilité et courage.

On peut espérer que le nouveau recteur de la Grande Mosquée de Paris et certains intellectuels musulmans français sauront développer en France, selon le souhait de l'un d'eux, « un espace d'expression **scientifique** de l'islam », loin des prétentions nationales des Etats d'origine ou du contrôle idéologique des mouvements islamistes irrédentistes. C'est ici que les propositions de l'auteur seraient à prendre en considération afin que cet « espace » s'inscrive en des institutions nationales, démocratiques et pluralistes qui sachent distinguer entre les divers niveaux des appartenances culturelles.

Maurice Borrmans

Paris, Hachette, 1989, 321 p.

### Islamic Fundamentalism and Modernity

par W. Montgomery Watt

Le grand orientaliste anglais se devait d'analyser le fondamentalisme musulman en ses rapports avec la modernité pour d'autant mieux cerner les malentendus qu'il ne cesse de susciter au jourd'hui. Le fait est que la plupart des Musulmans semblent encore se comporter en fonction d'une **self-image** que l'Islam leur a léguée depuis ses origines, ce qui les rendrait incapables de s'adapter au monde moderne. Le premier chapitre s'attache à préciser cette image traditionnelle qui constitue un **non-dit** dramatique : caractère statique et immuable du monde où l'innovation est blâmable et l'évolution inconcevable, vocation de l'Islam à y être la religion ultime, définitive et parfaite, autosuffisance de ce même Islam qui n'éprouve aucun besoin de s'intéresser à l'autre, constitution de l'Islam historique en une demeure de l'Islam à vocation séparée, idéalisation maximum de Muhammad et des premiers temps de l'Islam. C'est cet ensemble d'éléments constitutifs **ne varietur** d'une personnalité collective immuable qui explique comment, au terme d'un déclin historique qui est nié (ch. 2), des témoins d'une résurgence islamique (ch. 3) luttent contre l'érosion progressive de cette **self-image** (Md 'Abduh,

Hasan al-Bannâ et les Frères Musulmans, Mawdûdî et les siens au Pakistan, Kadhafi en Libye, les Ahmadiyya en Afrique) et font échec aux rares témoins d'un libéralisme musulman (ch. 4) à la recherche d'une nouvelle identité (Ahmad Khan, Ameer Ali et Fazlur Rahman en Inde, Md Arkoun à Paris).

W. Montgomery Watt essaie une critique constructive (ch. 5) en faveur d'une **self-image** plus vraie et plus réaliste, suppliant ses amis musulmans d'être enfin réalistes, modernes et intégrés dans un monde désormais pluraliste et unifié : ses suggestions risquent-elles d'être entendues, en faveur d'une distinction entre Etat et religion, d'un **ijtihâd** (effort de rénovation) du droit et d'un **jihâd** qui soit plus spirituel ? L'expérience iranienne toute récente (ch. 6) en dit à la fois l'urgence et la difficulté, voire l'impossibilité ! Devant le caractère dramatique de la situation, l'auteur (ch. 7) interpelle instamment les Musulmans : « *La question fondamentale, dit-il, consiste à dire s'ils veulent être membres (à part entière) d'un seul et même monde, ou s'ils préfèrent vivre seuls dans un monde strictement islamique qui leur soit propre* » au risque de s'enfermer dans leur propre ghetto !

Peut-on bénéficier des techniques et des avantages de la civilisation moderne tout en refusant « un Occident jugé décadent » parce que valeurs et non-valeurs y sont des plus contrastées ?

W. Montgomery Watt espère malgré tout qu'il est possible de corriger cette fausse **self-image**. « *Certains 'ulamâ, ajoute-t-il, commencent à montrer des tendances plus libérales et il y a aussi une masse silencieuse en faveur d'opinions libérales en Islam* ». On peut partager ces espérances de l'auteur, bien que demeurent encore puissantes, graves et rudes les affirmations du fondamentalisme islamique et que les partisans de celui-ci ne manquent pas de refuser l'analyse et les suggestions d'un homme qui se veut un ami compréhensif des Musulmans eux-mêmes. N'est-ce pas là le drame que connaissent tous ceux qui sont engagés aujourd'hui dans le dialogue islamo-chrétien ? Raison de plus pour en multiplier le nombre, les initiatives et... les espoirs.

Maurice Borrmans

London and New York, Routledge, 1988, 158 p.

**Edmond Campion, Humaniste et Martyr (1540-1581)**

*par Evelyn Vaugh*

Brillant humaniste de l'université d'Oxford, Edmond Campion est promis à une belle carrière ecclésiastique s'il passe outre aux questions de sa conscience. Il a sans doute prêté le serment de l'Acte de Suprématie, exigé par le gouvernement de la reine Elisabeth, mais l'étude approfondie des Pères de l'Eglise incline sa raison du côté de l'Eglise bâtie par Augustin de Canterbury et Thomas Becket plutôt que vers les innovations de la nouvelle Eglise officielle, insulaire et nationale.

En 1569, il laisse sa charge d'enseignant à Oxford pour un temps de réflexion en Irlande, avec un projet de création universitaire à Dublin. La montée des périls religieux jusqu'en ce pays le décide à continuer ailleurs. Il débarque à Calais en 1572, et rejoint le Collège anglais catholique de Douai. Là, l'air est vivifiant: le Collège forme des prêtres pour la mission en Angleterre. Edmond prend conscience de la médiocrité de sa vie passée, attachée à la culture, aux bonnes manières et à la tranquillité. Ses étudiants, eux, partaient pour le sacrifice. Chaque année, une vingtaine de nouveaux ordonnés regagnaient leur pays natal, assurés de n'y pas survivre longtemps. Edmond se sent attiré par l'idéal de service de la Compagnie de Jésus.

En 1573, Edmond part à Rome, est admis dans la Compagnie, fait son noviciat à Prague et à Brünn (Moravie). Durant six années, il va enseigner au Collège jésuite nouvellement fondé à Prague. Ordonné prêtre en 1578, il est désigné pour la mission d'Angleterre durant l'hiver suivant.

Edmond quitte Prague le 25 mars 1580, arrive à Rome, traverse l'Italie et la Savoie avec quelques compagnons, salue le vieux Théodore de Bèze à Genève, continue par Reims et par Saint-Omer, débarque enfin à Douvres, le 25 juin 1580. Après plus de douze mois de fructueux ministère auprès des familles et des groupes catholiques, il est repéré, surveillé, débusqué, emprisonné, jugé, condamné. Il mourra martyr le 1<sup>er</sup> décembre 1581, à

Tyburn, avec plusieurs compagnons. Béatifié par Léon XIII, il est canonisé par Paul VI, en 1970.

L'Auteur, écrivain anglais converti au catholicisme, a écrit cette biographie, en reconnaissance pour ses maîtres jésuites de Campion Hall à Oxford. Dans la préface de la première édition française, parue en 1953, André Maurois louait ce « livre absolument pur, et d'une dignité de style incomparable, qui laisse une haute impression de ce héros qui fut toujours un saint ».

L'humour, discrètement présent, ne saurait y vieillir, tel ce passage où l'A. commente l'excommunication de la reine, par le pape Pie V, en 1570: « Peut-être l'un de ses prédécesseurs, plus imbus de l'esprit du monde, eût-il agi différemment ou eût-il choisi un autre moment, mais l'Eglise avait alors la fierté et le léger embarras de voir, comme il est arrivé de temps à autre dans son histoire, la chaire de Pierre occupée par un saint. »

*Etienne Desmarescaux*

*Desclée de Brouwer 1989, Coll. Christus. 190 p., 92 F.*

**Pierre de Clorivière (1735-1820)**

*par François Morlot*

Encore un Jésuite, et non des moindres ! Il est du « siècle des Lumières ». Enseignant, il porte de l'intérêt à l'Encyclopédie, pour en retenir tout ce qu'il y a de bon, et en combattre la fausse raison par... la bonne raison, quand le nouvel esprit détourne le monde de sa fin. Pour lui, la droite raison ne peut que coïncider avec la volonté divine.

Le 15 août 1773, il émet ses quatre vœux solennels, sans doute dernier profès de la Compagnie à les prononcer, car sa suppression a déjà été décidée par le pape Clément XIV, et les décrets seront promulgués trois semaines plus tard.

Arrive la Révolution française, qui bouleverse les structures de l'Eglise, disperse les pasteurs, supprime les Ordres à vœux solennels. Qu'à cela ne tienne! Pierre de Clorivière relève le défi en fondant deux sociétés de vie évangélique dans le monde, une Association masculine du Cœur de Jésus, et, avec Adélaïde de Cicé, une Association féminine du Cœur de Marie. — «C'est le propre de l'Esprit de Dieu, écrit-il, de donner des pensées diverses aux divers esprits, et d'établir des instituts différents dans son Eglise, bien que ce soit le même esprit.» (p. 133)

L'heure est à la formation, avant le retour des vocations. Et cette extension de l'initiation aux conseils évangéliques dans la vie ordinaire prépare le terrain pour la multiplication des engagements à venir, dès la paix religieuse retrouvée. Pierre de Clorivière échappe à la Terreur et aux soubresauts du Directoire, mais connaîtra la prison de 1804 à 1809, car l'Empereur n'aime pas les associations qui lui échappent, et Fouché fera du zèle. Cette détention arbitraire permet au prisonnier de «mesurer mieux encore, qu'une Déclaration des droits de l'homme n'est qu'un vain mot si les structures d'un Etat n'en assurent pas la sauvegarde et la protection». (p. 181)

En 1814, à 79 ans, Pierre de Clorivière est chargé de restaurer en France la Société de Jésus, disparue depuis 52 ans. Les novices se présentent nombreux (une soixantaine de novices dès la rentrée de 1814) tandis que les missions paroissiales vont se multiplier dans tout le pays.

Pierre de Clorivière meurt au matin de l'Épiphanie de 1820: il priaît agenouillé devant le Saint-Sacrement. L'arbre tombe du côté où il penche.

Aujourd'hui, les Filles du Cœur de Marie sont près de 2.500 dans 30 pays du monde. Restaurée en 1918, la Société du Cœur de Jésus est reconnue comme Institut séculier en 1952, auquel sont associés les Groupes Évangile et Mission, laïcs hommes et femmes désireux eux aussi «de suivre le Christ d'aussi près que possible».

*Etienne Desmarescaux*

*Paris, Desclée de Brouwer 1990, 226 p., 110 F.*

## 35 ans de bonheur en Casamance

*par le Père Le Hunsec*

Ayant lu: «Colonisation et mission, l'exemple de Ziguinchor» de J. Trincaz (L'Harmattan), le Père Le Hunsec, spiritain, vieux missionnaire de Ziguinchor précisément, lui répond vertement.

Il lui est facile de montrer par les faits et l'histoire, combien la thèse de l'auteur: «La mission complice de la colonisation» est par trop simpliste et unilatérale, la réalité est complexe, spécifique et évolutive, il y a interaction de multiples facteurs.

Mais il y a plus en ce livre, car cette réplique est l'occasion pour l'auteur d'un véritable examen de conscience, se rappelant l'attitude du missionnaire qu'il a été et de ceux qu'il a rencontrés. Sans doute, ils étaient tous marqués par l'idéologie occidentale de l'époque, ce qui se manifeste visiblement dans le vocabulaire employé: sorciers, visionnaires, diables et diablasses...

La théologie de l'époque était particulièrement fermée et rigide, ce n'était pas Vatican II, mais n'y avait-il pas dans la mentalité traditionnelle rencontrée en Afrique des coutumes dont il fallait absolument se libérer: polygamie, mise à mort du jumeau, gaspillage dans les funérailles, vol de bestiaux... Ce contexte rend encore plus remarquable ce que fut le comportement des missionnaires. L'action a eu la profondeur d'une «rencontre de l'autre» avec les richesses des rapports humains, et le respect réciproque. D'où cette patience qui laissait aux gens le temps de faire le tri dans les coutumes, les Pères prenant position sur ce qui est net, mais laissant liberté et temps de mûrir pour le reste. D'où également un net effort pour comprendre, interpréter les coutumes sans prétendre pour autant à la science. Bref, le climat a été celui de la rencontre de l'autre, dans la découverte, émerveillée, d'une humanité nouvelle, chaleureuse; en trois mots: «35 ans de bonheur».

Il faut avouer qu'une telle réflexion courait le risque de tomber dans la justification apologétique où l'on oppose à une idéologie unilatérale, une idéologie opposée et tout autant unilatérale en puisant dans l'histoire suffisamment de faits pour ridiculiser l'adversaire.

Heureusement cet examen de conscience, loyal et profond, crée un tout autre climat. On n'écrase plus l'adversaire, on cherche à y voir clair en soi-même, en exerçant un discernement critique. Il est vrai que cet examen est fait aujourd'hui, à la fin des années 1980, après Vatican II. Aurait-il été fait consciemment ou non à l'époque étudiée, c'est peu probable; était-ce même possible?

Cette réflexion critique implique une mise en question, profonde, de la théologie de base. Un regard autre sur la religion africaine et les valeurs traditionnelles, entraînant un autre regard sur la théologie de la mission. En fait rien n'est vraiment explicité et les problèmes radicaux sont à peine entr'aperçus, ils ne sont pas vraiment posés.

On peut en être déçu mais ce n'était pas le but de l'auteur, il a voulu et fait un examen de conscience, non une mise en question de théologie fondamentale. C'est un autre ouvrage qu'il faudrait lire... et faire.

*Armand Guillaumin*

*Librairie C.I.M., 5, rue Lhomond, 75005 Paris, 205 p.*

### **Un étrange bonheur. Lettres du Père Damien, lépreux (1885-1889)**

*par E. Brion*

En missiologie, il est de plus en plus utile de se référer aux textes authentiques écrits par les protagonistes de la mission.

Voici quelques lettres du Père Damien De Veuster (Picpus), recouvrant uniquement la dernière période de sa vie, quand il se sait pris par la lèpre. C'est donc avant tout un témoignage spirituel que nous offre cet étonnant missionnaire. Le Père E. Brion introduit, annote et explique avec précision et discrétion. Ce qui nous vaut un Damien très humain : un homme, certes, qui porte sa croix sur le chemin du Calvaire, mais aussi un bourreau de travail, un organisateur, qui se fait sans l'avoir voulu, une publicité mondiale : (U.S.A., Europe, jusque chez les Anglicans par la voie des feuilles missionnaires; au Japon et en Inde,

parce qu'il y fait rechercher les remèdes qu'on y essaie contre la lèpre). En s'enfermant avec les lépreux pour prendre soin d'eux, devenir lépreux et pâtir de leur isolement, Damien devient un héros-missionnaire type dont la chrétienté est fière et auquel elle ne ménage pas ses ressources (comme mother Teresa aujourd'hui, et le docteur Schweitzer hier). D'où quelques jalousies et tiraillements chez ses confrères : comme s'il n'y avait que lui à travailler!

Espérons maintenant que le Père Brion nous donnera une biographie complète de cet homme, situé dans le cadre si lointain pour nous des îles Sandwich (Hawaï) et de la mission fondatrice du XIX<sup>e</sup> siècle.

*Henri Maurier*

*Paris, Le Cerf, 1988, 136 p.*

### **Questions de Jeunes**

*par André Manaranche*

Le Père Manaranche s.j. ajoute un quatrième livre à ses publications chez Fayard-Sarment. Après avoir exhorté les grands Jeunes à la conversion (« **Un amour nommé Jésus** ») et à la mission (« **Rue de l'Évangile** ») puis donné des conseils de vie spirituelle (« **Premiers pas dans l'amour** »), voici qu'il répond de son mieux aux « Questions de Jeunes » qu'il rencontre dans ses tournées d'évangélisation. C'est tout un petit traité de théologie qu'il propose.

L'ensemble est proche de l'apologétique classique. Trop souvent le dialogue ne va pas jusqu'à dégager et poser un problème, mais se limite à caricaturer les adversaires qui ne sont guère respectés ni pris en considération. On se contente plutôt d'une réponse qui est « un morceau de bravoure ». Par exemple à ceux qui s'inquiètent du célibat sacerdotal on réplique : « Comme si ça ne se voyait pas à l'œil nu que je suis amoureux de Jésus ! » C'est la même chose pour les moines en qui les touristes voient d'abord des fabricants de fromages. Ce genre d'éloquence fait penser aux « conférences contradictoires » d'avant-guerre, heureusement disparues. Au fond, il y a « dis-

cussion) où l'on écrase l'adversaire tenu pour un imbécile, il n'y a pas « dialogue ». Les positions sont catégoriques et unilatérales, on réplique à des objections, on ne pose pas de problème. Ce genre de pensée, absolu, relève typiquement de l'idéologie qui a réponse à tout.

L'ensemble des questions envisagées est trop vaste pour être réellement dominé, la réflexion demeure superficielle. L'appel dangereux à l'affectivité ne supplée pas au manque d'analyse et ce livre risque de décevoir.

Le « ton jeune » employé avec outrance ne suffit pas, d'autant plus qu'il risque de déplaire à certains qui se raidiront pour résister à la pression qui leur est faite pour leur dire « ce qu'il faut penser, dire, faire » ce qui est la définition même de l'idéologie.

Le petit traité de spiritualité : « Premiers pas dans l'amour » était beaucoup plus lisible.

Matériellement, ce livre est tel que, dès la première lecture, il tombe en feuilles détachées : impossible de le relire, encore moins de le prêter. De qui se moque-t-on ?

Armand Guillaumin

Sarment-Fayard, 1989, 300 p.

### **La coopération arabo-africaine, bilan d'une décennie (1974-1984)**

#### **La coopération arabo-sénégalaise**

par Charbel Zarour

Le second ouvrage est l'examen approfondi du cas d'un des pays africains bénéficiaire de la coopération arabo-africaine dont traite le premier. Les deux volumes sont des bilans pratiquement exhaustifs réalisés par un collaborateur du Forum du Tiers-Monde, avec l'appui de l'Université des Nations-Unies et de l'Institut de recherche des Nations-Unies pour le développement social. Charbel Zarour est né au Liban mais vit depuis son enfance au Sénégal. Ses deux livres sont préfacés par l'économiste égyptien bien connu, Samir Amin, qui dirige à Dakar le Forum du Tiers-Monde.

La conférence afro-asiatique de Bandoung en 1955 marque le début de la prise de conscience d'une certaine solidarité entre les Arabes et les Africains face à l'Occident industrialisé. Dès 1963, l'Égypte apportait son aide au Mali. Mais c'est à partir de 1975 que les pays exportateurs de pétrole, notamment arabes, entrent en force sur la scène économique mondiale et inaugurent une politique systématique de coopération pour le développement de l'Afrique.

Le premier volume fait le bilan global et critique de cette coopération et tente une évaluation de son impact réel sur le développement économique des pays concernés. En 1980, la population intéressée par cette coopération était de 525 millions d'habitants, soit 38 millions d'Arabes en Asie et 105 millions en Afrique, et 392 millions de Négro-Africains, à l'exclusion de la République Sud-Africaine. Après avoir examiné les relations commerciales et les investissements dans leur ensemble, l'auteur détaille l'action des principaux organismes créés pour cette coopération et ils sont nombreux, qu'ils soient nationaux (Fonds du Koweït, d'Abu Dhabi, de l'Arabie Saoudite, de l'Iraq) ou internationaux (Banque islamique de développement, Fonds de l'OPEP pour le développement international, Fonds spécial d'aide arabe à l'Afrique, Banque arabe pour le développement économique en Afrique, Fonds arabe d'assistance technique en Afrique, Banque extérieure arabo-libyenne).

Le deuxième ouvrage affine l'analyse globale en étudiant le cas du Sénégal, un des pays africains qui, en termes relatifs, bénéficie d'une aide extérieure importante. Dans une première phase, 60% de l'aide arabe allait à des projets agricoles, notamment à des cultures irriguées intensives, et à des projets industriels. Mais de plus en plus, l'aide « hors projets » qui était de 40%, devient plus importante que toutes les autres : à l'exemple de l'action de la Banque Mondiale, elle est consacrée au soutien des finances publiques et à la balance des paiements. On est loin du développement. Comme le dit l'auteur en conclusion :

« *Chez les pays africains et arabes, la constitution d'un espace cohérent et la mise en place d'une coopération dynamique auraient permis d'éviter des politiques désastreuses d'ajustement.* »

Encore faudrait-il, comme le rappelle Samir Amin dans sa préface, que soient mis en place,

outre une véritable coopération régionale, des régimes réellement démocratiques où le développement soit l'affaire des peuples et non des Etats.

*Joseph Roger de Benoist*

*Paris, L'Harmattan, 1989, 314 et 112 pages, 170 F et 85 F.*

### **Le Gabon**

**Tome 1 – Espace-histoire-société**

**Tome 2 – Etat et développement**

*par Roland Pourtier*

Cet ouvrage n'est ni une initiation au Gabon ni une encyclopédie sur ce pays, mais une étude très intéressante de géopolitique au sens étymologique du terme : comment s'est formé le Gabon, comme espace d'Etat et de Nation. La géographie naturelle de cette partie de l'Afrique, le mode de vie de sa population très dispersée dans la forêt omniprésente, ne prédisaient en rien cette étendue à devenir un espace politique. C'est la colonisation qui a « produit » cet espace ; l'Etat devenu indépendant a recueilli cet héritage et renforcé toutes ces communications-échanges qui produisent un groupe qui se reconnaît comme une entité politique.

Un des grands intérêts de cet ouvrage est de montrer l'aspect positif de la colonisation, laquelle n'est pas réductible à un ensemble de faits de violence, mais crée des structures de liaisons nouvelles, fixe un milieu très fluide. L'A. explique aussi comment des productions axées essentiellement sur la « cueillette » (ivoire, okoumé, pétrole et minerais) ont contribué à tisser cet espace-nation tout en le laissant bien fragile, tellement il est tourné vers l'extérieur. Notons que cette étude – pourtant très riche – n'aborde jamais le rôle des religions et des missions dans cette production d'un territoire moderne.

*Henri Maurier*

*Paris, L'Harmattan 1989, 254 et 350 p., 140 F et 180 F.*

### **L'ajustement structurel en Afrique : Sénégal, Côte-d'Ivoire, Madagascar**

*par Gilles Duruflé*

Cet ouvrage difficile et quelque peu technique peut nous être fort utile, en nous évitant de nous laisser entraîner par l'affectivité. Qu'elle soit de droite ou de gauche, elle a tendance à se contenter de simplismes.

Il s'agit des « ajustements » recommandés et imposés par les organismes internationaux aux pays africains, pour faire face à leur endettement. Les cas du Sénégal, de la Côte-d'Ivoire, de Madagascar sont spécialement étudiés. Le dernier pays n'appartient pas à la zone franc, contrairement aux deux autres.

L'ouvrage a l'immense avantage de faire porter l'étude sur la longue durée : orientation économique au moment de l'indépendance, croissance durant la première décennie, entrée dans la crise, choc pétrolier, endettement, ajustements mis en œuvre, résultats décevants, appréciation.

Les jugements sont nets et assez négatifs, mais l'auteur a la sagesse de ne pas faire porter la responsabilité de l'échec sur un unique facteur, « le plus déterminant » : impérialisme, corruption, exploitations intérieure ou extérieure, etc. Il met en évidence de multiples facteurs et montre comment ils se composent, s'opposent, s'additionnent.

Il n'a pas la prétention de proposer « la » solution, ou « n'y a qu'à », mais il formule des réflexions intéressantes sur la façon dont l'économie mondiale a affronté le déficit budgétaire des U.S.A. en faisant porter le poids sur l'ensemble des pays du monde, spécialement les plus développés. En effet, dans une économie mondiale interdépendante, un déficit dans un pays correspond à un excédent dans d'autres pays. Il faut tendre à réduire déficits et excédents pour parvenir à l'équilibre.

*Armand Guillaumin*

*Karthala 1988, 208 p., 110 F.*

## livres reçus à la rédaction

### Les Ecrits des Pères Apostoliques.

Introduction de D. Bertrand, s.j., directeur des *Sources chrétiennes*. Paris, Le Cerf 1990, 550 p., 57 F.

— Ce titre n° 244 de la collection *Foi Vivante* rassemble des textes fondateurs de la pensée chrétienne: la Didaché, l'Épître de Clément de Rome, l'Homélie du II<sup>e</sup> siècle, les Lettres d'Ignace d'Antioche, la Lettre de Polycarpe, le Martyre de Polycarpe, la Lettre du Pseudo Barnabé, la Lettre à Diognète, les Fragments de Papias d'Hiéropolis, le Pasteur d'Hermas.

C'est une joie d'avoir en format de poche et en typographie lisible ces classiques des commencements du christianisme. L'ouvrage donne en appendice un complément de 46 pages sur la naissance d'un vocabulaire chrétien, sur l'évangélisation de l'Asie mineure, et sur la préhistoire du Credo.

### Lettres à un Jeune Homme sur la Vie Chrétienne, par Lacordaire.

Coll. *Foi Vivante* — 226. Paris, Le Cerf 1988, 160 p., 32 F.

— L'ancien confesseur de Notre-Dame choisit, en 1858, le genre épistolaire pour traiter de la vie chrétienne engagée. Dégagé de sa responsabilité de Provincial des Dominicains, directeur du Collège de Sorèze (Tarn), il désire, au-delà de sa correspondance avec les anciens, aider la jeunesse à persévérer. Trois longues lettres vont ainsi paraître dans les pages de la revue « Le Correspondant », qui enseignent Jésus-Christ, l'Évangile, l'Église et les sacrements: l'amour de Dieu et l'amour du prochain préparé à la vision de l'essence divine, qui est le terme de toute vocation humaine. Mais Lacordaire n'a pu poursuivre la tâche commencée: il meurt en 1861, à 59 ans.

### Portrait spirituel du Chrétien, par

Pie Régamey. Coll. *Foi Vivante* — 227. Paris, Le Cerf 1988, 144 p., 32 F. — L'A. invite le croyant

chrétien à se laisser modeler par l'Esprit des Béatitudes, réveillant constamment en lui le souvenir de Dieu, dans le concret de la vie quotidienne. Il faut oser opter pour le courage du plus, au lieu de s'installer dans la médiocrité du moins. Il s'agit d'aimer Dieu de tout son cœur, au sens biblique de ce dernier mot.

### Naître, vivre et mourir aujourd'hui, par André Barral-Baron.

Coll. *Foi Vivante* — 229. Paris, Le Cerf 1988, 162 p., 32 F.

— « Aujourd'hui », c'est-à-dire au temps des possibilités techniques et médicales à la fois merveilleuses et inquiétantes. Les progrès scientifiques sont bienfaisants quand ils vont dans le sens de la vie, et angoissants quand ils dérapent en toutes sortes d'abus... contre la vie: embryons congelés, puis rejetés; échanges d'argent entre individus féconds et couples stériles, pratiques eugénistes, tentations d'euthanasie... Trois convictions pour conclure: priorité aux relations vraiment humaines, sauvegarde du respect de l'identité humaine, foi en la présence première de Dieu.

### Pensées I — Vous êtes la maison de Dieu. Pensées II — Pour son

Amour, j'ai tout perdu, par Elisabeth de la Trinité. Coll. *Foi Vivante* 207 et 208. Le Cerf 1990.

106 et 110 p., 32 F chacun — Réédition d'un florilège de pensées spirituelles de la Carmélite de Dijon (1880-1906) qui continue le message de Lisieux en insistant sur le désir de la Présence de Dieu d'habiter la personne humaine, libre d'aimer ou de ne pas aimer: « Il t'aime aujourd'hui comme Il t'aimait hier, comme Il t'aimera demain ».

Jeune fille, elle passait déjà de longs moments à la prière et à l'oraison dans l'église. A une amie de sa mère qui lui demande ce qu'elle pouvait bien dire et faire pendant tout ce temps devant le Saint-Sacrement, Elisabeth répond: « O Madame, nous nous aimons ».

Sa prière « O mon Dieu, Trinité que j'adore » s'apprécie dans le monde entier.

### Aimer, c'est urgent, par Cécile

Bigo, religieuse — Ed. Mediaspaul 1987. 208 p., 60 F. — Petit livre où

l'auteur partage sa conviction de la nécessité d'aimer, avec en amont l'amour premier de Dieu pour chacun, et en aval, l'attente des gens d'être acceptés, reconnus, appréciés et aimés, et pas seulement abreuvés de paroles... Aux dernières pages du livre, une réalisation concrète de l'amour du prochain: la Banque Alimentaire, chaîne de solidarité entre les surplus des uns et la faim des autres.

### Voici l'homme. Pour accompagner

une lecture de l'Évangile de Jean, par Jean Landrieu, François

Péciaux, Daniel Pizivin. Ed. Ouvrières 1990, 260 p., 98 F.

— C'est la suite de l'ouvrage paru en 1988 sur les douze premiers chapitres de Jean. Ici, nous avons le texte intégral des ch. 13 à 21, divisé en 28 textes, avec chaque fois une note explicative, un commentaire, une application pratique pour aujourd'hui. Livre très recommandé aux pasteurs, aux animateurs liturgiques, à tous les amis de Jean, le disciple le plus proche du cœur du Christ, le plus communicatif sur le mystère d'Amour du Verbe fait chair pour nous.

### Séduits par le Christ Jésus, par

Armel Duteil. — Le titre n'annonce guère le contenu de

l'ouvrage, où l'A., aumônier de jeunes à St-Louis du Sénégal, traite des questions de sexualité, chasteté, célibat, mariage, consécration religieuse, vie communautaire. Le livre a l'inconvénient d'être typographié en très petits caractères. En dépôt au CIM, 30 rue Lhomond, 75005 Paris. Livre de 360 p., en 13,5×21,5.

### L'argent de Dieu. Eglises Africaines et contraintes économiques,

n° 35 de *Politique Africaine*. Ed. Karthala 1989, 75 F. — Le titre,

infini, est à lire dans le sous-titre. On se doutait bien de la complexité des finances des communautés chrétiennes d'Afrique noire: ces Eglises sont jeunes, elles grandissent dans un contexte d'économies

postcoloniales fragiles, elles dépendent encore fortement de l'aide extérieure, ce qui n'est pas une tare dans la grande famille des croyants. En réalité, les problèmes ne sont pas inédits : Paul savait déjà recommander aux églises grecques mieux pourvues de ne pas oublier les communautés judéo-chrétiennes.

Les luttes d'influence entre ethnies africaines rivales pour une éventuelle succession épiscopale se posaient à bien plus grande échelle dans l'Europe médiévale, lorsque les souverains intervenaient fermement dans les élections pontificales ou participaient activement dans la querelle des investitures !

Rappelée par Jésus, la distinction entre la compétence de César et le règne premier de Dieu, reste une source fondamentale de justice et de paix pour toutes les organisations politiques ou économiques de l'histoire.

S'agissant de l'argent pour les œuvres religieuses, on aurait aimé trouver dans ce dossier une bonne information-étude sur la récente « Fondation Jean-Paul II pour le Sahel », créée en février 1984, et groupant huit églises et pays d'Afrique de l'Ouest (Sénégal, Mauritanie, Mali, Burkina-Faso, Niger, Tchad, Gambie et Cap-Vert). Les fonds de cette Fondation, provenant bien sûr des pays occidentaux (Allemagne surtout), sont gérés et transformés sur place en projets sélectionnés non plus par les donateurs mais par les nationaux concernés. Rien de spectaculaire ou de sensationnel, mais la vie au quotidien doit-elle être sensationnelle ? L'objectif de l'Eglise n'est pas l'indépendance économique ou l'autonomie de gestion, mais le partage des valeurs et la communion dans la diversité.

**Les poubelles de la survie**, par *Martine Camacho*. Ed. L'Harmattan, 208 p. — Un groupe de chercheurs en Sciences Sociales a étudié la vie de quelque trois cents personnes qui vivent et survivent de la récupération des déchets sur la déchèterie municipale de Tananarive. Trois années de leur histoire,

d'essai de coopérative pour mieux s'en sortir, d'échec final de tout cet effort, de retour à la tenace marginalisation, quand le souci obstiné de la survie ne permet pas d'imaginer un futur à préparer dans la prévision au lieu de la consommation immédiate.

**Somalie, le Peuple de Pount**, par *Jean-Louis Gaillard*. Ed. L'Harmattan 1988, 140 p., 75 F. — Introduction sommaire au pays de Somalie, parent pauvre de l'information actuelle, sauf à évoquer ses famines et ses réfugiés. Médiocrité du salaire des fonctionnaires du bas de l'échelle (les plus nombreux) : 200 F par mois. Existence de terres cultivables (au sud) : 13% du territoire, mais elles sont peu ou mal cultivées, les aides extérieures sont souvent inadaptées, et le système collectiviste intérieur n'est guère motivant.

Des erreurs : p. 20, « Ars el Kitab » au lieu de « Ahl el Kitab » ; p. 78, l'armée française donnée comme présente à Djibouti dès 1846, alors que la ville sera fondée par le gouverneur Lagarde en 1888, et que le territoire d'Obock ne s'est vraiment animé qu'après l'ouverture de Suez et la guerre de 1870. Des affirmations rapides, p. 103, sur « le désastre » du barrage d'Assouan pour « les populations locales ». Quelles étaient ces populations du désert ? alors que le barrage, fût-il construit par les Soviétiques, a permis la multiplication de l'irrigation et... de la population égyptienne.

Enfin, p. 120, une charge contre l'Eglise, accusée de défendre les mêmes poncifs que la tradition musulmane pour maintenir les femmes dans un statut mineur. De quels poncifs se nourrit donc l'argumentation de l'auteur ? Il est vrai que son livre a été signé bien avant « l'affaire des voiles » à l'Ouest, ou la suppression de beaucoup de barrières à l'Est... L'aliénation n'est pas œuvre d'Eglise.

**Les enfants de l'Apartheid**, par *Elise Fischer*. Ed. Fayard 1988. Coll. *Les enfants du Fleuve*, 184 p., 75 F. — Achevé avant la

libération de Nelson Mandela et l'espoir d'en finir avec une politique de « développement séparé », strictement maintenue depuis 1948, l'ouvrage donne successivement un rappel historique, un témoignage de l'action militante anti-apartheid d'une Blanche du pays, Audrey Coleman, et des aspects de la violence subie par des adolescents et des jeunes Noirs. L'Afrique du sud compte plus de 33 millions d'habitants (environ 25 millions de Noirs surtout Xhosas et Zoulous, 5 millions de Blancs, 3 millions de Métis, et 1 million d'Asiatiques), en y incluant les Bantoustans.

**Les Enfants I.M.C. — Infirmités Motrices Cérébrales**, par *Catherine Guéroult*. Ed. Fayard. Coll. *Les enfants du Fleuve*, 156 p., 69 F. — Les enfants atteints de handicaps tels que la spasticité, l'athétose, l'ataxie, sont d'abord des enfants comme les autres, ayant le droit d'aimer la vie et d'être aimés dans leur vie. L'A., elle-même I.M.C., présente les multiples possibilités d'aider ces enfants à surmonter leur handicap, comme elle a bénéficié elle-même des compétences du Professeur Tardieu et de l'amour de ses parents. Elle n'oublie pas la détresse complète de ce petit garçon, la saluant à l'entrée d'urgence : « Bonjour je m'appelle Daniel. Moi, je suis abandonné... Le professeur Tardieu avait l'habitude d'insister sur cette vérité première : « Un enfant ne peut recevoir une éducation correcte, et encore moins une rééducation, s'il ne se sent pas pris en charge et, pour tout dire, aimé par une famille, fût-elle nourricière. »

**Fureurs et cris de femmes**, par *Angèle Rawiri*. L'Harmattan 1989. *Encres Noires*, n° 55. — Roman gabonais, manquant de couleur locale sauf à l'évocation des rites de sorcellerie. Abus de logorrhée lexicale, avec d'étranges surprises : la « blancheur écarlate » (sic), et la « tiédeur moite de la nuit » où cependant le portail présente un « rebord glacial » à la tête fatiguée de l'héroïne (p. 134). Le style aussi...

■ **TAIZÉ: Communauté œcuménique.** *A la suite de la présentation de Taizé dans la liste des principales communautés protestantes, au numéro 119 de Spiritus (p. 220), nous avons reçu les rectifications suivantes de la Communauté de Taizé, que nous portons à la connaissance des lecteurs:*

«Si les frères de la première génération sont d'origine évangélique, dès le début, la communauté a plongé ses racines en deçà de la Réforme et a pris d'emblée sa place dans la famille monastique. Taizé est à 10 kilomètres de ce haut lieu que fut jadis Cluny, non loin de Cîteaux, autre monastère ancien. Par la suite frère Roger a donné une signification symbolique à cette situation géographique.

Des frères catholiques peuvent se joindre à la communauté dès 1969. Elle rassemble aujourd'hui 90 hommes de confessions et de pays différents, catholiques ou d'origine évangélique, d'une vingtaine de nations. Par son existence même la communauté est un signe de réconciliation entre chrétiens divisés, entre peuples séparés, constituant ce que frère Roger appelle une parabole de communion.»

■ **«PENTECÔTE D'AFRIQUE».** C'est une nouvelle revue, pleinement africaine, pour faire connaître la vie religieuse de l'Afrique, notamment la région Ouest de l'Afrique. Le n° 1 (avril 1990) de «Pentecôte d'Afrique» contient 60 pages, au format de... Spiritus. Frère Sidbe Semporé, o.p., directeur de la revue, offrira, trois fois par an, des études sur la vie religieuse en Afrique et ailleurs, sur la vie des Eglises africaines, sur la vie des sociétés africaines, avec en complément les habituelles rubriques: «sous l'arbre à palabre», courrier des lecteurs, notes de lectures.

«*Pentecôte d'Afrique*», B.P. 479, Cotonou (Bénin) – 90 F/an pour la France.

■ **ISLAMO-CHRISTIANA**, n° 15 (1989) est paru. Au sommaire, des articles de Ali Al-Zugul (Les valeurs communes de paix et de justice en christianisme et en islam), de A. Bouhdiba (L'avenir du dialogue islamo-chrétien), de Henri Teissier (Pour un renouveau du dialogue islamo-chrétien), de Michaël Fitzgerald (The Pontifical Council for Interreligious Dialogue), etc.

*Un numéro de 325 p. – 173 F (191 F Afrique/avion). Pisai éditeur, Viale de Trastevere, 89 I. 00153 Rome (Italie).*

■ **«PANORAMA» – LE DIABLE.** Le mensuel chrétien «Panorama» a publié, au printemps 1990, un excellent numéro hors-série, sur le «Diable aujourd'hui». Ce numéro spécial interroge successivement le Français moyen (Sondage de l'Institut Louis-Harris), l'histoire, le théologien, le pasteur...

*Panorama, Hors-Série n° 12 – Le Diable – 66 p., 40 F. 21, rue du Fbg-St-Honoré, 75011 Paris.*

■ **«VIVANT UNIVERS»** présente dans son numéro 388 (juillet-août 1990) un dossier sur «La Santé en Afrique». L'article «Eglise et Guérison» rappelle comment l'Eglise a su aider les malades, créer des hôpitaux, etc. mais en méconnaissant les pouvoirs de guérison en son sein, laissant cela aux sanctuaires, aux lieux de pèlerinage... Aujourd'hui, le Renouveau charismatique renoue avec la tradition des guérisons par la prière et l'imposition des mains.

Ce numéro de Vivant Univers apporte ainsi un complément d'information à notre propre étude.

«*Vivant Univers*» – Chaussée de Dinant 115.B.5000 Namur (Belgique).